This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX 3F9D 4

Digitized by Google

Ger 2300.58.47

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE VERSAILLAIS

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

QUERETARO

Souvenir d'un officier de l'empereur Maximilien.

1 vol. grand in-18 avec portraits et carte : 3 fr. 50 c.

L'EUROPE NOUVELLE

1 vol. grand in-18 avec cartes . . . . . 3 fr.

Digitized by Google

ALBERT HANS

SOUVENIRS D'UN VOLONTAIRE VERSAILLAIS

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS
1873

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Ger 2300.58.47

Harvard College Library
AUG 3 1911
Gift of
Prof. A. C. Coolidge

Digitized by Google

A M. LE COLONEL VALETTE.

MON COLONEL,

Lorsque la France accablée semblait devoir finir devant la plus formidable insurrection de ses enfants dénaturés, vous vous souvîntes, comme l'a dit un grand orateur, que nous avions deux patries :

La patrie nationale et la patrie morale.

Vous aviez déjà beaucoup servi la première.

Vous voulûtes, de plus, servir la seconde.

C'est alors que vous vous mîtes à la tête de notre petit bataillon, formé à la hâte avec une partie de ces volontaires, — peu nombreux, hélas ! — accourus à l'appel de l'Assemblée nationale.

Oui, ils furent trop peu nombreux les volontaires qui répondirent aux cris de détresse de

Digitized by Google

la société en péril. Deux petits bataillons seulement purent faire partie de « l'Armée de la France ». Le vôtre, mon Colonel, ne comptait que trois modestes compagnies, mais il fit bien son devoir.

Vous fûtes blessé en lui montrant l'exemple, et vos trois commandants de compagnie furent tués.

Cette proportion est assez éloquente !

Comme tous mes camarades, je suis heureux d'avoir fait cette courte et douloureuse campagne sous vos ordres. Aussi je vous prie, mon Colonel, d'accepter la dédicace des humbles souvenirs d'un de vos volontaires.

Je suis, avec respect, mon Colonel, votre dévoué et obéissant subordonné,

Albert HANS,

Ex-sous-lieutenant au 4e d'artillerie.

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN

VOLONTAIRE

VERSAILLAIS

I

L'ambulance internationale du Corps Législatif sous la Commune. — Départ pour Chartres. — Le 4e d'artillerie. — Retour à Versailles.

Vers la fin du mois d'avril 1871, j'étais encore à l'ambulance du Corps législatif, où, après avoir eu la douleur d'assister au défilé triomphant des Prussiens sur la place de la Concorde, j'éprouvais la poignante tristesse d'être chaque jour témoin du passage des fédérés.

Ils allaient et venaient sans cesse, pour une cause ou pour une autre, en quête de désordres et de pillages, dérobant les armes et les effets d'équipement de l'armée régulière déposés à la Manufacture des Tabacs

Digitized by Google

et à l'École militaire, faisant des démonstrations menaçantes pour intimider ceux qui auraient eu envie de résister, ou se rendant aux campements du Champ-de-Mars. Leurs gaspillages étaient sans bornes. Les objets pillés étaient revendus immédiatement. Un chassepot s'échangeait dans le quartier contre un litre de vin, tant et si bien que la Commune dut prendre des mesures énergiques pour mettre fin à ces dilapidations.

Il fallait les voir, du reste. Ils passaient par bandes, ivres le plus souvent, hurlant leurs refrains frénétiques autour de leur drapeau rouge.

Et leurs états-majors! Quel spectacle grotesque! Faux officiers, gens sans aveu, galonnés comme des pitres de cirque, montés sur des chevaux que la plupart ne savaient même pas conduire. Et les escortes! Garibaldiens à toques écarlates, à chemises rouges, à dolmans flottants, Méphistophélès de mélodrame!

Et la suite!

Types de déclassés et d'intrigants, champignons vénéneux de génération spontanée qui émergent du sol à chaque révolution, écume du peuple qui se gonfle et se déverse sur les pavés, types que d'ailleurs j'avais déjà vus en Orient, à côté des pachas et, au Mexique, dans les états-majors des chefs révolutionnaire s.

Il semble que les événements politiques de Paris n'auraient dû exercer aucune influence sur une ambulance de la Société internationale de secours aux blessés, protégée par la convention de Genève. Un matin, cependant, nous apprîmes que la caisse de la Société venait d'être enlevée (comme bien d'autres), et que le

Digitized by Google

docteur Chenu, directeur général, arrêté par ordre d'un délégué quelconque, et sous je ne sais quel prétexte, venait d'être conduit à la prison de Mazas. Le comte de Beaufort, secrétaire général de la Société, ne perdit pas une minute. Il se rendit à l'Hôtel de Ville, menaça les chefs de l'insurrection d'organiser, le jour même, une manifestation solennelle, composée de tous les blessés des ambulances de l'Internationale qui pourraient marcher et qui viendraient jusqu'à l'Hôtel de Ville réclamer le docteur Chenu. Cette menace, que n'arrêtait point la crainte d'une nouvelle fusillade de la place Vendôme, produisit son effet, et le docteur Chenu nous fut rendu.

Nous espérions, dès lors, obtenir un peu de tranquillité; mais, presque immédiatement après, nous reçûmes la visite d'un certain drôle, docteur Rousselle, nommé par la Commune inspecteur général des ambulances, et, de ce jour, commencèrent les avanies. Le personnel du Corps législatif ayant rejoint son poste à Versailles, il ne restait plus, pour nous soigner, que les sœurs hospitalières. Le délégué de la Commune exigea leur départ, malgré nos réclamations et celles même des blessés fédérés. Ces pauvres diables pour la plupart n'avaient qu'à se louer des soins qui leur étaient prodigués. En effet, les sœurs poussaient la délicatesse jusqu'à leur taire les excès et les méfaits des communeux et leurs violences contre les églises et les communautés.

La Commune voulut donc que les blessés fussent soignés par des infirmières. Heureusement pour nous,

Digitized by Google

notre chirurgien, le docteur Hottot, dont je ne parle ici qu'avec une profonde reconnaissance, tourna la difficulté à force d'énergie et d'habileté, et obtint de choisir lui-même son personnel.

Notre ambulance comprenait deux sortes de blessés: ceux qui avaient été blessés durant le siége et les fédérés, qu'on avait séparés de nous à notre grande satisfaction. Un jour seulement, on amena un nommé Theisz, frère du membre de la Commune délégué aux postes. De ce drôle, sans instruction ni éducation, mauvais travailleur et en revanche excellent meneur de clubs ou de manifestations, la Commune avait fait un capitaine d'artillerie! Une balle l'avait traversé de part en part devant Asnières. Il exigea qu'on le séparât des fédérés pour être admis dans le service des officiers. Le docteur Hottot n'osa s'y refuser, car plusieurs membres de la Commune, entre autres Jules Vallès, vinrent, dès le premier jour, visiter leur coreligionnaire.

Nous comprîmes la nécessité de garder l'intrus et il n'y eut pas de réclamations.

La lutte cependant devenait sérieuse et les événements s'accentuaient de jour en jour. Il nous fut défendu de sortir et les blessés n'eurent plus d'autres consolations que les visites de quelques rares amis qui n'avaient pas fui Paris et, entre autres, celles d'une bonne et respectable dame que certainement les blessés de l'ambulance n'oublieront jamais, pas plus, au reste' que les docteurs Hottot, Nélaton et le docteur autrichien Mündy.

Digitized by Google

Mme Auguste Ch., veuve d'un ancien député de l'Aveyron, bien connu comme économiste, avait pour fils un des meilleurs élèves des Écoles polytechnique et d'application de Metz, qui tomba mortellement frappé comme lieutenant au 11e régiment d'artillerie, à la bataille de Champigny. Apporté à l'ambulance, dans la nuit, par un froid terrible, il fit avertir sa mère, qui, trois jours, mais en vain, le disputa à la mort.

A partir de ce moment, Mme Auguste Ch. fit des visites quotidiennes à l'ambulance. Voir le lieu où avait souffert, où était mort son fils, parler de lui à ses compagnons plus heureux, était pour elle comme une sorte de consolation. Elle apportait à chacun ces mille douceurs qui font tant de bien à la santé physique et morale du malade, prodiguait à tous sa bonté inépuisable, mais elle affectionnait particulièrement ces pauvres enfants de la province qui souffraient et mouraient loin de la famille et du sol natal.

Si quelques-uns de mes compagnons d'ambulance lisent ces lignes, ils reconnaîtront bien vite Mme Auguste Ch., que la crainte seule de blesser sa modestie m'empêche de nommer, et ils me sauront gré de lui exprimer ici, au nom de tous, notre profonde reconnaissance.

Vers la fin d'avril, de graves désagréments faillirent arriver. Quelques appréciations trop franches sur la presse d'alors ; quelques doutes ironiques sur la véracité des dépêches de *Guerre à Exécutive*, entre autres celle du « colonel » Mégy : « Nos artilleurs démontent les batteries versaillaises du soir au matin et chaque

Digitized by Google

fois que l'occasion s'en présente » (textuel); quelques railleries anodines sur le prétendu bombardement du Mont-Valérien par la batterie du Trocadéro et la brèche « déjà visible » faite à la grosse forteresse par ladite batterie, tout cela fut, comme nous le désirions, entendu par Theisz, frère du délégué aux postes, par l'irascible Jules Vallès et autres chefs communeux.

Il n'en fallut pas plus. On parla de renvoyer les officiers et de supprimer l'ambulance. Sur ces entrefaites, un vieux médaillé, caporal de la ligne, s'amusa à consoler les fédérés d'un échec essuyé par « leurs frères » à Asnières. Il leur disait que ce n'était rien comparativement au « coup de Cayenne » qui les attendait tous. Enfin, on m'accusa personnellement de vouloir créer « un foyer de réaction » dans l'ambulance. Le docteur Hottot éloigna encore l'orage; mais, pour épargner au docteur de nouveaux embarras, et à mes compagnons de nouvelles avanies, je résolus de me sacrifier à l'intérêt général et d'aller à Versailles.

A cette époque, il était déjà très-difficile de gagner « la capitale des ruraux. » C'était fin avril. Néanmoins, muni de quelques papiers délivrés par les médecins de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, je me risquai à sortir par la porte de la Chapelle-Saint-Denis. Je fus très-heureux. J'étais en uniforme , dans une voiture assez élégante. Les fédérés me prirent sans doute pour un officier de leur artillerie, — ce dont je ne tirerai point vanité, — car, après avoir refusé avec dureté le passage à quelques personnes qui le demandaient, ils ne me réclamèrent point mes papiers. Je continuai mon

Digitized by Google

chemin et me dirigeai sur Versailles par cette singulière route, si fréquentée alors, qui passait par l'Ile-Saint-Denis, Gennevilliers, Colombes, Nanterre, Rueil, la Celle-Saint-Cloud, etc.

Arrivé à Gennevilliers, où les obus tombaient dru, je rencontrai le premier poste versaillais. C'étaient des gendarmes, à la vue desquels j'éprouvai cette satisfaction, ce sentiment de sécurité indéfinissable qu'on ressent au sortir d'un danger couru.

Je vis en passant le camp de la Malmaison et arrivai le soir, 28 avril, à Versailles. Je n'essayerai point de décrire ici la physionomie de cette capitale par intérim. L'intérêt est passé et le spectacle est connu.

Je n'y restai que peu de temps; j'avais hâte de rejoindre à Chartres mon régiment. Je le trouvai réduit à quelques centaines d'hommes, sans chevaux ni matériel. Il avait eu une existence fort éprouvée. Envoyé en garnison à Vincennes, après la reddition de Paris, ce régiment, qui s'était pourtant très-bien conduit durant le siége, n'avait pu échapper à cette affreuse lèpre d'indiscipline qui se développa si rapidement après le désarmement de toute l'armée de Paris, et qu'avait progagée l'élément parisien dans lequel il avait été forcé de se recruter presque en entier. Ce régiment et le 20e laissèrent les fédérés occuper le vieux fort, s'emparer des canons, des armes, des chevaux, des harnais, de tout ce qu'ils purent trouver. Les officiers durent s'éloigner. La Commune chercha à enrôler tous les artilleurs et parvint à en conserver quelques-uns qui, par malheur, lui rendirent de grands services.

Digitized by Google

Les autres durent se cacher dans Paris ou gagner Chartres. Dans cette ville la discipline se rétablit promptement. L'ancien colonel, M. de Barr, arriva d'Allemagne, suivi des anciens officiers et soldats du régiment faits prisonniers à Metz, Verdun et Sedan, et le corps, réorganisé avec des éléments plus solides, put envoyer quelques batteries à l'armée de Versailles.

Après avoir réglé ma situation, je reçus un congé de convalescence de six mois, et je retournai à Versailles, sans me douter que j'allais devenir soldat aux Volontaires de la Seine.

Digitized by Google

II

De Châtillon et Gallay. — Engagement aux Volontaires de la Seine. — Départ pour le corps. — Les hauteurs de la Bergerie. — Souvenirs de la bataille de Buzenval. — Le colonel Valette. — La Malmaison. — Le camp de la Malmaison. — Les lignards.

Aussitôt arrivé à Versailles, je fis de nombreuses démarches pour entrer dans une des batteries de position qu'on élevait alors contre les défenses de la capitale ; mais un grand nombre d'officiers revenant d'Allemagne étaient disponibles : on donnait à ces derniers, et avec raison, du reste, la préférence en tout. On cherchait à les indemniser des souffrances de la captivité et de la stupide animosité de l'opinion publique. Ces circonstances et les observations qu'on me fit sur mon état m'ôtèrent toute espérance.

Comme tant d'autres, j'attendais la prise de Paris, quand le hasard me fit rencontrer deux camarades, de Châtillon et Gallay, lieutenants de mobiles.

J'avais connu le premier au fort de l'Est et j'estimais beaucoup sa valeur. Il avait poussé deux reconnaissances très-hardies au Bourget, occupé par les Prussiens, et avait reçu, à la seconde, une balle dans le bras.

Digitized by Google

Gallay, taillé en vrai carabinier, n'était pas moins brave.

Ils m'apprirent qu'ils étaient simples soldats dans la 1re compagnie des Volontaires de la Seine, compagnie exclusivement composée d'anciens officiers de mobiles. Ils venaient de passer douze jours à Asnières, aux avant-postes et dans les tranchées, où ils avaient perdu plusieurs camarades, et prenaient, à ce moment, quelques jours de repos dans le parc de la Malmaison avec la brigade dont ils faisaient partie : 2e brigade (Pradier), de la 1re division (Grenier), du 1er corps (Ladmirault). Je leur fis part aussitôt du plaisir que j'aurais à faire, en pareille compagnie, une campagne contre la Commune, au lieu de rester dans une oisiveté stérile. Je craignais seulement que mon état ne me permît point encore de supporter toutes les fatigues du service.

Mais ils me promirent de m'aider autant qu'ils le pourraient.

De son côté, Gallay se fit fort de décider le colonel à m'accepter.

Bref, j'allai m'engager immédiatement. Les formalités ne furent pas longues ; seulement le colonel devait statuer en dernier ressort sur l'aptitude au service. Un jeune officier des mobiles de Seine-et-Oise, nommé de Liencourt, ami de Gallay, s'engagea en même temps.

Cela fait, on prit une voiture pour aller à la Malmaison se présenter au corps.

Le chemin nous fit passer sur les hauteurs de la Bergerie, à travers les anciennes lignes derrière lesquelles les Prussiens attendaient nos soldats. Les travaux

Digitized by Google

de toute sorte : batteries, tranchées, abatis, murs crénelés, tout existait encore, admirablement disposé pour la défense contre les sorties de l'assiégé. Défendu par une bonne et nombreuse artillerie, par une infanterie solide, des réserves fraîches et des ouvrages savants, cela devait être formidable. En passant, nous saluâmes tristement le mur crénelé jusqu'au pied duquel le corps du général Ducrot s'était avancé le jour de la bataille de Buzenval.

Nous arrivâmes enfin à la Malmaison. Notre premier soin fut de nous présenter au colonel Valette, qui demeurait dans une villa de l'avenue de Boispréau. Gallay se chargea de la présentation. Le colonel Valette, que je connaissais de vue et de réputation, était un ancien officier supérieur de ligne retraité. Colonel de mobiles, il avait commandé, pendant le siége de Paris, une brigade composée exclusivement de bataillons de mobiles de la Seine et de la province, dont il avait su tirer un excellent parti. Sa belle conduite au plateau d'Avron lui avait valu la croix de commandeur. Son expérience, sa valeur, son commandement plein d'éclat lui donnaient un grand prestige sur nous : c'était bien le chef qu'il fallait à un corps comme le nôtre, où l'autorité du supérieur doit être incontestable et incontestée.

Le colonel nous reçut cordialement. Il nous témoigna sa satisfaction de voir des jeunes gens de cœur, venir, par un engagement volontaire, augmenter son effectif. Il me prévint personnellement que je n'aurais à faire que le service des tranchées, et que, si mon état empirait

Digitized by Google

ou ne s'améliorait pas, il me rendrait ma liberté. Mais il nous faudrait donner l'exemple de la discipline.

— Du reste, fit-il en terminant avec une nuance énergique que nous comprîmes, je n'aime pas à punir les officiers volontaires. A la première faute, les arrêts, avec avertissement que la récidive fait rayer des contrôles. Tenez, je viens d'en renvoyer un à l'instant. — « Vous vous oubliez si souvent, lui ai-je dit, qu'évidemment vous servez à contre-cœur. » Ses instances pour rester n'ont rien fait : pourtant j'ai été content de lui à la dernière affaire.

Un geste nous fit comprendre qu'il fallait se retirer, ce que nous fîmes, très-satisfaits d'ailleurs de l'accueil que nous avions reçu et du chef auquel nous allions obéir.

Pour rejoindre le campement de notre corps, nous traversâmes la Malmaison, bondée de troupes de toutes armes. J'entrai dans le château récemment dévalisé par les Prussiens et maltraité par les gros projectiles du Mont-Valérien. Je restai quelques minutes dans la grande salle d'attente de cette célèbre habitation, dont les décorations intérieures sont du genre classique introduit dans la mode et dans les arts sous la première République, principalement par le célèbre peintre David. C'est là qu'autrefois Talleyrand, Cambacérès, le cardinal Consalvi, les ambassadeurs et les généraux, français ou étrangers, attendaient leur tour d'audience auprès du Premier Consul. L'ambassadeur de Frédéric-Guillaume II, mettant la bassesse et la déloyauté politiques au service des intérêts de son maître,

Digitized by Google

venait y mendier quelque lambeau du territoire allemand conquis par nos armes, et préparait déjà ces guerres dont la Prusse ingrate, agrandie par nous, fut si justement châtiée à Iéna, Friedland et Eylau.....

Que de changements depuis cette époque et comme les rôles étaient renversés ! La France aux pieds de la Prusse et démembrée par elle..... La Malmaison portait encore la trace des souillures des Allemands !

Je sortis de l'habitation, attristé par ces réflexions amères, et traversai le parc qui avait beaucoup souffert de la guerre et du séjour des troupes.

Nos jeunes soldats, presque tous des deux dernières classes, étaient campés sous les grands arbres. On voyait encore sur leurs uniformes les traces des longues fatigues et de la misère ; ils faisaient la popote, nettoyaient les armes, lavaient leur linge au ruisseau qui traversait le campement. Pauvres soldats des armées de la Loire, du Nord et de Paris, comme je les aimais, comme je les aime encore !

Oui, eux aussi avaient eu leur minute d'égarement, mais ils avaient autant souffert que ceux de Metz, durant cette terrible campagne d'hiver qu'ils avaient faite avec Ducrot, Chanzy, Faidherbe et Bourbaki.

Je leur pardonnais leur indécision et leur faiblesse antérieures, car la discipline était redevenue ce qu'elle devait être. J'étais rassuré pour l'avenir de la France en voyant ces modestes lignards ; je me disais que, cette fois encore, la démagogie ne triompherait pas ; et que l'armée, pénétrée de l'esprit du devoir, sauverait l'État.

Digitized by Google

On nous montra enfin une rangée de tentes à côté d'un parc d'artillerie. C'est là qu'était campée la compagnie des officiers volontaires. Mes amis nous présentèrent, de Liencourt et moi, comme des nouveaux. Nous fûmes chaleureusement accueillis.

Digitized by Google

III

Les Volontaires de la Seine. — La 1re compagnie dite des officiers volontaires. —Types de Volontaires. — Nos officiers. — Les deux dernières compagnies. — Comment la province avait répondu à l'appel de l'Assemblée nationale. — Les zouaves de Charette et les volontaires de Cathelineau. — Abordons les événements.

Malgré l'excellente réception de nos compagnons, j'avoue que leur vue me causa tout d'abord une mauvaise impression. Leur tenue irrégulière et négligée me déplut; leur sans-gêne au point de vue du respect hiérarchique et de la discipline me choqua. Mais cette impression s'évanouit promptement. Je m'aperçus bientôt que tous mes nouveaux camarades possédaient, chacun, un mérite quelconque; j'appris en peu de temps à les estimer, et je vis qu'en campagne la tenue de gens astreints à un service aussi pénible que celui de simples soldats aux tranchées ou aux avant-postes, ne pouvait, en effet, être aussi soignée ni aussi brillante que celle d'officiers en commandement.

Il me serait difficile, au surplus, de définir d'une manière précise l'aspect et le caractère de ma compagnie. Le nom de Volontaires n'en donne qu'une idée impar-

Digitized by Google

faite. La variété de la tenue, dans laquelle se mêlait un peu de fantaisie et de pittoresque, la composition étrange de l'effectif, l'irrégularité des tailles, la différence des âges, l'absence de hiérarchie, le caractère hardi et entreprenant des hommes, tout en faisait une véritable *guerilla*, mot admis dans notre langue depuis la guerre d'Espagne, — surtout depuis l'expédition du Mexique, — et qui a, en effet, une acception toute particulière. Mais c'était une guerilla de premier ordre, composée de gens distingués, braves et honorables; quelque chose comme le petit corps des éclaireurs Franchetti. Un écrivain militaire, philosophe, poëte ou romancier, comme Paul de Molènes, s'il n'était mort, eût certainement tenu à honneur d'y servir. Cela me rappela les officiers-soldats de l'armée de Condé parmi lesquels servit Châteaubriand.

Il y avait là des officiers de toutes armes, mais la mobile y dominait. Un romancier y aurait trouvé des caractères, et un artiste, des types. Je n'en ai pas connu un seul qui ne fût réellement bon soldat et curieux à étudier.

Ce petit sous-lieutenant imberbe, que sa vue basse oblige à porter un lorgnon, est de Sède, ancien élève de l'École navale, actuellement officier de la mobile du Pas-de-Calais. Il envoie des correspondances au *Journal du Pas-de-Calais*, dont son père est rédacteur en chef. Il est aussi chargé de faire du *topo* pour l'état-major de la division. Le colonel lui demande un jour de dessiner les lignes occupées par le bataillon. De Sède essaye de travailler dans la tranchée; mais il ne peut facilement

Digitized by Google

se rendre compte des distances, de la perspective et des détails. Alors, en silence, sans ostentation, il monte sur un parapet, vis-à-vis du pont de Clichy, et là, à découvert sous les balles et les boulets, recommence son dessin. On le prie de descendre. Il continue sans faire plus attention aux prières de ses amis qu'aux balles ennemies. L'ordre seul d'un commandant le force à revenir, mécontent... car son travail n'était pas fini.

Hardouin est aussi un officier de la mobile de la Somme; il est avocat et se destine à la magistrature. Il vient de recevoir la médaille militaire, récompense de sa brillante conduite à la dernière affaire.

Thiéblin est avocat du barreau de Paris et ancien officier dans un bataillon de marche. Il était au milieu de sa famille, dans le Berry, quand il apprit que l'Assemblée nationale faisait un appel aux volontaires. Il quitta tout aussitôt pour entrer au bataillon. Exemple trop rarement suivi! Thiéblin, fils d'un magistrat bien connu, est un des boute-en-train de la compagnie.

De Lansac, fils d'un banquier à Paris, s'était trouvé dans le même cas, et c'était le seul homme de finances que nous eussions avec nous. Il s'est montré un des plus hardis et des plus dévoués parmi les volontaires.

Gaston de Beauplan, un des mieux trempés, officier des mobiles de la Seine, est étudiant en droit. Il est connu pour son appétit de Gargantua et son sac ficelé à la zouave, surchargé de provisions, d'ustensiles de cuisine et couronné de la cafetière de l'escouade.

Cet élégant et jeune officier, à la taille de jeune fille, au visage juvénile, est de Liencourt, lieutenant aux

Digitized by Google

mobiles de Seine-et-Oise, déjà blessé au siége de Paris, et qui, lui aussi, se conduira bien.

Montenat, capitaine, vient des francs-tireurs de la Presse, bien connus depuis les affaires du Bourget.

De Villar, le fourrier, est capitaine au long cours et commandait dernièrement l'artillerie de la mobile de l'Hérault à l'armée du Havre. Il représente dans la compagnie le type du méridional.

Peinte de la Valette, parent de l'ancien ministre des affaires étrangères, est un capitaine de l'artillerie de la mobile du Nord. Il a été fait prisonnier à Soissons. En revenant de captivité, il s'est arrêté à Versailles et a repris de suite du service aux volontaires. C'est un jeune homme encore et un bon soldat. Il a été sous-officier aux dragons de l'Impératrice. Actuellement il est notre vaguemestre.

Dans un autre groupe, nous voyons :

Pfender, officier de la mobile de Strasbourg. Il a pris part à la défense de cette ville. En revenant d'Allemagne, où il était prisonnier, il est entré directement dans la compagnie.

Paquin, capitaine des mobiles de la Meuse, blessé et pris par les Prussiens dans une sortie sous Montmédy, a imité son exemple.

Brétillon, — il devait mourir au champ d'honneur, — vient de l'Est, où il était officier auxiliaire d'artillerie. C'était un ancien garde d'artillerie à l'école de pyrotechnie de Metz, homme de mérite et instruit, brave soldat, bon serviteur, mais arrivé trop tard, comme il le comprenait lui-même.

Digitized by Google

Dans des armées où les capitaines passaient généraux et des ingénieurs colonels, Brétillon était resté subalterne. Le pauvre garçon s'en étonnait un peu, sans trop se plaindre. En apprenant à le connaître, je m'aperçus que Brétillon était encore plus modeste que brave et méritant. A l'armée de l'Est, il avait instruit des batteries commandées par des ingénieurs ou des officiers de marine; il leur avait appris leur nouveau métier.

Malgré ses vieux états de service et ses belles citations, Brétillon est mort sans avoir sur la poitrine ce bout de ruban rouge, sa suprême ambition. Je suis heureux de pouvoir au moins rendre ici un juste hommage à sa mémoire.

Ce vieux soldat, de petite taille, qui porte trois galons sur une ancienne tunique de sous-officier de la mobile, est le capitaine, ou plutôt le sergent Nicolas; — il est sergent à la compagnie et on aime à l'appeler ainsi, car il conserve la raideur et le sérieux des vétérans dans tous les détails du service.—Ancien sous-officier retraité des voltigeurs de la Garde, médaillé militaire et de Crimée, il était sergent instructeur au 1er bataillon des mobiles de la Seine avant la révolution du 4 septembre. Vinrent les élections. Sa compagnie, après s'être donné, comme tant d'autres, le plaisir de renvoyer ses officiers, eut au moins le bon esprit de nommer officier le vieil instructeur. Le brave sergent, qui n'avait jamais osé rêver pareil honneur, profita de cette élection révolutionnaire et se mit à la hauteur de sa nouvelle situation. Mais il se montra naturellement bien plus sévère

Digitized by Google

que son prédécesseur, qu'il ne tarda pas à faire regretter par les mobiles désappointés.

Le capitaine Porret, décoré pour des traits d'une rare valeur durant la défense de Belfort, est aussi un de nos meilleurs sergents. Son fils, âgé de seize ans, enfant de troupe aux chasseurs, a gagné ses galons de sergent contre les Prussiens, et sert aux volontaires, en qualité de clairon.

Dans un dernier groupe, enfin, je remarque de jeunes aides-majors, comme Alibert et Quéval, qui ont laissé le bistouri pour le fusil; Brême et L'Huillier, officiers des mobiles du Nord, qui viennent de faire campagne avec Faidherbe, — puis un capitaine des mobiles de la Manche, ancien officier d'infanterie de marine, venu du Sénégal pour servir dans la dernière guerre. J'aperçois même un garibaldien, c'est Trinquet, ex-lieutenant de la brigade de Riccioti Garibaldi, bon soldat, qui se venge des railleries adressées aux blouses rouges en élevant au pinacle l'armée des Vosges, qui, dit-il, n'a jamais capitulé, et en remplaçant parfois son képi par une casquette rouge, de singulière forme, dont la seule vue nous exaspère.

On se demande par quel hasard étrange Trinquet se trouve avec nous. Personne n'en sait rien, et Trinquet peut-être moins que nous. J'ai cru le deviner plus tard : Trinquet est un ancien sous-officier de l'armée régulière, élevé dans l'amour et le respect du drapeau. Il n'admire point la fameuse théorie de la crosse en l'air devant les soûlards frénétiques. Il a obéi à son éduca-

Digitized by Google

tion première et à l'impulsion de sa conscience en venant à nous.

Tels étaient ceux avec qui je vivais. Ils se connaissaient déjà presque tous, et l'étude de leurs caractères, de leurs personnalités, devint plus tard, durant le service de la tranchée, une distraction pour moi.

Le sergent-major, les sergents et les caporaux, sont tous des capitaines, nous, lieutenants et sous-lieutenants, sommes simples soldats.

Je n'ai presque rien à dire de nos officiers. On connaît déjà le brave colonel Valette, notre chef de bataillon.

Le capitaine de notre compagnie était M. Durieu, ancien commandant de francs-tireurs à l'armée des Vosges. Les francs-tireurs avaient dû certainement avoir en lui un excellent chef; mais un bon militaire, homme du monde en même temps, aurait, vu la composition de la compagnie, fait peut-être mieux notre affaire. Il avait, paraît-il, servi dans la terrible contre-guerilla du colonel Dupin au Mexique. Il y avait du fauve dans son visage, son regard, ses allures; mais je dois dire que je n'ai jamais vu un homme aussi follement et sauvagement brave. Dans toutes les affaires, il choisissait quatre ou cinq des mieux trempés, et allait en avant avec eux, se battant individuellement, s'exposant sans utilité et laissant le reste de la compagnie sous les ordres du commandant Véret, des mobiles de l'Aisne, qui était notre lieutenant.

Ce dernier avait heureusement ce qui manquait au commandant Durieu. Homme du monde et de grand tact, prudent, plein d'expérience et de valeur, c'était en

Digitized by Google

réalité M. Véret qui conduisait le plus souvent la compagnie et qui la commanda tout à fait, après la mort de M. Durieu.

Le sous-lieutenant, M. P. Lemaire, était un ancien commandant d'artillerie mobilisée, bon serviteur qui était à sa place.

L'adjudant du bataillon était M. Hallez d'Arros, ancien commandant d'un bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure, homme d'une grande valeur personnelle.

M. Comment, des mobiles de la Seine, avait été officier sous les ordres du colonel Valette, lorsque celui-ci commandait une brigade de mobiles Bretons et Parisiens, au plateau d'Avron. Aussi notre ami Comment, officier intelligent et solidement trempé, était-il attaché à la personne du colonel et lui servait-il de secrétaire.

Les officiers volontaires, je l'ai déjà dit, formaient, tout en étant considérés à part, la première compagnie du bataillon des volontaires de la Seine. La dénomination de compagnie d'officiers était tolérée, mais non reconnue par l'intendance, qui la traitait comme les deux autres.

La deuxième compagnie, campée à côté de nous, était composée de simples volontaires, anciens gardes nationaux de Paris, soldats libérés, mêlés d'anciens gardes mobiles et francs-tireurs. C'est dans cette compagnie qu'était Albert Duruy, rédacteur de la *Liberté*. Il y était entré en qualité de simple volontaire, comme il avait déjà fait aux turcos de l'armée du Rhin, où il s'était conduit très-bravement. Lui aussi revenait d'Allemagne.

Digitized by Google

Cette compagnie était commandée par M. Arnauld de Vresse, ancien officier d'Afrique, éditeur républicain bien connu dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Il s'était déjà distingué durant le premier siége. Il fut blessé et mourut lui aussi. Le commandement de la compagnie revint alors au lieutenant, M. Escolan de Grandpré, ancien capitaine d'un bataillon de marche, plein d'énergie, qui, arrêté au lendemain du 18 mars, avait pu s'échapper et était venu s'enrôler aux volontaires.

La troisième compagnie avait pour capitaine M. Delclos, ancien officier de grenadiers de la garde et commandant du 5e bataillon des mobiles de la Seine. Une mort glorieuse l'attendait. Ses officiers étaient MM. X. Audenet, ex-capitaine au 4e bataillon de la mobile de la Seine, officier distingué, aussi doux et modeste que brave, et Pouligny, soldat du Mexique.

L'uniforme de ces deux compagnies était modeste: un pantalon et une vareuse en drap bleu foncé, à filets rouges. Tout cela rappelait trop la garde nationale et pouvait donner lieu à de dangereuses méprises ; on ajouta donc une bande bleue sur le turban rouge du képi.

On pouvait rencontrer toutes les opinions politiques parmi les volontaires. Tous les partis, qui, hélas! nous divisent, y étaient représentés ! Il y avait des légitimistes, des orléanistes, des bonapartistes, des républicains, mais tous appartenaient à la grande famille conservatrice. Tous mettaient la Patrie au-dessus de leurs opinions, tous plaçaient l'État au-dessus de leurs sympathies personnelles, tous aimaient le pays par-dessus

Digitized by Google

toutes choses; tous comprenaient, par instinct ou par raison, que la Révolution, représentée par la Commune, menaçait d'achever notre désorganisation et notre ruine!

Le dépôt du bataillon restait à Versailles.

Le tout formait un petit corps qui, on le voit, méritait à peine le nom de bataillon. C'était là tout ce que le populeux département de la Seine, — et encore combien n'en étaient pas! — avait fourni à la défense de l'Assemblée et de l'Etat après l'insurrection du 18 mars!

On pourrait faire à ce sujet une étude curieuse, mais peu édifiante.

L'Assemblée nationale, à peine installée à Versailles, voyant l'armée peu nombreuse et peu solide, avait fait un appel énergique aux provinces. Elle avait décrété la levée immédiate, dans chaque département, de un ou plusieurs bataillons de volontaires. On devait les recruter parmi les anciens mobilisés, les mobiles, les anciens soldats, marins et francs-tireurs.

On espérait voir les volontaires accourir en grand nombre, car les provinces se plaignaient amèrement de subir sans cesse les caprices de la turbulente capitale; mais l'aurait-on cru? — dans beaucoup de départements, on ne put réunir vingt volontaires au chef-lieu!

Dans l'Eure-et-Loir, à Chartres, je vis trente-huit hommes et deux officiers de mobiles dans un dépôt; c'était tout ce que les autorités civiles et militaires du département avaient pu recruter.

Beaucoup de départements plus peuplés, moins

Digitized by Google

éprouvés et renfermant de grands centres, n'en réunirent pas davantage.

Pour expliquer cette indifférence, on a objecté la fatigue des populations, l'épuisement chez celles qui avaient eu à subir l'invasion, la reprise générale des affaires et du travail, malgré la cessation des relations avec la capitale, etc., etc.

Tels étaient, du moins, les arguments, dignes de la bourgeoisie parisienne, que les citoyens des départements employaient pour répondre aux reproches d'égoïsme qu'on leur adressait.

Quant à la partie saine de la garde nationale de Paris, celle qui avait compris, mais trop tard, jusqu'où son abstention pouvait la conduire, et qui avait fait mine de résister le 20 mars et les jours suivants, sous le commandement de l'amiral Saisset, elle était surtout représentée à Versailles par un nombre considérable de porte-galons que le commandant Corbin avait classés et organisés de son mieux par arrondissement. Leurs chefs avaient demandé qu'on les fît marcher à côté des officiers de l'armée, et sans commandement. On espérait par là produire un bon effet sur le moral des soldats. Mais le ministre de la guerre ayant refusé, leur service se bornait à faire acte de présence aux bureaux de l'état-major.

Comme Sosie, ils se donnaient du courage pour ceux qui se battaient!

Dans leur impatience de rentrer à Paris, ils se plaignaient des lenteurs du siége et en accusaient le Gouvernement et les généraux. L'esprit d'opposition qui

Digitized by Google

les avait animés durant le premier siége reprenait déjà le dessus.

Bien peu d'entre eux venaient nous rejoindre, parce qu'il fallait combattre obscurément, endurer des fatigues et faire acte d'abnégation.

Voilà ce qu'il faudra encore rappeler aux idéologues qui redemanderont, — les idéologues ne se découragent jamais, — à l'Autorité de confier le soin de sa défense au « dévouement » du « peuple armé » et des « bons citoyens » !

Seulement, lorsque l'armée eut repris Paris, on vit la foule des porte-galons entrer à sa suite, jouer le rôle de la mouche du coche, se réinstaller dans les mairies, demander des récompenses qu'elle ne méritait guère, — à part quelques exceptions, — et, à la stupéfaction de tous, obtenir ces récompenses en trop grand nombre !

Ce que je viens de dire pour les porte-galons de la garde nationale peut s'appliquer également à ce corps informe d'officiers de la mobile, des troupes auxiliaires et de mobilisés que le marquis de Carbonel eut l'idée de réunir à Versailles.

Le marquis de Carbonel, ancien commandant de mobiles, avait formé le projet bâtard de composer avec tous ces anciens officiers un corps privilégié, une sorte de garde d'honneur pour l'Assemblée, rappelant trop les anciens régimes.

Il était parfaitement incapable de commander ou d'organiser une pareille troupe. Son initiative ne pouvait donner aucun résultat, car son projet était impra-

Digitized by Google

ticable. Il était difficile de discipliner ce corps hétérogène.

M. de Carbonel, sans crier gare, sans demander audience, alla trouver M. Thiers avec une députation pour offrir ses services.

M. Thiers est très-pratique, chacun sait cela. Il savait bien qu'on ne pouvait tirer grand'chose de bon d'un pareil corps si on lui laissait son caractère; il vit probablement que ce corps, qui, du reste, n'existait que sur le papier, deviendrait même gênant le jour de la réorganisation de l'armée. Il reçut donc froidement M. de Carbonel, et lui déclara que l'armée suffirait pour vaincre l'insurrection.

M. de Carbonel, considéré comme un fâcheux, fut forcé de s'en tenir là. C'est alors que le colonel Beaudoin de Mortemart, de l'état-major de Paris, pensa, d'accord avec le commandant Corbin, qu'on pouvait utiliser le dévouement de tous ceux que M. de Carbonel avait groupés autour de lui en les versant au bataillon des Volontaires de la Seine, dont l'organisation venait d'être décrétée.

On les appela et on leur proposa de s'enrôler dans la première compagnie, en qualité de simples volontaires.

Ils devaient porter le sac, le fusil, obéir et servir la cause de l'ordre et du salut national, comme de modestes troupiers.

Ceux qui acceptaient ces conditions pouvaient s'inscrire.

Les seules faveurs qu'on leur accorderait seraient de

Digitized by Google

les laisser ensemble en en formant une ou plusieurs compagnies, et de les envoyer au feu les premiers.

Le croirait-on? Sur *quinze cents* volontaires environ, qui s'étaient inscrits sur les listes de la future garde d'honneur, *cent vingt* à peine signèrent un engagement aux Volontaires de la Seine et formèrent la première compagnie!

Un certain nombre se repentirent même de ce bon mouvement et abandonnèrent le bataillon au moment de marcher. Ceux qui avaient des ressources restèrent à Versailles pour attendre la prise de Paris; les autres retournèrent dans leurs foyers.

Voilà comment l'État peut compter sur les dévouements individuels!

L'histoire de notre 3e compagnie était plus étrange encore.

Le colonel Valette n'avait pu trouver dans les gardes nationaux et les volontaires de Paris de quoi former plus d'une compagnie.

Il voulait cependant en former une troisième, afin que son petit corps méritât au moins le titre ambitieux de bataillon.

La formation en fut décidée vers le milieu d'avril. On lui donna le cadre seulement.

Vers le 18 avril, il n'y avait encore qu'une dizaine de volontaires, et tout faisait présager que la 3e compagnie ne pourrait se former. Les volontaires de Seine-et-Oise avaient probablement recueilli tout ce qui se trouvait d'éléments dans les environs.

Digitized by Google

Mais, heureusement, le 20 avril, plusieurs groupes d'anciens soldats libérés, francs-tireurs et mobiles de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges, se présentèrent à Versailles, sous la conduite de trois sergents. Ces hommes, au nombre de quatre-vingts environ, se proposaient de rejoindre le corps de Cathelineau, à Rambouillet. Ils furent rencontrés par un officier et des volontaires de la compagnie en formation. Ces braves Lorrains cherchaient un logement et un officier dont on leur avait donné le nom; ils ne trouvaient pas ce dernier. On leur proposa aussitôt d'entrer à la 3e compagnie des Volontaires de la Seine. Ils acceptèrent.

L'effectif de cette compagnie fut bientôt porté à 120 hommes; elle était complétement formée le 5 mai, et, le 10, elle venait nous rejoindre.

Les nouveaux enrolés avaient presque tous fait campagne dans l'Est et connaissaient déjà le maniement des armes ; du reste, ils montrèrent beaucoup de solidité. Les gardes nationaux parisiens ne comptaient que pour une dizaine au plus dans cette compagnie, mais ils étaient très-bons. L'un d'eux, M. Laviolette, avait été décoré pour sa belle conduite à Buzenval.

Ainsi, sans ce renfort d'officiers volontaires et de braves enfants de la Lorraine, on n'aurait certainement pas pu donner le nom de bataillon ni celui du département de la Seine au corps levé en vertu du décret de l'Assemblée nationale, corps qui devait se recruter parmi tous les conservateurs, tous les gardes nationaux et tous les volontaires de la grande capitale et de ses

Digitized by Google

environs. MM. Corbin Beaudoin de Mortemart et Valette n'avaient pu former avec ces derniers qu'une compagnie, la deuxième !

Et pendant ce temps-là, la Commune recrutait et organisait des milliers d'hommes !

Le grand parti conservateur, lui, plus que jamais, comptait sur l'armée.

Cet exemple est-il assez peu édifiant et assez peu rassurant pour l'avenir ?

En résumé, la province fut aussi sourde à l'appel de l'Assemblée que la population de Paris. Il n'y eut que deux corps de volontaires : le nôtre et celui de Seine-et-Oise.

Je ne parle pas des zouaves du général Charette, restés à Rennes, ni des volontaires de Cathelineau reformés à Rambouillet. Réorganisés principalement avec leurs anciens éléments, recrutés surtout dans l'Ouest, ils formaient des corps spéciaux.

La notoriété qui s'attachait à eux, leurs antécédents politiques, décidèrent le Gouvernement à refuser leur concours. Nul plus qu'eux ne désirait combattre ; mais, par politique, et on fit bien à ce point de vue, on ne voulut point les laisser entrer en ligne. Il ne fallait pas justifier, en effet, les mensonges de la Commune, qui surexcitait les passions populaires en annonçant officiellement des combats fabuleux contre les pontificaux de Charette et les chouans de Cathelineau ; ce qui était aussi vrai que les histoires fantastiques de gendarmes et de sergents de ville déguisés en lignards.

Digitized by Google

Ces fables devaient faire croire que l'armée tenait pour la populace et n'attendait que l'occasion de mettre la crosse en l'air et de se joindre à ses « frères. » La suite prouva la fausseté de ces assertions.

Cette esquisse préliminaire dessinée, abordons les événements.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

On lève le camp dans la nuit du 12 au 13 mai. — Marche sur Paris. — Halte dans le bois de Boulogne. — Déception.— Puteaux et Courbevoie. — Le piedestal de la statue de Napoléon Ier. — Arrivée à Asnières. — La tranchée.

Dans la soirée du 12 au 13 mai, tout dormait sous les tentes. Soudain, l'ordre arrive de se tenir prêts. On obéit et on lève le camp ; toute la division est sous les armes, et l'on dit vaguement que le jour est venu de l'entrée dans Paris.

On parle d'une attaque générale et chacun se réjouit, car on est pressé d'en finir et on ne doute pas du succès. Notre bataillon prend place à droite de la brigade Pradier, derrière l'artillerie de la division. Dans la nuit, nous traversons Rueil, le rond-point des Bergères et Courbevoie; nous descendons dans Puteaux et passons la Seine sur les deux ponts de bateaux établis en face de ce dernier village.

A deux heures et demie du matin, nous arrivons à Bagatelle, dans le bois de Boulogne. Là, on s'arrête et on s'étend sur la route pour prendre un peu de repos.

La nuit était très-fraîche. On entendait du côté de l'avenue et de la porte de Neuilly une fusillade très-

Digitized by Google

nourrie, mêlée de quelques coups de canon tirés par les batteries du rond-point de Courbevoie, du bois de Boulogne et des remparts. De temps en temps, un éclair se détachait de la masse sombre du Mont-Valérien, et, quelques secondes après, un projectile passait en sifflant, très-haut, au-dessus de nos têtes, et allait frapper les remparts.

Nous nous étions aperçus qu'un mouvement général avait eu lieu et déjà mille plans divers se croisaient dans nos cerveaux. Il paraît que des intelligences du gouvernement devaient faciliter la prise de l'une des portes ouvrant sur le bois de Boulogne. Un colonel devait livrer une porte et laisser occuper les premiers bastions exposés à l'assaut par tout un bataillon de Passy, qui ne servait la Commune qu'à contre-cœur. Des artilleurs dispersés dans Paris devaient se rallier sur ce point et faciliter aussi l'entrée. Mais, paraît-il, la Commune eut vent de ces manœuvres ; car elle envoya aussitôt huit bataillons de Belleville et des quartiers dévoués, changea le commandant du secteur et, par ces mesures, empêcha la réussite du coup de main.

Le général en chef fut averti du contre-temps et le mouvement de l'armée devint absolument inutile.

Toute notre brigade quitta Bagatelle et se dirigea sur Asnières pour occuper les avant-postes. Nous ignorions naturellement les causes de ces marches et contre-marches.

Il fallut repasser les ponts de bateaux, traverser Puteaux, dont la population n'était pas précisément en odeur de sainteté parmi nous, Courbevoie, et le rond-

Digitized by Google

point des Bergères, où l'on fit une courte halte. C'est là qu'était, en dernier lieu, la statue de l'Homme à la redingote grise. A cette heure, le piédestal restait seul ; la statue avait été jetée à bas, traînée et remisée dans quelque coin ignoré ; nous savions en ce moment que la colonne Vendôme allait avoir le même sort ! Quelles tristes et amères réflexions m'inspirait cette coïncidence ! et quelles pénibles impressions me laissaient ces vicissitudes épouvantables, ces analogies terribles que l'esprit de parti, de haine et de révolte nous forçait à méditer ! Au langage de certains de mes camarades, je compris bien que nous étions en communauté de sentiments.

Cependant, on se remet en marche et nous arrivons à Asnières vers sept heures. Nous traversons le village pour aller prendre position dans le parc, situé entre la rue Duchesnoy et le pont de Clichy, et nous déposons nos sacs dans un pensionnat de jeunes filles, situé près de l'église et abandonné, comme la plupart des maisons de plaisance des alentours. Immédiatement on nous envoie relever une compagnie de ligne.

A peine étions-nous dans la tranchée, que les boulets commencèrent à nous arriver avec violence et qu'une grêle de balles siffla sur nos têtes. Placé à un créneau, je cherchai à me rendre compte de notre position.

Notre tranchée commençait en face du magnifique pont de Clichy, récemment construit, et, à cette heure, à moitié détruit, suite de la panique qui fit, à l'arrivée des Prussiens sous Paris, couper toutes les communications des deux rives.

Digitized by Google

La tranchée longeait la route au bord de la Seine, dans la direction du pont du chemin de fer. Pour la creuser plus rapidement, on s'était servi du fossé qui côtoyait cette route. Elle était protégée par une batterie de deux mortiers, bien enterrée et couverte de traverses.

Les fédérés occupaient l'autre rive, à l'abri dans les tranchées, les caves, et dans les vastes bâtiments de la belle imprimerie Paul Dupont. Ils avaient deux batteries : une en face de nous, à 400 mètres près la tête du pont de Clichy ; l'autre, à notre droite, à la tête du vieux pont d'Asnières, dont les tabliers pendaient aussi, brisés et à moitié submergés. La plus dangereuse était cette dernière batterie. Placée à l'extrémité de la courbe décrite par la Seine à cet endroit, et s'avançant même un peu sur le fleuve, elle enfilait notre tranchée. Le pointeur des fédérés, n'ayant à tirer qu'à une petite distance (700 mètres environ), était parvenu à une telle précision, que les boulets arrivaient à chaque instant dans la tranchée, s'y enterraient ou ricochaient sur les traverses élevées pour parer à ce danger. Quelques projectiles semblaient lancés à la main, tant le tir était juste.

Les insurgés, en ce moment, exécutaient avec précaution un ouvrage en terre à droite du pont de Clichy. On nous donna l'ordre d'inquiéter leurs travailleurs. De la rive opposée, les fédérés répondaient : balles et boulets arrivaient dru. Nos deux mortiers ripostaient en dirigeant leur feu, le premier sur la bat-

Digitized by Google

terie du pont de Clichy, le second sur celle du vieux pont d'Asnières.

Ce jour-là, un de nos plus chers camarades, Fabrège, capitaine des mobiles de Seine-et-Oise, fut blessé grièvement à la tête par un éclat d'obus. Deux autres reçurent des éclats moins dangereux. Mon voisin de gauche, un architecte, ancien officier de francs-tireurs, nommé Audran, vit un boulet tomber sur son créneau, fut renversé, couvert de terre, mais par une de ces chances heureuses qui se rencontrent assez fréquemment, se releva sain et sauf. Il put à son tour relever son camarade de gauche, Mallet, que le choc d'un sac à terre, projeté par le même visiteur, avait à moitié assommé.

De pareils incidents se renouvelaient à peu près chaque fois que nous prenions cette tranchée. La nuit, c'était plus monotone encore. Notre seule distraction était de faire raconter à tour de rôle par chacun de nous des anecdotes de la dernière campagne, ou de suivre les paraboles décrites par les bombes qu'envoyaient aux fédérés nos deux mortiers.

Au bout de vingt-quatre heures, on nous relevait et nous retournions prendre un repos, souvent troublé, dans ce pensionnat de jeunes filles dont j'ai déjà parlé. On dormait dans les dortoirs, et on faisait la cuisine sous les arbres du jardin, en se défilant autant que possible des projectiles envoyés par les batteries fédérées de la rive opposée, de Saint-Ouen et des buttes Montmartre.

Asnières était bombardé sans répit.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

Asnières. — Premiers combats des volontaires de la Seine.
— Le parc Cogniard. — Un écroulement.

Au premier repos, je voulus visiter Asnières et les tranchées du côté de la voie ferrée, occupée par le 54e de ligne. C'est là que ma compagnie s'était battue pour la première fois et avait laissé ses premiers morts. Quelques camarades m'accompagnèrent, désireux de voir les changements qu'un bombardement continuel avait pu opérer dans cette direction.

Nous prîmes, parallèlement à la Seine, une rue semée de maisons de campagne, isolées entre cour et jardin, et près de laquelle se trouvent ces fameux restaurants, toujours remplis l'été des amateurs de canotage et de villégiature. Je revis cet hôtel de Sans-Souci, renommé pour les parties fines qu'y faisait, avant la guerre, une folle jeunesse amoureuse des plaisirs. Quelques officiers volontaires avaient bien tenté de l'occuper, mais ils n'avaient pu y tenir et on n'y allait que la nuit.

Nombre de maisons, au bord de l'eau, se trouvaient dans le même cas. Une belle fabrique de produits chi-

Digitized by Google

miques, située près de la gare, était complétement brûlée. Il ne restait que les quatre murs, et une partie de sa haute cheminée gisait à terre. C'était par là que les Volontaires de la Seine avaient fait leurs débuts, dans la maison de plaisance des frères Cogniard, directeurs du théâtre des Variétés et auteurs dramatiques bien connus. Ils y avaient essuyé, avec la ligne, le premier bombardement des fédérés chassés d'Asnières et repoussés sur l'autre rive.

Mes compagnons me parlaient souvent, à moi dernier arrivé, de leur séjour au parc Cogniard et du feu dirigé contre eux par les locomotives blindées. Ce feu avait dû, en effet, être très-violent, car c'est à peine s'il restait un pan de mur de la maison, et le jardin, plein d'arbres coupés et de statues mutilées, était labouré de projectiles et complétement bouleversé. Les maisons voisines n'étaient guère en meilleur état.

Pour ce jour-là, 21 avril, deux attaques avaient été tentées par les fédérés. La première avait eu lieu l'après-midi; de hardis communards avaient essayé de forcer le passage du pont du chemin de fer. A leur tête était un officier à cheval, très-brave, ma foi, une rosette tricolore à la boutonnière, notre signe de ralliement.

On les laissa s'engager sur le pont, après quoi on ouvrit un feu rapide sur eux. L'officier tomba et ses hommes s'enfuirent, laissant sur le lieu des blessés et des morts.

Cette attaque, au reste, était insensée ; à neuf heures du soir, il y eut une alerte sérieuse. Croyant, sans doute, que les Volontaires et les troupes, qui ne donnaient

Digitized by Google

plus signe de vie, ne pouvaient tenir sous le feu incessant de leurs canons et reculaient dans l'intérieur du village, les fédérés firent hardiment traverser la Seine à des éclaireurs. Leurs embarcations furent aperçues longeant le pont du chemin de fer, en profitant de l'obscurité. Le colonel Valette distribua son monde. Les téméraires éclaireurs furent chaudement reçus.

Ce jour-là et le lendemain, le bombardement recommença avec acharnement et les incendies éclatèrent dans Asnières ; tout le monde avait fait son devoir. Le colonel Valette, le premier, avait donné l'exemple. Grièvement blessé, il avait refusé de s'éloigner et s'était fait panser dans la tranchée.

Le commandant Durieu avait de nouveau montré cette bravoure sauvage qui le caractérisait. Parmi les officiers de compagnie, MM. Véret, Escolan de Grandpré et Lamoureux, furent blessés.

Le bataillon ne fut pas moins éprouvé, mais il parvint enfin à terminer un chemin couvert, à élever sur le pont une solide barricade, derrière laquelle il put mieux s'abriter, et qu'il laissa au régiment de ligne qui vint le relever au bout de quatre jours.

En revenant de notre promenade, un de mes compagnons voulut me montrer une petite maison située à gauche du parc Cogniard et entièrement démolie par le canon.

Le 21 avril, trois officiers volontaires, parmi lesquels se trouvait de Sède, et quelques lignards, étaient postés dans cette petite habitation. Les volontaires occu-

Digitized by Google

paient le deuxième et dernier étage ; les lignards, le premier et le rez-de-chaussée. C'était un poste magnifique, séparé seulement des fédérés par la Seine et d'où on les dominait. Aussi volontaires et lignards tiraient-ils sans cesse et avec soin. L'artillerie de la Commune, un moment silencieuse, lance une décharge générale ; de nombreux boulets viennent crever la maison dont les œuvres vives craquent. Les volontaires sentent le plancher manquer et s'ouvrir sous leurs pieds ; ils tombent au premier étage au milieu des lignards ahuris ou blessés. En se rendant compte, dans un nuage de poussière, de leur situation, ils s'aperçoivent que de grandes brèches les laissent à découvert. La position n'est plus tenable ; ils enlèvent un lignard blessé, en laissent un autre qui n'a plus besoin de soins, et se sauvent par derrière comme ils peuvent. Bien leur en avait pris ; car, quelques minutes après, de nouveaux boulets pleuvaient sur la maison et la faisait crouler entièrement.

Mon compagnon tenait beaucoup à revoir cette malheureuse maisonnette ; il marchait sans prudence, se montrant et se découvrant, et nous forçait même à avancer avec lui. Cela ne laissait pas de nous causer quelque appréhension. On nous aperçut de l'autre rive. Quelques balles commencent à siffler à nos oreilles, suivies d'un boulet qui passe comme la foudre, traverse un mur et coupe en deux un arbre derrière nous. Notre trop curieux compagnon, qui venait de recevoir les éclats d'un moellon sur l'épaule, nous dit,

Digitized by Google

moitié ému, moitié riant, et remuant son bras pour s'assurer qu'il n'était point dangereusement atteint :

— Allons-nous-en bien vite; décidément l'endroit est malsain. Je n'ai pas envie d'être tué ici.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

Le bombardement. — Escarmouche dans la presqu'île de Gennevilliers. — Reconnaissance de nuit sur les rives de la Seine. — Mort du capitaine Arnauld de Vresse. — Bombardement acharné. — Des victimes ! — Retour au camp de la Malmaison.

Le 14 mai se passa sans incidents remarquables. Le bombardement et la fusillade continuèrent avec la même intensité que la veille, mais on y était déjà habitué. La 2e et la 3e compagnie continuèrent les cheminements et prolongèrent une tranchée commencée pour faire face à une batterie que les insurgés élevaient à droite du pont de Clichy, dans le but de prendre en enfilade les rues d'Asnières parallèles à la Seine. En effet, cette batterie ouvrit le feu contre nous dans l'après-midi.

Dans la nuit, une partie de ma compagnie fit une reconnaissance sous les ordres du commandant Durieu. Les bords de la Seine furent explorés et fouillés jusqu'à Saint-Ouen. La petite expédition rentra vers trois heures du matin, et on lui accorda un peu de repos avant son retour à la tranchée.

Pendant l'après-midi qui suivit, on signala à notre

Digitized by Google

gauche, dans la presqu'île de Gennevilliers, une ligne de tirailleurs fédérés ayant sa gauche à la Seine et sa droite au delà de la digue. Le colonel Valette vint aussitôt et ordonna au commandant Durieu d'aller les tenir en respect avec sa compagnie et la 2e. En même temps il faisait prévenir le général Pradier. Mes camarades s'élancèrent à la rencontre des fédérés, trop vite, hélas ! pour que je pusse les suivre. J'entendis seulement la fusillade qui cessa au bout de peu d'instants.

Le combat ne fut pas long ; les fédérés lâchèrent pied et s'enfuirent comme un seul homme.

La compagnie des officiers resta dans la maison Lachanelle et la deuxième dans la maison Martinet, où elles attendirent, mais en vain, un retour offensif de l'ennemi.

Il paraît que les habitants de l'île Saint-Denis aperçurent ce petit combat et en suivirent les phases avec intérêt. Il avait échauffé, du reste, mes camarades, que je trouvai en belle humeur et désireux d'incidents de ce genre. Il se considéraient, en effet, comme très mal partagés. Placée à l'extrême gauche de l'armée, notre division devait naturellement se borner à tenir dans Asnières. Ils sentaient que le maréchal Mac-Mahon se contentait de la ligne de la Seine jusqu'à Neuilly et que jamais les fédérés ne tenteraient probablement une attaque sérieuse contre tout un corps placé dans cette situation ; aussi eussions-nous préféré nous trouver devant la porte Maillot ou le Point-du-Jour, endroits qui semblaient d'avance désignés pour l'assaut.

Digitized by Google

On admettait cependant la possibilité d'un nouveau débarquement, peut-être d'une démonstration sérieuse, faite de nuit par les fédérés. Le soir venu, on ordonna donc à ma compagnie de pousser une reconnaissance jusqu'à la maison du restaurateur Decoing, située en face de Saint-Ouen, au bord de la Seine, et que l'on assurait être occupée par un détachement ennemi. On nous adjoignit cinquante hommes du 51e de marche. Cette fois, j'obtins d'en être.

Le commandant Durieu, qui aimait tout particulièrement ce genre d'expédition, et qui, en effet, se trouvait là dans sa spécialité, prit avec lui le commandant Hallez d'Arros, notre adjudant, et quatorze officiers volontaires des mieux trempés. Puis, arrivé à l'endroit où le péril commençait, il nous distribua par petites escouades, en laissant une par cent mètres. Quatre de mes camarades, et moi cinquième, furent laissés devant une maison à côté de la rive. On se partagea les heures de veille. Cette nuit-là était particulièrement froide. En faction sur une petite éminence, dont l'obscurité empêchait les fédérés de m'apercevoir, j'analysais ma position. Les bruits de la nuit, le murmure de l'eau courante, le pas des camarades, le sifflement des balles perdues, le ronflement des boulets lancés sur Asnières ou dans la presqu'île; en face de moi, les lumières de la butte Montmartre, de temps à autre un éclair qui se détachait de ses flancs, le son de la détonation, un projectile qui fendait l'air et allait éclater sur Gennevilliers ou dans sa direction, l'écho affaibli de l'explosion, tout cela tendait mes yeux et mes oreilles, et je ne pouvais m'em-

Digitized by Google

pêcher de penser avec amertume que j'étais à cette heure soldat d'une armée assiégeante sur les mêmes lignes où, quelques semaines auparavant, et pour une noble cause, hélas! j'étais d'une armée assiégée!

Aussitôt relevé de ma faction, j'allai m'étendre à côté de Gallay et tâchai de retrouver un peu de chaleur en me serrant contre sa forte corpulence, que je débarrassai un peu égoïstement, — mais à la guerre! — d'une partie de son immense couverture. Le capitaine de V...,notre sergent, nous faisait les plus pressantes recommandations de ne pas dormir, et les accompagnait, à voix basse, des plus gros jurons méridionaux. Mais le moyen de chasser le sommeil après trois nuits de service et de fêter l'insomnie, étendu sur un bon terrain bien sec avec une belle brique rouge sous la tête!

Ah! l'on n'a pas besoin des pavots de Morphée!

Aussi la fatigue nous fit-elle bientôt oublier les menaçantes gasconnades du capitaine de V. Mais nous étions à peine endormis qu'un bruit insolite et formidable nous éveilla. C'était notre vigilant capitaine, cet acharné veilleur, qui, se fiant sur la sentinelle et ne pouvant résister au sommeil à son tour, s'était jeté à terre et ronflait avec cette épouvantable sonorité qui lui attirait chaque nuit les récriminations acerbes et les violents rappels au silence de ses camarades de route ou de chambrée.

Je venais de reprendre ma faction et nous nous demandions ce que faisaient nos camarades plus en avancée; car, à part quelques coups de feu qu'on ne

Digitized by Google

pouvait leur attribuer, rien ne se passait d'extraordinaire. Soudain j'entends un vague cliquetis d'armes, et, dans l'obscurité, j'aperçois, non loin devant moi, à 20 mètres au plus, une file de soldats. Le qui-vive lancé avec précaution, nous reconnûmes le détachement du 51e avec le commandant Durieu et une partie des nôtres. Nos camarades étaient tout désappointés; ils nous racontèrent qu'ils s'étaient avancés avec toutes les précautions ordinaires vers les maisons Decoing et du voisinage, cernant et fouillant celles occupées, durant l'après-midi, par les fédérés; ils y avaient même trouvé des objets de campement et des traces de leur séjour.

Le commandant Durieu avait disposé la ligne de façon à couper la retraite à l'ennemi. On s'était avancé en rampant et silencieusement vers la maison particulièrement signalée, mais sans pouvoir se rendre compte si elle était ou non occupée. Il fallait le savoir; c'est alors que notre adjudant, le commandant Hallez d'Arros, Brétillon et de Châtillon s'étaient élancés à tous risques sur la maison, et, par malheur, l'avaient trouvée vide, mais du reste presque inhabitable, à moitié détruite qu'elle était par un incendie allumé par les fédérés. Nos amis avaient alors détaché quelques barques et brûlé quelques bottes de paille pour bien faire voir aux fédérés postés de l'autre côté de la Seine qu'on était venu jusque-là. Puis ils s'étaient repliés au plus vite.

En résumé, c'était une déception. Le seul renseignement recueilli était celui-ci : Les habitants assez

Digitized by Google

courageux pour rester cachés dans leurs habitations avaient été, la veille, interrogés par les fédérés. Ces derniers croyaient que le général de Ladmirault faisait élever des batteries dans la presqu'île pour contre-battre leurs pièces des buttes Montmartre, et ils avaient traversé le fleuve pour obliger ces batteries à se démasquer.

L'aube naissant, le commandant Durieu fit rallier la compagnie et, au jour, notre petite colonne passait derrière la digue qui la protégea contre le feu des fédérés, qui recommençait de plus belle, comme le jour précédent.

Ce jour-là, 16 mai, le bombardement redoubla de violence et nous éprouva plus vivement que d'ordinaire. Le 51e de marche eut vingt hommes tués ou blessés, et les Volontaires de la Seine en eurent cinq, entre autres M. Arnauld de Vresse, capitaine de la 2e compagnie, qui reçut un biscaïen dans la jambe gauche au moment où il faisait faire un mouvement à sa troupe.

Un moment, on espéra le sauver, mais bientôt l'amputation fut jugée nécessaire. Il ne put la supporter et mourut quelques jours après.

M. Arnauld de Vresse était ce qu'on appelle un républicain avancé et sincère, estimé comme tel dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville où il était éditeur, et dans lequel il avait rempli des fonctions municipales.

Partisan dévoué du 4 septembre, c'était un de ces bourgeois de Paris, frondeurs de tous les gouvernements, capables peut-être d'une opposition intelligente

Digitized by Google

et habile, mais négligents des idées et des projets de ceux qui les suivent, qui ont leurs défauts sans leurs qualités, leur ambition sans leur savoir, leurs désirs sans leur honnêteté. Une fois au pouvoir et triomphants, ils veulent faire respecter la loi qu'ils ont enseigné si souvent à violer, être obéis de ceux qu'ils excitaient à la révolte, mettre un frein aux passions qu'ils ont déchaînées, et bientôt, dépassés, débordés, renversés et foulés aux pieds, ils finissent par payer de leur fortune, de leur honneur ou de leur vie la part qu'ils ont prise aux révolutions.

Moins hésitant que le malheureux Gustave Chaudey, le capitaine Arnault de Vresse avait promptement reconnu son erreur; il était venu parmi nous défendre sa République contre la Commune. Paix à son âme!

Le bombardement continua toute la journée avec une sorte de fureur, et fit huit victimes parmi les rares habitants d'Asnières. Les maisons en souffrirent encore plus que d'habitude. Les fédérés semblaient tirer avec joie sur les charmantes habitations du village, et cette rage de destruction venait aussi bien de la colère impuissante que de la haine envieuse contre ceux qui possèdent. Heureusement pour les communes de Levallois-Perret, de Clichy-la-Garenne et les quartiers de Paris en deçà des hauteurs de Montmartre, que des batteries de siége établies dans la presqu'île de Gennevilliers eussent écrasés, nous n'étions pas aussi barbares. C'étaient des quartiers pauvres déjà bien éprouvés par les souffrances du siége. On évitait de tirer sur eux, et notre batterie de mortiers bombardait

Digitized by Google

les têtes de pont en épargnant, autant que possible, la grande imprimerie Paul Dupont et les pauvres maisons de la commune voisine.

Les fédérés tiraient cependant sans discontinuer et leur feu causa, sous nos yeux, le malheur d'une famille bien intéressante.

Près de nous se trouvait une maison dans la dépendance de laquelle habitaient un concierge et sa femme, une vieille parente, une jeune fille et deux petits enfants. Un obus vint tomber et éclater juste sur la table où ils étaient en train de prendre leur repas, broya les deux jambes du concierge, brisa le bras de la jeune fille et blessa une gentille enfant de six à sept ans.

Nous étions en train de faire notre soupe de soldat, quand une voisine affolée vint nous conter le fait et demander des secours. Nous prévînmes immédiatement le docteur Desbuchères, notre chirurgien, et, en attendant son arrivée, deux de nos camarades, anciens aides-majors de la Mobile, allèrent à la hâte faire les premiers pansements.

Je n'oublierai jamais l'aspect indescriptible de cet intérieur, les cris désespérés de la femme, les gémissements plaintifs du père et de la jeune fille, les pleurs des enfants, cette table et ces meubles brisés, le sang répandu par terre.

Le docteur arriva bientôt, amputa des deux jambes le malheureux concierge, remit le bras brisé et fit l'extraction de l'éclat d'obus qui avait blessé la petite fille à la joue, mais sans rompre la carotide.

Malgré les larmes de la famille et de la femme à

Digitized by Google

moitié folle, le docteur fit mettre le malheureux concierge sur un brancard pour le transporter à l'ambulance. Il était mourant. Sur le seuil de la porte qu'il ne franchirait probablement plus jamais, il se tourna vers sa charmante petite blessée et d'une voix faible, émue, remplie d'une tendresse désespérée, avec un regard indéfinissable :

— « Adieu, ma fille ! dit-il. »

La pauvre petite, toute en pleurs et en sanglots, lui répondit doucement : « Adieu, papa !, » et on emporta le malheureux.

Le lendemain, 17 mai, au matin, après une très-mauvaise nuit de tranchée, le bataillon, relevé par des chasseurs à pied, quitta Asnières pour la Malmaison, en se défilant par la route de Colombes et les rues. Nous avions bien gagné notre repos.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

La caserne de Rueil. — Première nouvelle de l'entrée des troupes dans Paris.— Sous les armes. — Marche sur le bois de Boulogne. — Passage des ponts pendant la nuit. — Halte à Longchamps. — La nouvelle est vraie! — Passage entre les lacs. — En face des fortifications. — La porte d'Auteuil. — Les premiers morts. — Dans Paris. — Passy. — Le couvent de l'Assomption. — Nos premiers prisonniers. — Le Trocadéro. — Le rond-point de l'Hippodrome. — L'arc de l'Étoile. — L'avenue Friedland et les Champs-Élysées. — L'hôtel d'Arsène Houssaye. — Accueil des Parisiens. — Artilleurs et lignards. — Le parc Monceaux. — Premières exécutions. — Courcelles. — La grand-garde.

Après deux jours de repos dans le parc de la Malmaison, on leva le camp pour aller à Rueil, en seconde ligne, attendre le moment du retour à Asnières. Nous étions à la caserne de Rueil, quand, le 21 mai, vers le soir, le bruit courut de l'entrée de nos troupes dans Paris. Auteuil était pris, disait-on, et le général Clinchant devait être au Trocadéro avec une division. Beaucoup cependant doutaient de la vérité de ces bonnes nouvelles, quand l'ordre subit arriva pour tous les corps de s'apprêter à un départ immédiat. En peu de temps, nous étions prêts, ainsi que les divisions Gro-

Digitized by Google

nier et Laveaucoupet. La première des deux, dont nous faisions partie, avait été remplacée à Asnières et à Neuilly par la division Montaudon.

Il était huit heures environ quand on se mit en marche, joyeux, pour Paris. La nouvelle de l'entrée des troupes prenait consistance, appuyée qu'elle était par les mouvements et la direction que l'on nous faisait prendre. La colonne marchait lentement, par suite des temps d'arrêt auxquels l'obligeait l'artillerie. Nanterre et le rond-point des Bergères furent vite franchis, Puteaux de même, et l'on arriva aux ponts de bateaux qui reliaient, le premier la rive gauche à une île, et le second l'île à la rive droite.

Ce passage des ponts était vraiment d'un pittoresque et d'une originalité achevés. La nuit était sereine. De distance en distance, des pontonniers, une torche à la main, éclairaient la colonne afin d'éviter les chutes dans la Seine. Les artilleurs, officiers et soldats, mettaient pied à terre et conduisaient leurs chevaux par la bride. Le piétinement sur le pont de bois rendait un roulement semblable à celui d'une fusillade nourrie et lointaine. Plusieurs de nous en eurent même l'illusion. Des obus, tirés évidemment au juger, tombaient et éclataient aux environs ; car, sans voir les ponts, les fédérés connaissaient leur existence. Ceci nous prouvait que la porte Maillot et les bastions voisins n'étaient pas encore pris, même en admettant l'entrée des troupes par Auteuil.

Après avoir passé à notre tour, on fit halte à Bagatelle. Le mont Valérien tirait par intervalles, et ses

Digitized by Google

projectiles, passant très-haut par-dessus nous, devaient aller tomber sur la Muette ou à proximité. Décidément la grande nouvelle pouvait être prématurée.

Vers minuit, on se remit en route, mais pour faire bientôt une nouvelle halte, que l'on nous dit d'utiliser, si nous le voulions, en nous étendant sur la route pour prendre un peu de repos.

Le champ de courses était à notre droite. Comme beaucoup d'autres, je cherchai à dormir. La fatigue des veilles était, en effet, le seul mauvais côté de cette campagne, véritable plaisir, comparée aux guerres d'hiver de Crimée ou aux expéditions dans les contrées torrides de l'Extrême-Orient et du Mexique. La fraîcheur de la nuit me réveilla et m'obligea, ainsi que plusieurs de mes camarades, à me lever et à marcher. Le mont Valérien ne tirait plus et le silence était général.

A ce moment, deux cavaliers arrivèrent, un officier et son ordonnance.

L'officier nous demanda quel était notre corps :

— Volontaires de la Seine, lui fut-il répondu.

A notre place de bataille, il reconnut que le général Pradier, qu'il cherchait, ne devait pas être loin et nous pria de le conduire près de lui. Le général l'interrogea. Nous écoutions avec anxiété.

— Mon général, fit l'officier d'état-major, le général vous prescrit de vous mettre en marche immédiatement et d'entrer dans Paris par la porte de Passy, qui doit être libre. Si c'était impossible, ou si cela vous prenait trop de temps, vous iriez jusqu'à la porte d'Auteuil qui est à nous.

Digitized by Google

La nouvelle était donc vraie ! La porte d'Auteuil était à nous ! Enfin, nous allions rentrer dans ce Paris qui nous était depuis si longtemps fermé ! Notre joie était profonde.

L'officier acheva en ces termes :

— Comme renseignements, mon général, je vous dirai que le général Clinchant est au Trocadéro et que le général de Cissey, en ce moment, entre dans Grenelle avec son corps.

L'officier repartit au galop.

En un instant, tout le monde fut debout, sac au dos, les faisceaux furent rompus, et on se remit en marche rapidement. Chacun était ravi, et se promettait d'en finir, une bonne fois, avec tous ces bandits qui achevaient par la guerre civile la France à demituée déjà par l'invasion étrangère.

La marche se ralentit cependant, et le jour vint, lorsque nous passions entre les lacs à sec pour nous trouver en face des fortifications.

Qu'il était changé, le bois de Boulogne ! Et que de réflexions amères son aspect sinistre nous inspirait !

On fit halte un instant : nous étions à 600 mètres de la ligne des remparts, complétement évacués par les fédérés, car pas une balle n'arrivait à nous.

La porte de Passy était probablement impraticable, car on dirigea la colonne, par un oblique à droite, sur la porte d'Auteuil, à travers les terrains dégagés et les sentiers de promeneurs, bordés de troncs d'arbres et même d'obus de fort calibre qui n'avaient pas éclaté. Les remparts étaient ébréchés, et, à travers les em-

Digitized by Google

brasures, on apercevait la gueule des canons fédérés. A côté, sur le talus, les pantalons rouges nous regardaient.

Nous arrivâmes enfin à la porte d'Auteuil, affreusement bouleversée. Une compagnie du génie y travaillait à faire une pente dans la brèche, pour faciliter l'entrée à plusieurs batteries restées en arrière en colonne.

On passa un à un, et les dévastations de la guerre nous apparurent alors dans toute leur horreur. Des canons renversés avec les affûts en morceaux ; la gare incendiée, le pont de fer criblé et rompu, les barrières pulvérisées ; au fond, des maisons écroulées, d'autres fumant encore. On nous fit tourner à gauche dans la rue du rempart.

Là, et sur la banquette d'artillerie, des fédérés étaient étendus, dont la mort devait remonter à la veille. Il leur avait fallu, sans doute, un grand courage pour rester à ce poste, exposés au terrible feu des batteries de Montretout et du bois de Boulogne.

Un d'eux respirait encore. Il avait reçu un éclat d'obus dans la jambe et une blessure au nez. Il pouvait parler, mais bien faiblement. Des soldats de ligne avaient voulu l'emporter ; mais, comme il souffrait trop, ils l'avaient laissé au bord de la route, en jetant sur lui une couverture. Il avait passé la nuit ainsi, malgré son état. Chez lui, l'instinct de la conservation avait gardé sa force. Il avait une grande peur d'être fusillé plus tard, comme plusieurs mauvais drôles s'amusaient à l'en menacer. Nous le rassurâmes de notre mieux en lui offrant un cordial, car il se plaignait de la

Digitized by Google

soif. La voix du colonel Valette nous rappela dans le rang, au moment où un prêtre et un habitant de Passy venaient le chercher avec un brancard.

Nous suivîmes le rempart. Dans un bastion, près d'un poste-caserne à moitié détruit et qui menaçait de s'écrouler entièrement, j'aperçus un premier groupe de prisonniers fédérés. Beaucoup portaient le képi en toile grise à ruban rouge, signe distinctif de je ne sais quels Chasseurs ou Vengeurs de Flourens.

Le soleil commençait à chauffer et, réellement, j'en étais à me demander devant ces ruines, ces prisonniers, ces blessés et ces morts, si je ne rêvais pas.

Tout d'un coup, on nous fait tourner à droite et nous retrouvons le chemin de fer de Ceinture, veuf de ses haies, brûlées en guise de combustible pendant le siége. Les maisons du boulevard Beauséjour n'étaient pas trop maltraitées. La route était semée de branches d'arbres, de képis en toile grise, de sacs, d'effets d'équipement et de pantalons à bande rouge dont les propriétaires, en fuyant, avaient probablement jugé prudent de se débarrasser. Mais notre hilarité prit un libre cours à la vue d'un tricorne de gendarme, maculé, souillé, pétri, dans un état indescriptible. On aurait dit que tout un bataillon de gardes nationaux avait piétiné dessus, avec la rage impuissante des désespérés.

Arrivés au château de la Muette, nous prîmes la rue Mozart pour descendre vers Auteuil. Là on commanda halte. Nous avions une heure pour faire la soupe.

En allant au bois, dans les jardins abandonnés, on découvrit des insurgés cachés. Aussitôt, on fouilla

Digitized by Google

partout. On en trouvait par demi-douzaines. Dans une seule cave, un concierge avait caché une dizaine de volontaires de douze à dix-sept ans. Quelques-uns se mirent à pleurer; nous ne savions trop qu'en faire. Un officier de ligne nous tira d'embarras. Il sépara la bande en deux : les petits et les grands. Il envoya ces derniers au prévôt pour les faire réintégrer à la Roquette, d'où ils n'eussent jamais dû sortir. Quant aux petits, ils restaient insensibles aux reproches que nous leur faisions, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, sur leur qualité de défenseurs de la Commune et sur leurs premiers pas dans la carrière révolutionnaire, si périlleuse, comme ils pouvaient le voir maintenant. Ces petits gavroches avouèrent si naïvement, et avec une figure si singulière, que la solde de trente sous les avait particulièrement séduits, que l'officier de ligne se contenta de leur faire administrer quelques bonnes taloches et les fit mettre en liberté. Ils promirent bien de ne plus recommencer, et s'éloignèrent en courant, heureux d'en être quittes à si bon marché.

Dans le parc d'une maison d'éducation dirigée par les sœurs, de Châtillon trouva un sous-officier déserteur qui dormait ivre-mort. Réveillé, un revolver sous la gorge, il fut amené au prévôt. L'ivresse de ce misérable et son cynisme inspiraient autant de colère que de dégoût.

Ce vaste pensionnat de jeunes filles, dit de l'Assomption, avait servi de caserne aux fédérés. Je le visitai avec quelques camarades. Nous le trouvâmes souillé et bouleversé. Les fédérés avaient dessiné des

Digitized by Google

caricatures et des obscénités sur les murs et dans la chapelle même. Ils avaient enfoncé le tabernacle, déposé des immondices sur l'autel et brisé la statue de la Vierge. Ils n'avaient rien respecté dans cette pieuse maison. Le sol était jonché de bouteilles et de détritus de toutes sortes. Les lâches avaient encore laissé là des fragments d'uniforme pour mieux se sauver.

Inutile de dire qu'ils avaient forcé les sœurs, par leurs mauvais traitements, à fuir dès le premier jour. Une seule était restée, trop malade pour être emportée. Afin de ne pas voir le pillage de la maison et les débauches de ces misérables, elle s'était fait descendre dans une cave et ne voulait plus en sortir, tant était grande sa frayeur.

Ceux qui visitèrent cette maison en sortirent doublement irrités contre les communeux.

Aussitôt la soupe mangée, on se remit en marche par la rue de l'Assomption, jusqu'à l'usine à gaz ; de là, par la rue Raynouard, dans Passy, pour déboucher sur le Trocadéro. Les rues de Passy étaient bondées de troupes venues, sans doute, par Auteuil et n'ayant pu encore se développer. Nous passions lentement au milieu de leurs longues files. Les habitants se montraient aux fenêtres et applaudissaient à notre passage.

Nous arrivons au Trocadéro à dix heures du matin. De cette hauteur, nous découvrons un spectacle à la fois grandiose et poignant. De nombreuses troupes de ligne étaient établies sur la place du Roi-de-Rome, jusque dans Chaillot et sur les boulevards conduisant à la place de l'Arc-de-l'Étoile.

Digitized by Google

Devant nous le canon tonnait avec furie. Le toit du palais de l'Industrie se dérobait à nos yeux, en partie caché par de larges flocons de fumée blanche. On répondait de la terrasse des Tuileries et des puissantes barricades du quai, de la rue de Rivoli et de l'Elysée. Des pièces, les nôtres, sans doute, étaient établies sur la place des Invalides, près du quai et de la manufacture des Tabacs. A nos pieds, sur la berge, invisible pour nous, d'autres pièces faisaient un feu nourri, probablement sur les berges de la Seine, pour en déloger les fédérés. Enfin, sur le Champ-de-Mars, quelques lignes de troupes se déployaient vers l'ancienne cartoucherie, tandis qu'au loin une longue colonne traversait, venant de Grenelle et se dirigeant vers le haut du faubourg Saint-Germain, en passant devant l'École Militaire, sur laquelle flottait distinctement le drapeau tricolore.

Ainsi donc, nous étions déjà maîtres de plusieurs quartiers de Paris. Nous touchions presque à la place de la Concorde, mais on devinait que la lutte serait sanglante. Tout cela était éclairé par un magnifique soleil; mais les circonstances étaient trop graves, trop terribles, trop sanglantes, pour ne pas réprimer l'admiration et les cris d'enthousiasme qui se pressaient sur nos lèvres.

Nous continuâmes notre route par un boulevard. Là, je ne sais plus qui m'expliqua notre mouvement : Le général de Ladmirault allait, avec ses deux premières divisions, prendre sa place de bataille à gauche de l'armée. Nous donnerions alors la main à la troisième division restée à Asnières et à Courbevoie et qui devait

Digitized by Google

balayer tout ce qui se trouverait en dehors des fortifications. Nous serions donc probablement, nous, chargés d'enlever les buttes Montmartre, que les insurgés, avec raison, considéraient comme leur meilleure forteresse dans Paris et qu'ils défendraient certainement avec le plus d'obstination.

Arrivés au rond-point de l'Hippodrome, on fit halte. Il était fortifié par une barricade circulaire qui commandait tous les boulevards y aboutissant. Au dire des habitants des maisons voisines, cette barricade, garnie de nombreux mortiers, avait été enlevée, le matin même, par un seul peloton de lignards.

Nous reprîmes notre marche en descendant le boulevard d'Eylau et en passant derrière l'arc de l'Étoile. L'avenue était fermée par de formidables barricades qui, elles aussi, avaient été mal défendues.

L'Arc-de-Triomphe était éprouvé. Les deux groupes de Rude étaient mutilés. La pierre était brisée çà et là par les projectiles. L'arc lui-même, enserré de barricades, formait une espèce de réduit. Au moment de l'entrée des troupes, les fédérés essayaient de monter quelques pièces sur le sommet du monument. Sur une position aussi dominante et enfilant les quatorze avenues qui y convergent, ces pièces auraient pu, en effet, nous faire beaucoup de mal. Un treuil était déjà installé sur la plate-forme, et de gros câbles descendaient jusqu'à terre, prêts à monter des mortiers et des pièces de campagne.

Nous passons alors derrière l'Arc-de-Triomphe en contournant la place, protégés par le terrain qui nous

Digitized by Google

cachait aux fédérés, solidement établis à la terrasse des Tuileries, et nous descendons l'avenue Friedland. Là, longue halte. Mon bataillon se trouve arrêté en face de l'hôtel de cet aimable esprit qu'on appelle Arsène Houssaye. Cette hospitalière demeure, si agréablement connue du monde parisien, n'avait reçu que quelques projectiles, mais les maisons voisines avaient souffert davantage.

La halte promettant d'être longue, j'allai jeter un coup d'œil sur l'avenue des Champs-Elysées. Qu'elle était changée aussi, et qui l'eût reconnue, déserte et semée de branches d'arbres, de réverbères brisés, de débris informes, de cadavres. De temps à autre, un de nos tirailleurs traversait hardiment en courant, tête baissée. A la terrasse des Tuileries, la fusillade pétillait, s'arrêtait et reprenait encore. Le palais, morne, dressait à l'arrière-plan sa masse silencieuse, ignorant du sort qui l'attendait.

Je revins; les faisceaux étaient formés, et, comme les lignards, nous nous étendîmes sur le trottoir de gauche, pour trouver de l'ombre et du repos. Les habitants du quartier semblaient tout heureux de nous voir et ne nous marchandaient pas leurs démonstrations de sympathie.

Je me souviens particulièrement d'une dame, suivie de ses domestiques, qui vint apporter aux artilleurs des cigares, du pain, du vin et des victuailles. En un clin d'œil tout fut distribué. Elle revint à plusieurs reprises, et nous distribua du pain et ce qu'elle put trouver dans le quartier.

Digitized by Google

Les pauvres soldats ne s'attendaient pas à pareille fête. Les conducteurs d'artillerie surtout, dont le métier est si dur et si ingrat, auraient bien vidé, à eux seuls, la cave de la bonne dame. Cependant je vis avec plaisir qu'ils se montrèrent timides et discrets. Ils attendaient qu'on vînt leur offrir ce que lignards et Volontaires allaient, carrément et sans invitation, puiser dans les paniers.

Cette bonne dame, trompée, sans doute, par nos uniformes, nous prenait pour des officiers; elle insistait pour nous mener, quelques camarades et moi, nous rafraîchir et nous reposer dans son hôtel situé à côté.

C'est là que j'appris le nom de Mme X..., fille d'un colonel hollandais très-riche et propriétaire de cet hôtel, un des plus beaux des environs.

Cependant l'ordre arriva de se remettre en marche, et nous descendîmes lentement l'avenue Friedland. A la hauteur de la rue Billault, M. Escolan de Grandpré, commandant la 2e compagnie de notre bataillon et qui habitait par là, fut reconnu par les gens du quartier. Ceux-ci, heureux de leur délivrance, lui firent une espèce d'ovation et nous apprirent que la caserne de la Pépinière était occupée par des troupes du général Clinchant.

Nous nous demandions avec dépit si nous entrerions en ligne lorsque tout Paris serait pris, quand on nous fit tourner à gauche, passer derrière l'église Saint-Augustin et remonter vers le parc Monceaux. Les fédérés, qui occupaient encore la Madeleine et la barricade à l'entrée du boulevard Malesherbes, savaient, sans

Digitized by Google

doute, l'église occupée par les nôtres, ou se doutaient de notre passage derrière le monument, car ils le bombardaient sans trêve, et nous entendions de très-près, ma foi, les projectiles arriver et éclater contre la façade et le dôme de l'église.

Nous arrivâmes bientôt au parc Monceaux, déjà occupé. Au moment où nous le traversions, les lignards venaient de fusiller une dizaine de déserteurs, fantassins ou canonniers, pris dans les environs les armes à la main et vêtus de leurs anciens uniformes. La vue de ces cadavres contrastait péniblement avec la beauté de ce parc et de ces parterres de fleurs à qui le printemps commençait à faire une toilette nouvelle. La terre était piétinée par places; l'air sentait la poudre; comme une odeur de sang vous prenait à la gorge. Mais ce n'était que le commencement de ces scènes affreuses, de ces épisodes terribles de la guerre civile.

Du parc Monceaux, nous gagnâmes Courcelles et, de là, la place Wagram, où les fédérés envoyaient de la mitraille. Là, nous fîmes halte. La brigade du général Pradier était arrivée à sa place de bataille. Les autres troupes du général de Ladmirault se déployaient, paraît-il.

Le colonel Valette distribua le bataillon dans d'anciennes baraques élevées, durant le premier siége, pour abriter les mobiles de province. On parlait de passer la nuit dans cet endroit et d'attaquer les Batignolles et Montmartre le lendemain matin.

Le colonel Valette demanda alors, pour nous, un poste de combat au général Pradier, qui nous envoya l'avancée.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

Nouveaux prisonniers. — Des fédérés demandent à se rendre. — Pourparlers. — Un déserteur. — Frères et amis. — Les fédérés demandent les honneurs de la guerre. — Confusion. — Première escarmouche. — Désordre. — Tuerie d'ivrognes. — Une mitrailleuse. — Un chemin périlleux. — Les prisonniers à la prévôté. — Des réfugiés d'Asnières. — Bon souper et bon gîte.

Le commandant Durieu fait installer notre grand'-garde sur le boulevard Malesherbes, le plus près possible des fédérés, et envoie de Châtillon reconnaître les maisons voisines. Celui-ci, avec son audace habituelle, fouille rapidement les dernières maisons à proximité de la rue Cardinet. Il ramène successivement une demi-douzaine de prisonniers et rapporte, en deux fois, un certain nombre de fusils.

Ce sont nos premiers prisonniers; aussi les interroge-t-on avec curiosité. Quelques-uns nient avoir pris part aux derniers combats; mais ils n'ont pas eu le temps probablement de nettoyer leurs fusils, dont les canons, encore noirs et gras à l'intérieur, les trahissent.

Un seul, qui me parut un brave homme, déclara franchement, qu'en effet, il venait de se battre à Levallois, du côté d'Asnières; que son bataillon était rentré

Digitized by Google

rendre du repos; qu'il en avait profité pour retourner chez lui, mais qu'au reste on pouvait le garder, sa position étant devenue intolérable dans son quartier; il n'avait pas de travail; les uns le forçaient, par des menaces, à se battre; les autres le traitaient en insurgé, même quand il rentrait chez lui avec l'espoir de se dérober aux persécutions. La franchise et le maintien de ce pauvre diable m'avaient touché, et nous nous arrangeâmes de façon à ce qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux. Je me souviens de ce malheureux, car bien d'autres s'étaient trouvés, comme lui, dans cette dure alternative : être maltraités par les insurgés, s'ils ne se battaient pas, ou pris par les Versaillais, s'ils se battaient.

Sur ces entrefaites, on apprend au commandant Durieu que des insurgés de la rue Cardinet et des environs manifestaient l'intention de se rendre. Peu nombreux comme on l'était, derrière une petite barricade assez basse et à peine ébauchée, on n'osait aller les recevoir, dans la crainte d'être enlevés par ceux-là mêmes qui venaient se rendre. Le commandant Durieu ordonna aussitôt à l'adjudant Hallez d'Arros de prendre quelques-uns d'entre nous et de le suivre. Mes camarades s'élancèrent. Je ne pus marcher assez rapidement pour arriver en même temps qu'eux, et je perdis ainsi la vue de la première scène.

Les fédérés avaient, en effet, abandonné leurs barricades et cherchaient à parlementer. Ils levaient la crosse en l'air, mais sans avancer beaucoup; ils criaient qu'ils ne voulaient point se battre contre des Français, contre

Digitized by Google

des frères ; que l'union et la concorde étaient nécessaires au maintien de la République, etc., etc.

— C'est bien, leur cria le commandant Durieu ; avancez immédiatement et rendez vos armes. Il ne vous sera rien fait.

Mais, toujours hésitants, ils n'avançaient pas ; on leur répéta cet ordre. Ils se bornèrent à recommencer leurs vivats à la République, leurs appels à eurs frères, à garder leurs crosses en l'air, mais tout cela sans approcher davantage.

C'est à ce moment que j'arrivai à mon tour. Mes compagnons criaient à tue-tête aux fédérés d'avancer ou de s'en aller, mais beaucoup commençaient à s'impatienter.

Alors, pour décider les malheureux à se rendre, plusieurs d'entre nous allèrent en avant de la barricade, à leur rencontre, afin de les prendre et de les amener. C'étaient de Lansac, de Verchère, Porret, et autres. En traversant, ils essuyèrent le feu de nos tirailleurs, postés aux environs de la place Wagram et qui ne les reconnaissaient pas. Ils parvinrent à ramener, moitié de gré, moitié de force, deux insurgés en état d'ivresse.

Encouragé par leur exemple, je quitte à mon tour la barricade, et je vais droit à un insurgé artilleur, en qui je crois reconnaître un déserteur de l'armée. Il hésitait :

— Mais venez donc ! vous allez vous faire tuer à bout portant, lui dis-je en le saisissant par le bras.

Je le ramenai sans difficulté.

— Vous êtes soldat, vous, lui demandai-je. Quel est le numéro de votre régiment?

Digitized by Google

Le malheureux, dont je constatai immédiatement le peu d'intelligence, n'essaya pas de nier sa désertion et me dit appartenir au génie. Il ajouta d'un air naïf :

— J'ai fait comme les autres. Je ne pouvais pas faire autrement qu'eux.

A chaque demande, il me répondait stupidement :

— Je ne sais pas; j'ai fait comme les autres.

Voyant que j'avais affaire à un inconscient et non à un mauvais drôle, et me rappelant les déserteurs fusillés au parc Monceaux, je lui dis de se taire et de se enir tranquille.

Je ressortis et je parvins à ramener un autre prisonnier, qui m'avoua être fatigué de la lutte.

Je fus moins heureux avec un troisième. Mes camarades et les lignards continuaient à sommer les fédérés de se rendre de suite. J'entends alors les nôtres nous crier de rentrer, et je vois plusieurs d'entre eux qui s'apprêtent à faire feu. Porret, de Verchère et un nommé Brême, de la mobile du Nord, conduisaient, à ce moment, chacun un prisonnier. Je crois avoir encore le temps de ramener un garde national venu jusqu'à quelques pas seulement de notre barricade, à l'encoignure d'une rue. Je continuai vers lui.

— Venez, lui dis-je, mais venez donc! Dans une seconde, il ne sera plus temps. On va tirer et vous tuer.

— Je viens me rendre, répondit-il, mais je veux garder mon fusil.

A sa voix pâteuse, à sa tenue, à ses yeux hébétés, je le reconnus ivre.

Digitized by Google

— Vous êtes fou de discuter ici. Venez, venez vite.

— Me ferez-vous du mal?

— Mais non. Vous aurez la vie sauve, je vous le jure.

— Nous sommes tous frères, n'est-ce pas?

Argumenter avec un pareil ivrogne et dans un semblable moment!

Ne sachant que faire, je lui offris mon revolver en lui disant : — Tenez, pour vous prouver que je veux vous sauver la vie, je vous remets la seule arme que j'aie sur moi.

Il refusa; mais comme il me tendait la main, je la saisis et cherchai à l'attirer de mon côté, espérant qu'il se déciderait; mais il résista.

En même temps, j'entends un lieutenant d'infanterie tempêter et crier : Allons ! feu ! feu ! Je jette un rapide coup d'œil sur la barricade; les fusils étaient abaissés, et j'entends quelques balles, venant de notre gauche, frapper contre les maisons voisines. Le fédéré, tout ivre qu'il est, comprend aussi le danger; car, me tendant de nouveau la main, il cherche à m'attirer à lui, en reculant jusqu'à l'encoignure. D'un vigoureux mouvement de bras, je me dégage, et je cours, aussi vite que possible, à la gauche de notre barricade, dans une boutique en réparation et complétement ouverte, où se trouvaient quelques volontaires avec des prisonniers. J'entends, en même temps, des cris d'exaspération et les premiers coups de feu partis de notre barricade. J'étais profondément ému, car je savais qu'on allait tuer de misérables ivrognes, qu'on pouvait faire prisonniers

Digitized by Google

avec un peu plus d'adresse et de patience; je jetai alors un coup d'œil sur la scène qui se passait et que je n'oublierai jamais.

Le désordre était grand derrière notre faible barricade, où personne, en définitive, ne commandait. Devant nous les gardes nationaux fuyaient éperdus. Je vis mon fédéré montrer sa tête hors de l'encoignure de droite, à vingt pas, et, avec cette obstination audacieuse et inconsciente des ivrognes, mettre son fusil en joue, faire feu sur nous, et se cacher pour éviter les balles qui allaient lui répondre.

En même temps, et à l'encoignure d'en face, se passait un autre incident. De Lansac, Porret, de Verchère et moi étions rentrés, mais Brême était resté dehors. Il tenait par la main un fédéré tellement ivre, qu'une minute auparavant il s'était jeté sur le capitaine Porret, qui lui conseillait de se rendre, et lui avait arraché sa croix. Le capitaine Porret, sans perdre son sang-froid, la lui avait redemandée avec douceur; mais le fédéré n'avait pas voulu la rendre et la tenait encore dans sa main. C'est alors que Brême, intervenant, avait amené, non sans peine, le fédéré jusqu'à l'angle de la rue, tandis que Porret rentrait avec un autre prisonnier.

La position de Brême était très-périlleuse, pris qu'il était entre trois feux, et pouvant être tué par nous. Il gardait pourtant son sang-froid et nous disait :

— Prenez garde, vous allez me tuer.

— Arrive, arrive ! lui crions-nous; traverse vite !

Mais lui, tenant toujours le fédéré par la main, hésitait à prendre son élan.

Digitized by Google

Au même moment, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, je vis, à côté de moi, le commandant Durieu abaisser son chassepot dans la direction de Brême, le coup partir, et la cervelle du fédéré jaillir sur les volets de la maison, éclaboussant Brême qui s'élance aussitôt et tombe au milieu de nous sain et sauf. Il l'avait échappé belle!

En nous voyant enfin tirer sur eux, le reste des fédérés avait pris la fuite. Quelques-uns s'étaient jetés dans les portes et les allées de droite et de gauche, où ils trouvaient un abri momentané. L'un d'eux, ivre aussi probablement, abandonna tout à coup une porte où il s'était caché et se mit à courir devant nous de toutes ses forces en titubant. Le feu se dirige sur lui, il chancelle, touché évidemment, continue son acte de folie, et, à quelques pas, tombe comme une masse, près d'une allée où son instinct le dirigeait.

A cet instant, nous entendons le grincement strident d'une mitrailleuse, et une vingtaine de grosses balles passent sur nos têtes, trop haut par bonheur, car le groupe épais et à découvert que nous formions eût perdu beaucoup de ses membres.

Notre barricade de pavés n'avait pas un mètre de hauteur. Chacun se jette par terre ou se baisse pour tirer. Un second coup, mieux pointé, arrive bientôt. Nous étions trop nombreux derrière ce faible abri, et le commandant Durieu voulait au préalable se débarrasser des prisonniers. Il ordonna donc à notre adjudant, le commandant Hallez d'Arros, de les conduire au poste pour les diriger de là sur la prévôté.

Digitized by Google

Le commandant Hallez d'Arros rallia, dans la boutique en réparation, le petit détachement qu'il avait amené et dont je faisais partie, compta les prisonniers augmentés d'un nouveau qui, éperdu, était sorti d'une allée, crosse en l'air, et était venu à nous, sur notre sommation, sans hésiter, entre deux décharges de mitrailleuses. Ils étaient douze en tout, dont deux blessés, un à la tête et l'autre au bras. Mais il ne fallait pas penser à suivre la rue, où nous pouvions être mitraillés. On se décida à passer d'une maison dans une autre, par les cours; mais bientôt il nous fut impossible d'avancer, malgré l'adresse d'un nommé L'huillier, des mobiles du Nord, qui nous avait guidés jusqu'à ce moment.

Le commandant Hallez d'Arros, Gallay, Liencourt grimpèrent sur le toit d'un atelier voisin, à l'aide d'une échelle; mais une femme, plus morte que vive, que nous interrogeâmes, nous apprit que nous ne trouverions pas dans la cour une issue vers le boulevard où nous voulions aller, et que d'ailleurs les murs de la maison étaient trop épais pour livrer passage, même en cherchant à les percer.

Les grosses balles des mitrailleuses frappaient toujours avec violence les maisons de la rue voisine, et l'attitude de certains prisonniers nous exaspérait.

Heureusement, un de nous s'aperçut que la rue décrivait une légère courbe et qu'en longeant les maisons de droite avec précaution, entre deux décharges de mitrailleuses, nous pouvions nous mettre à l'abri. Les ricochets seuls pouvaient nous atteindre. C'est ce que nous fîmes, un par un, avec nos prisonniers.

Digitized by Google

Arrivé à notre grand'garde, je m'occupai du soldat du génie dont la situation m'inquiétait. Il avait encore son livret sur lui; l'état des punitions était insignifiant. Je le lui fis cacher, pour qu'il ne fût pas trahi si on le fouillait. Le cœur gros, il me demanda si je pensais qu'on le fusillerait. Je ne lui cachai pas que sa qualité de déserteur lui en faisait courir le risque. Il me pria alors de lui conseiller quelque chose. Sa naïveté, pour ne pas dire plus, me fit pitié. Sachant que, dans ces grandes tempêtes, celui qui échappe aux premières colères de la lutte est presque toujours sauvé, au moins de la mort, je lui dis de nier provisoirement son identité et je lui improvisai une histoire simple, qu'il devait répéter au prévôt, et au moyen de laquelle, en attendant d'autres éclaircissements, on l'enverrait probablement rejoindre la masse des prisonniers. Mais l'intelligence du pauvre garçon était si bornée, qu'il s'embrouillait dans mon conte si facile et me faisait rire malgré moi. Je le lui fis répéter plusieurs fois sans succès. Mes camarades ignoraient heureusement sa qualité de déserteur. Je la confiai cependant à Gallay, rude soldat, mais excellent cœur, désigné pour l'escorter, afin qu'il pût déposer en sa faveur et le faire passer rapidement au milieu des autres. C'est ce qui arriva et je m'en réjouis.

Je suis heureux d'avoir sauvé la vie à ce pauvre diable, quand je me souviens des chefs de la Commune qui, ayant su éviter les dangers de la lutte et la fureur des représailles, ont subi des châtiments disproportionnés avec l'énormité de leurs crimes.

Digitized by Google

Les fédérés, cependant, s'apercevant que leur mitrailleuse faisait peu d'effet, l'avaient remplacée par une pièce de 4, dont les projectiles ne tardèrent pas à démolir notre faible barricade. Deux des nôtres, Baër et Brême, furent blessés; mais nous restions à notre poste; car, en cas d'attaque sérieuse, le colonel Valette devait arriver avec les deux autres compagnies pour nous soutenir.

La nuit venue, le capitaine Porret, qui n'avait pas oublié sa croix, voulut aller la chercher. Il sortit avec précaution de notre barricade et fut assez heureux pour la trouver sous le cadavre du fédéré qui la lui avait arrachée.

Un détachement vint nous relever, ce qui nous permit de prendre un peu de repos, dont nous avions grand besoin, dans les baraquements voisins. Pour moi, étant allé voir Baër, que le docteur Desbusscher pansait, je le trouvai chez de vieilles gens qui en avaient soin, et qui, me voyant aussi en mauvais état, voulurent me retenir, ainsi que le capitaine du Bos, des mobiles de la Somme, saisi d'un fort accès de fièvre.

Le docteur Desbusscher me conseilla d'accepter leur hospitalité, ma jambe étant enflée plus que d'habitude. Ces braves gens me donnèrent un bon matelas, me forcèrent de partager leur modeste dîner, réduit à un plat de morue. Ils n'avaient pas de pain. J'allai en prendre sur le sac d'un de mes camarades.

Durant le dîner, ils me racontèrent leurs longues transes, leurs frayeurs et leurs vicissitudes. C'étaient des réfugiés d'Asnières, dont la petite maison avait été

Digitized by Google

pillée et bombardée. Un de leurs fils, mobile de la Seine, avait été tué par les Prussiens; un autre, l'aîné, était jeune soldat dans l'armée de Versailles. La femme pleurait en écoutant le père me raconter tristement tous ces détails. Aussi le dîner fut court. J'allai prendre du repos, et après avoir cherché en vain à me représenter l'ensemble de la bataille dans Paris, et pensé à l'attaque des buttes Montmartre remise au lendemain, je me mis à dormir, les poings fermés, à côté de du Bos.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

Baër. — Un dénoûment. — La place Pereire. — Les fortifications. — En dehors des fortifications. — Sous une voûte. — La porte Clichy. — Trois victimes. — Le quartier Saint-Ouen. — Préliminaires du combat. — Le général Pradier. — Énergie d'un sergent fédéré. — Belles scènes pour un peintre. — Les mégères du quartier. — Le canon tonne. — Le *moment psychologique*. — Le cimetière de Montmartre.— Un passage difficile. — Du pied du mont Aventin. — Une poignée de braves. — A l'assaut! — Le drapeau tricolore sur la butte. — Victoire! — Une ombre au tableau. — Reformez les rangs! — Un camarade blessé. — La fameuse batterie de Montmartre. — Dans la rue Lepic. — Souvenir de Paul de Molènes.

Le lendemain, 23 mai, vers trois heures du matin, du Bos, que la fièvre avait empêché de dormir, me réveilla. Nous allâmes dire adieu à Baër, qui souffrait beaucoup de sa blessure. Baër était un ancien aide-major de l'armée de Bourbaki. Sa petite taille et son allure peu militaire l'avaient souvent exposé à nos railleries, quoique en toute occasion, il eût montré un grand courage; trois jours après, souffrant encore, il devait venir nous rejoindre pour assister aux derniers combats.

Arrivés aux baraquements, nous apprîmes que le

Digitized by Google

détachement de notre bataillon, qui nous avait relevés à la barricade de la rue Cardinet, avait tiraillé, pendant la nuit, avec les insurgés, et qu'en ce moment (à la pointe du jour) une vingtaine de ces derniers, qui avaient tant hésité à se rendre à nous la veille, venaient de mettre bas les armes. La nuit, qui porte conseil, les avait dégrisés, les autres avaient pris la fuite. C'était bien la peine vraiment d'avoir causé mort d'hommes le jour précédent, pour en arriver à ce résultat inévitable !

Notre colonne se mit en marche à trois heures et demie du matin ; elle traversa la place Pereire, fermée de formidables barricades, enlevées la veille par une cinquantaine de lignards. Arrivés aux fortifications, on nous fit prendre à droite et suivre la route du rempart. Nous comprîmes aussitôt qu'on allait tourner les Batignolles et les Buttes-Montmartre par la droite, tandis qu'une autre division allait attaquer par la gauche et les anciens boulevards extérieurs.

Nous cheminions ainsi dans la rue du rempart, un peu étonnés de ne pas trouver plus de résistance, jusqu'au viaduc du chemin de fer de l'Ouest. Sous la voûte en fer, plusieurs artilleurs et fantassins fédérés étaient étendus, surpris et tués la veille par les chasseurs à pied.

On disait, que de l'autre côté des fortifications, les bataillons fédérés qui, la veille encore, occupaient Levallois-Perret et la rive droite de la Seine, devaient se trouver pris entre le fleuve, qu'ils ne pouvaient traverser, et les fortifications que nous suivions et que nous allions bientôt occuper. Les stratèges devinaient

Digitized by Google

que la division Montaudon, qui avait remplacé la nôtre à Courbevoie et à Asnières, passait la Seine à ce moment, et faisait un grand nombre de prisonniers.

Nous rencontrions de petits groupes de fédérés qu'on venait de prendre. Quelques-uns se tenaient bien, mais beaucoup aussi faisaient triste mine.

Nous suivîmes un moment le remblai du chemin de fer de Ceinture qui nous défilait. Aux créneaux des palissades construites du temps des Prussiens, des chasseurs tiraillaient contre les communeux, qui devaient être aux regrets de n'avoir pas conservé ces créneaux, importants et faciles à défendre.

A la porte de Clichy, nous étions défilés seulement par une petite barricade construite sous un tablier du chemin de Ceinture et occupée par quelques soldats qui l'avaient retournée contre les fédérés. Ces derniers étaient à une dizaine de mètres tout au plus et derrière les nombreuses barricades qui fermaient, en remontant, l'avenue de Clichy. Cette proximité devait être dangereuse, car les lignards ne tiraient qu'avec précaution, incrustés pour ainsi dire dans leurs abris; aussi nous fit-on passer par détachements et au pas de course, pas assez vite cependant pour nous empêcher de voir trois cadavres, en blouses ou en manches de chemise, étendus devant la porte encore ouverte d'un cabaret. Ce n'étaient certainement pas des fédérés. Leur tenue de travail, la terre qui souillait leurs pantalons de coutil, leurs mains calleuses, en faisaient foi. C'étaient probablement des charretiers ou des terrassiers, que leur mauvaise chance avait dû surprendre

Digitized by Google

entre les deux feux de la barricade des insurgés et des fortifications, et faire tuer par mégarde. Erreur ou surprise, la vie humaine tient à un fil !

Tout à coup, on nous fit obliquer à droite et pénétrer dans le quartier de l'avenue de Saint-Ouen, comme dans la direction des buttes Montmartre. Une brigade était devant nous ; elle allait, sans doute, faire le même mouvement et entamer aussi le quartier voisin. Notre brigade, en tête de laquelle se tenait à cheval le général Pradier, s'arrêtait d'instant en instant, nos éclaireurs commençaient à tirailler et nous rencontrions enfin une bonne et véritable résistance.

Les coups de feu se suivent, les balles sifflent. Nos volontaires, les chasseurs et la ligne fouillent les maisons voisines ; ils en ramènent des gardes nationaux qui venaient de s'y réfugier à notre approche, et dont plusieurs s'étaient déjà débarrassés d'une partie de leur uniforme. Déjà nous avons des blessés ; on les emporte. En avançant, nous trouvons, à notre droite, à côté d'une charmante cité, une rue qui va aboutir à l'avenue de Clichy et commandée par une petite barricade située près de cette avenue. De là viennent des balles qui s'aplatissent contre les murs que nous longeons.

Le général Pradier est toujours là, à cheval, et examine avec le colonel Valette. Tous deux sont réellement superbes de bravoure et de sang-froid.

Tout à coup, un coup de feu retentit derrière nous. On vient de tirer d'une fenêtre, à cinq ou six mètres, sur le général, sans le toucher. Des nôtres se précipitent dans la maison d'où le coup est parti et en

Digitized by Google

ramènent bientôt un sergent de fédérés, sans képi. Le malheureux crie et gesticule, sans pouvoir se faire comprendre au milieu des imprécations furieuses et des cris : Fusillez-le ! Le commandant Durieu le saisit, il est perdu. En même temps, de nouvelles balles arrivent de la petite barricade de droite. Un pauvre lignard pâlit et s'affaisse dans le ruisseau, avec une balle dans le ventre. J'aide à le relever, mais il ne peut se tenir debout. On va mettre le sergent contre un mur. Il parvient à s'approcher du général Pradier et demande grâce. On veut l'entraîner. Audace ou désespoir, il saisit des deux mains la bride du cheval, s'y accroche, crie et demande toujours grâce. Je vois encore sa tête nue et grisonnante, sa figure décomposée par l'angoisse, ses bras qui s'agitent fiévreusement.

Le général est furieux, mais va faire grâce peut-être, quand le cheval effrayé lève la tête, s'agite et fait mine de se cabrer. Le malheureux sergent se pend obstinément à la bride. Le général lui crie de lâcher, lève sa canne et l'en menace, mais sans le frapper. Soudain, l'énergie décuplée par le désespoir, le malheureux fédéré lâche la bride et, prompt comme l'éclair, s'élance, hurlant de terreur, dans la rue de droite, libre encore. Des balles nous arrivent en même temps. Tout le monde est stupéfait d'une pareille fuite. On saisit les chassepots, on épaule, on tire sur lui, mais trop vite pour bien viser. Il se jette dans une porte et disparaît. On se regarde ébahi. Quelques-uns l'admirent. Mais il est peut-être dans l'encoignure d'une porte. Un chasseur à cheval, planton du général

Digitized by Google

Pradier, s'élance au grand galop, sans souci des balles, ne trouve rien, mais s'arrête devant un ancien poste, où était arboré un drapeau rouge, et cherche à l'arracher pour ne pas revenir les mains vides. Un officier volontaire court l'aider. Dès ce moment la petite barricade semble abandonnée, par la crainte, sans doute, que ses défenseurs ressentaient d'être tournés. L'audacieux chasseur revient au galop. Il est sain et sauf, mais sa monture a une balle dans le gras de la jambe, ce qui la fait boiter. Le général félicite son planton.

— Belles scènes pour un peintre, murmure à côté de moi un artiste.

Avant de continuer notre marche et d'abandonner le pauvre lignard, dont le visage est déjà couvert d'une pâleur mortelle, je cherche à le consoler.

— Il en a pour une demi-heure à peu près, me dit un de nos aides-majors.

Et la colonne s'ébranle de nouveau.

J'entends, en passant, le général Pradier causer en souriant, avec le colonel Valette, de l'épisode du sergent.

— Ma foi, dit le général, si on le reprend, qu'on me l'amène. Bien qu'il ait tiré sur moi, je veux lui sauver la vie. Son rare courage mérite cela.

C'est généreux, au moins.

Décidément les habitants de ce quartier (avenue de Saint-Ouen) nous sont peu favorables. Il paraît qu'ils sont en grand nombre aux barricades, et la fièvre de la lutte anime tous les esprits.

Beaucoup de femmes, fortes de leur faiblesse, nous

Digitized by Google

traitent avec une rigueur extrême. Nous nous contentons d'en rire. Une d'elles, même, surexcitée outre mesure, nous injurie avec les expressions les plus vertes, et nous apprend que son mari est parmi les fédérés, à peu de distance, et que ceux-ci vont nous casser la tête. Nous pardonnons à cette mégère ses mauvais sentiments ; mais il faut avouer, par contre, que certains d'entre nous, trop zélés, comme on en trouve toujours, font dans le quartier des arrestations à tort et à travers.

Mais bientôt un obstacle sérieux vient encore nous arrêter. Devant nous, rue Marcadet, sur la gauche des buttes, se dresse une barricade qui paraît vouloir se défendre. La rue où nous sommes décrit heureusement une courbe qui nous protége. Aussitôt le colonel Valette nous fait entrer dans un chantier, créneler les murs, et distribue des tirailleurs dans toutes les maisons voisines, tandis que, sous les yeux du général Pradier, le génie construit rapidement une barricade avec des madriers prêtés par le propriétaire du chantier, qui me paraît, du reste, bien embarrassé de notre visite.

Le général envoie ensuite chercher deux pièces qui arrivent au grand galop, conduites par un jeune lieutenant. L'une est braquée derrière notre barricade, l'autre dans la cour d'un chantier voisin où l'on pratique, dans le mur de clôture, une embrasure.

La fusillade pétille, le canon tonne. Un des nôtres, le marquis de Compiègne, a l'oreille coupée par une balle. Quelques autres soldats de la brigade sont bles-

Digitized by Google

sés. Mais les boulets et les boîtes à mitraille, facilement dirigés sur un but distant de cinq cents mètres, ont probablement fait une rude impression sur les défenseurs de la barricade, car leur feu mollit ; ils semblent déserter.

C'est qu'il se passe simplement là ce que je devais voir se renouveler souvent, dans cette guerre des rues. Après une fusillade qui fait plus de bruit que de mal, après une trentaine de coups de canon qui émeuvent profondément l'assailli, après quelques tués ou blessés de part et d'autre, un moment arrive où les défenseurs se troublent, se découragent, s'énervent et fléchissent ; c'est, en petit, ce fameux *moment psychologique* des Prussiens. Qu'un peloton s'élance alors sur l'obstacle : neuf fois sur dix, il l'occupera sans coup férir, les tenants de la barricade s'étant enfuis dès le commencement d'un assaut énergique.

Ce fait arriva ponctuellement pour la barricade qui nous arrêtait, pour la suivante et pour celles de l'avenue de Saint-Ouen, enlevées par la ligne et nos deux dernières compagnies.

Après une courte halte rue Balagny, la colonne reprend sa marche. Nous allons, dit-on, nous établir dans le cimetière de Montmartre, situé entre les buttes et nous, et où se sont réfugiés des fédérés.

Tout à coup, nous nous trouvons à découvert, et nous apercevons les buttes. Nous avons à traverser une place sous leur feu, ce que nous faisons rapidement et sans accident grave. Les balles arrivent nombreuses, mais trop haut, et, chose singulière, pas un

Digitized by Google

obus. Il y a cependant des pièces là-haut, et une seule boîte à mitraille coucherait par terre bon nombre d'entre nous. D'où vient ce mystère?

En une minute, nous arrivons au mur du cimetière, derrière lequel nous nous abritons, bien qu'une moitié de la rue, enfilée directement par les hauteurs, soit intenable. Enfin nous sommes au pied de ces fameuses buttes Montmartre, mont Aventin et citadelle de l'insurrection.

Les chasseurs à pied entament déjà la partie du quartier qui descend vers les fortifications. Leur commandant demande, pour avancer, un renfort que le général Pradier envoie.

En même temps, le colonel Valette ordonne au commandant Durieu de choisir vingt-cinq hommes résolus dans les trois compagnies, d'aller jusque dans la rue Marcadet montrer l'exemple aux soldats et d'enlever tout ce qu'il pourrait.

Parmi ces hommes de choix, je remarque l'adjudant Hallez d'Arros, nos camarades de Grandeffe, Porret, de Villar, Gallay, de Liencourt. Le capitaine de Grandpré conduit les meilleurs volontaires des 2e et 3e compagnies. Ils partent, et à l'air de résolution farouche du commandant Durieu, qui écoute les dernières instructions du colonel Valette, on se dit : « — Ils iront loin, ceux-là. »

Nous les suivons d'un œil sympathique. J'aurai, dans la suite de mon récit, à raconter leur expédition.

Cependant de larges brèches sont pratiquées dans les murs du cimetière par le détachement du génie

Digitized by Google

attaché à notre brigade. Il en ressort bientôt, après avoir fouillé, sans trouver autre chose que quelques pauvres diables qui avaient eu la malencontreuse idée de se cacher là. Le gardien du cimetière nous apprend, du reste, que les troupes sont déjà du côté opposé.

La fusillade continue toujours, et nos canons, mis en batterie dans les bastions, lancent leurs projectiles sur la butte et sa batterie. Les obus passent par-dessus nos têtes et nous les voyons éclater ; mais, chose singulière, les canons fédérés ne répondent pas.

Enfin le général Pradier revient et donne des ordres. Un grand mouvement se fait. L'assaut est ordonné.

Le colonel Valette tire alors son épée et nous dit simplement :

— Allons, messieurs, à l'assaut ! En avant, et vive la France !

Le clairon sonne la charge : on part au pas de course.

A notre droite, la même sonnerie nous répond, et nous voyons des pantalons rouges qui commencent à grimper. Sapristi ! que c'est haut ! mais la colonne paraît bien lancée.

A partir de ce moment, qui nous remplit tous d'émotion, mes souvenirs sont bien confus. Je me rappelle seulement que chacun montait en courant, aussi vite que le lui permettaient ses forces, que les balles cessèrent brusquement de siffler à nos oreilles, et que j'aperçus plusieurs volontaires de la Seine, lignards et chasseurs, arriver sur la batterie, y planter de petits drapeaux tricolores dont ils s'étaient munis avec intention,

Digitized by Google

tandis que d'autres continuaient jusqu'au moulin de la Galette et y agitaient de nouveaux drapeaux.

Lorsque j'arrivai en haut, on arborait le drapeau tricolore sur le moulin rempli de monde comme la batterie. Tout avait été pris sans coup férir. Devant cet assaut résolu, le cœur avait manqué aux fédérés.

Nous en étions, au fond, très-heureux, en présence de nos pertes insignifiantes, car nous nous attendions à en subir de bien plus fortes, et nous comprenions instinctivement l'importance de la position.

De là, on découvrait tout Paris et les environs. Là aussi, une partie de l'armée et de la population devait nous apercevoir et s'applaudir de notre succès. L'enthousiasme fut grand à ce moment ; un frisson d'espérance traversait tous les cœurs, avant-coureur de la victoire définitive ; mais une ombre gâta pour moi ce tableau. Les uns criaient : « Vive la République ! » Les autres seulement : « Vive la France ! » L'esprit de parti et ses divisions en un pareil moment, quel mauvais présage pour l'avenir !

Ces clameurs d'allégresse, cet enthousiasme spontané augmentent encore le désordre occasionné par l'assaut et qu'il faut réparer de suite, car j'entends le colonel Valette ordonner au commandant Véret et aux autres commandants de compagnies de reformer le bataillon.

— Allons, messieurs, nous dit le colonel d'un ton sévère, que signifie ce désordre ? Formez-vous vivement, nous allons descendre et continuer.

Quelques balles nous arrivent alors du bas de la

Digitized by Google

rue Lepic. Un de nos camarades, nommé Audran, est atteint. Il chancelle ; soutenu dans nos bras, il découvre lui-même sa blessure et cherche à arrêter le sang avec ses doigts. — « Ah ! c'est dans le ventre, » dit-il. — Gardès le soutient. Nous le conduisons à l'abri dans la poudrière de la batterie. Nous le considérions comme perdu et nous en étions très-affligés, car c'était un de nos meilleurs et de nos plus aimés camarades. Aussitôt étendu, il nous demande de quoi faire une cigarette, désirant fumer avant le grand voyage, et, à chaque instant, il répète : « — C'est singulier ! j'ai toujours entendu dire qu'une balle dans le ventre donne des coliques atroces suivies de la mort ! Et je ne sens rien, moi : c'est singulier ! »

Le général Pradier et le colonel Valette se trouvent par là. Notre colonel glisse un mot, — une recommandation, sans doute, — au général Pradier qui s'avance aussitôt vers Audran et lui dit :

— Ce n'est pas une balle que vous avez, c'est la croix.

Le docteur arrive, tâte, interroge, il n'y comprend rien. Puis il le fait retourner un peu et lui dit :

— La balle vous a traversé le côté et est ressortie ; vous êtes sauvé ; il n'y a qu'une péritonite à craindre, mais on en revient facilement.

Audran reçoit cette bonne nouvelle comme la mauvaise, avec une impassibilité admirable.

En le quittant, je considère cette fameuse batterie de Montmartre.

Elle a des pièces de marine et de jolis canons de 7

Digitized by Google

tout luisants. Je comprends alors seulement pourquoi elle est restée silencieuse à notre approche et pendant l'assaut. Construite durant le siége pour battre spécialement les plaines de Saint-Ouen et la presqu'île de Gennevilliers, les fédérés l'avaient utilisée telle quelle, sans en modifier les plates-formes, ne prévoyant pas que nous arriverions au pied des buttes par le chemin que nous avons suivi. Pour se servir de leurs pièces, leurs artilleurs auraient dû élever des plates-formes, refaire les embrasures et modifier les épaulements. Mais les fédérés n'avaient pas eu le temps d'exécuter ces travaux, plus longs qu'on ne pourrait le croire de prime abord, et aucun de leurs officiers n'avait assez de science technique pour utiliser leurs pièces quand même.

Les fédérés, qui venaient de nous abandonner la butte, ne peuvent avoir fui bien loin. Notre petit clairon, le fils du capitaine Porret, en a tué un qui cherchait à se cacher, sous un matelas, dans le moulin. On en prend par demi-douzaines dans les maisons de la rue Lepic. Il ne faut pas laisser aux fuyards le temps de revenir de leur panique, et on donne l'ordre de descendre, d'aller prendre la mairie et d'enlever les barricades du quartier.

J'étais descendu dans la rue Lepic, et, embusqué avec de Châtillon à l'angle d'une petite rue où l'on descend par des marches, la rue Tholozé, je crois, nous tâchions, sans succès, d'atteindre un insurgé qui nous répondait de l'angle opposé, quand arrive le commandant Véret, l'épée haute, suivi d'une partie de la com-

Digitized by Google

pagnie, qui nous crie : « En avant, messieurs, suivez-moi ! » Ils dégringolent les marches, courent dans la petite rue et disparaissent bientôt. Je me dispose immédiatement à les suivre. De Châtillon, plus ingambe que moi, m'avait laissé en arrière.

Alors se passa un petit fait dont le colonel Valette fut assez bon pour me féliciter, et qui me valut une citation à l'ordre du corps d'armée. Je ne le raconterai pas, parce que cela n'intéresse point le récit, et que je suis grand ennemi du *je* et du *moi*. Comme Paul de Molènes le dit dans *les Commentaires d'un soldat* :

« On ne doit employer cette forme que pour dire « ce que l'on a vu et non ce que l'on a fait. En parlant « de lui-même, l'homme qui n'a rempli que le plus « obscur des rôles dans les immenses drames où se « joue le sort des peuples, fait preuve d'humilité. Le « lecteur trouve une autorité rassurante dans une « forme de langage qui lui rappelle constamment que « l'écrivain a été le témoin même des faits dont s'oc- « cupe son esprit ; ce lecteur est ainsi en contact plus « immédiat, plus intime et plus ardent avec les hommes « et les choses qu'on veut lui faire connaître. »

Cela dit, et qu'on me pardonne cette digression, nécessaire cependant, je reprends mon récit.

Digitized by Google

X

Dangereux quiproquo. — Le courageux de Sède. — Le 14e provisoire. — La rue des Abbesses. — Un acte insensé. — Prise de la mairie. — Six cents prisonniers et des canons.

Après avoir conduit un prisonnier sur la butte, et l'avoir remis à notre capitaine adjudant-major M. Denax, qui en avait déjà reçu un bon nombre à garder, je cherchai à rejoindre le commandant Véret, qui était descendu, avait retrouvé la rue Lepic et continué celle-ci jusqu'à la rue des Abbesses, avec un groupe de mes camarades, dans l'intention de reconnaître la mairie.

Voici ce qui leur était arrivé.

Ils avaient d'abord refoulé quelques tirailleurs fédérés qui, devant leur attaque, abandonnèrent armes et uniformes pour se réfugier dans les maisons où on les prit. Mais à peine nos amis avaient-ils fait vingt pas dans la rue des Abbesses, qu'ils se trouvent devant quelques soldats du 14e provisoire, appartenant au 5e corps d'armée, qui les couchent en joue. Avant qu'ils tirent, le commandant Véret a le temps de les apostropher et de crier : « Versailles! » Les soldats hésitent; pour leur prouver leur erreur, le commandant

Digitized by Google

va droit à eux. Ils étaient en tirailleurs et sans chefs, et déclarent qu'ils ne connaissent point les volontaires de la Seine, et que ceux-ci leur ont paru suspects.

La rue des Abbesses avait deux barricades, l'une vers la place de la Mairie, aux fédérés; l'autre, à la jonction de la rue Lepic, exposée au feu de la première, et que venait d'enlever le 14e provisoire.

Pour faire cesser l'équivoque et empêcher qu'on ne tirât sur les volontaires, il fallait communiquer avec le colonel du 14e, et pour cela franchir, à découvert, la rue des Abbesses dans sa largeur, sous le feu de la barricade occupée par les insurgés. Le commandant le fit rapidement et sans hésiter. Mais là, il se trouva face à face avec un lieutenant, qui ordonna aussitôt à ses hommes de se jeter sur lui et de le désarmer, prétendant qu'il avait affaire à un commandant d'insurgés; que l'uniforme de la mobile ne prouvait rien, et qu'il n'y en avait plus dans l'armée. Malgré ses instances pour parler au colonel du 14e provisoire, le commandant Véret ne put obtenir d'autre réponse que celle-ci :

— On va te fusiller d'abord, et nous verrons ensuite ce que sont les prétendus volontaires de la Seine.

On conduit le commandant contre un mur voisin et, devant lui, un peloton arme les fusils. M. Véret, comprenant qu'avec un homme aussi excité il n'y avait rien à dire ni à espérer, crut sa dernière heure arrivée. Mais un volontaire qui, de l'autre côté de la rue, se trouvait plus rapproché, le courageux petit de Sède, sous-lieutenant des mobiles du Pas-de-Calais, avait vu et compris cette scène. Il s'élance et franchit à son

Digitized by Google

tour heureusement la rue des Abbesses, se jette dans le groupe qui va fusiller le commandant et s'écrie :

— Mais c'est de la folie, si vous fusillez le commandant Véret, vous me fusillerez aussi.

Ce courage étonne les lignards. Ces protestations finissent par ébranler l'officier. Quelques secondes se passent en hésitations. Un soldat dit qu'il vient d'apercevoir le colonel.

— Mais enfin, qu'on nous conduise à lui ! répète le commandant.

En même temps, nos camarades de Verchère, de Beauplan et quelques autres volontaires imitent l'exemple de de Sède. Le colonel du 14e survient ; on s'explique, on lui montre des papiers. Heureusement, de Verchère avait sur lui une lettre toute récente du général Ducrot ; il la met sous les yeux du colonel qui reconnaît la signature, se déclare convaincu et finit par des excuses que le commandant et mes camarades acceptent de grand cœur.

C'était bien heureux vraiment ! A quoi avait-il tenu que cette méprise n'eût une issue tragique !

En causant avec le colonel du 14e, le commandant Véret lui démontre la possibilité de tourner la barricade de la rue des Abbesses, qui l'empêchait de passer avec son régiment. Ils conviennent que le commandant prendra deux compagnies du 14e et les volontaires qu'il pourra rallier, pour exécuter un mouvement tournant habilement conçu.

Le commandant fait opérer une trouée dans la maison d'un boulanger, à l'angle de la rue des Abbesses,

Digitized by Google

afin que sa petite colonne, en tête de laquelle il place les officiers volontaires, soit moins exposée au feu des insurgés, et, grâce à cette sage mesure, il n'a que deux blessés.

En remontant vers la rue Tholozé, à droite, vers le milieu de cette rue, on trouve la rue Durantin, qui, en décrivant une courbe ondulée, débouche sur la place de la Mairie, à la hauteur de cette rue des Abbesses que le 14e ne pouvait parcourir. C'est par la rue Durantin que le commandant Véret s'avance résolûment avec ses volontaires et les deux compagnies du 14e, commandées par un brave officier, le capitaine Barthe. Devant cette attaque, les insurgés, ou découragés, ou commandés par un chef mou et hésitant, cessent le feu et se mettent à parlementer avec quelques-uns des volontaires qui s'avancent vers eux. C'est alors que l'acte audacieux de l'un de ces derniers, nommé D..., nous livre tous les fédérés.

D... s'élance jusque sur leur barricade, les somme de relever leurs fusils et leur dit que toute résistance est désormais impossible, que les buttes sont à nous depuis longtemps, et que c'est folie de résister, car ils sont cernés de tous côtés. Apercevant un drapeau rouge, il l'arrache des mains de celui qui le tient, brise la hampe et le jette par terre. Les fédérés, ahuris et intimidés par tant d'audace, n'osent le tuer. On continue à discuter. Le commandant Véret profite de cette hésitation et précipite sa petite troupe sur la barricade, qui est prise sans brûler une cartouche.

Digitized by Google

Le 14e provisoire put s'avancer aussitôt et aider à ramasser les prisonniers.

Du coup, on fit six cents prisonniers, dont une grande partie étaient des défenseurs de la butte. Après avoir abandonné sans combattre cette magnifique position, où l'espoir du moins était possible, ils étaient venus se retrancher, où? dans la mairie de Montmartre et sur la place, c'est-à-dire dans une souricière, puisque les anciens boulevards étaient déjà à nous. On prit aussi des canons, des fusils, des mitrailleuses, des caissons d'artillerie et des chevaux.

Le colonel du 14e provisoire demanda à voir D... pour le complimenter sur sa belle conduite.

Malheureusement celui-ci se trouvait en état d'ébriété et le colonel n'eut pas de peine à s'en apercevoir. Il le congédia donc froidement. D... perdit ainsi le bénéfice de son acte de courage et se vit houspillé par ses camarades furieux.

Du reste, quelques jours après, le colonel Valette fut obligé de le renvoyer du bataillon pour un fait grave d'indiscipline.

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

Ce qu'étaient devenus le commandant Durieu et ses hommes. — Un coup de crosse. — Exécutions sommaires. — Toujours de l'audace. — Un pressentiment. — Le capitaine Pierre et ses chasseurs du 10e de marche. — Sur la butte. — Rue Fontanelle. — Le commandant Durieu est blessé à mort. — Un coup heureux. — Canonniers et marins déserteurs. — La rue des Rosiers. — La tour Solferino. — Paris! — Mort du commandant Durieu.

Peu d'instants après, je vis accourir un de mes camarades. Il venait apprendre au colonel Valette que notre capitaine, le commandant Durieu, que nous avions vu partir de la rue Marcadet avec M. de Grandpré et vingt-cinq hommes de choix pour enlever les premiers obstacles élevés sur la droite des buttes, quelques moments avant l'assaut, venait de recevoir une balle dans la tête, et qu'il expirait.

Voici l'historique de cette petite expédition, qui venait d'être exécutée avec une hardiesse digne d'admiration.

Dès son arrivée près de la barricade de la rue Marcadet, le commandant Durieu fit occuper les maisons à droite et à gauche de la rue et tirer sur la barricade.

Digitized by Google

De Grandeffe, Gallay et de Liencourt dirigeaient, de leur côté, un feu nourri d'une fenêtre sur les jardins de la butte. Ils virent quelques fédérés lâcher pied et de Liencourt en atteignit un qui tomba. Après une vive et courte fusillade, qui coûta cher aux insurgés, car les volontaires faisaient un feu plongeant de leurs fenêtres sur la barricade, le commandant Durieu divisa sa petite troupe en deux parts, qui s'élancèrent parallèlement, le long des murs, à la baïonnette sur l'obstacle. Il n'y restait plus que quatre insurgés qui furent tués immédiatement. Les autres étaient morts ou disparus. Le commandant Durieu venait lui-même d'en abattre un, quand il en voit un autre qui le couche en joue. Prompt comme l'éclair, il saisit son fusil par le canon, s'élance sur le fédéré et lui applique un si furieux coup de crosse sur la tête, que le chien de son snider reste engagé dans le crâne, sans que la chute du fédéré puisse l'en faire sortir. Enfin le commandant réussit à dégager son arme en l'attirant violemment à lui et en ouvrant la boîte osseuse du crâne de son adversaire.

Il y avait des ruisseaux de sang dans la rue et de nombreux cadavres d'insurgés étendus sur le pavé. On fouille les maisons, et tout homme vêtu en garde national, ayant un fusil ou le creux de la main noir de poudre, est passé par les armes. Le commandant Durieu, avec sa sauvage animation, se chargeait lui-même de l'exécution et en tua ainsi une dizaine; les jeunes seuls étaient faits prisonniers. Il les envoyait à la brigade sous bonne escorte, ce qui diminuait d'autant son petit contingent réduit à douze hommes.

Digitized by Google

Le commandant Durieu ne s'était jamais montré aussi surexcité. Avec sa tenue négligée, sa vareuse garibaldienne ouverte, sa barbe noire et inculte, sa peau hâlée et ses regards cruels, il avait un air véritablement étrange et terrible.

Il y eut un arrêt qui donna lieu à plusieurs incidents. On venait d'amener un cheval. Le commandant Durieu déclara qu'il monterait dessus pour aller à l'assaut de la butte. Mais, avant de l'enfourcher, il se rappela qu'il avait été décoré tout récemment, que sa nomination venait de paraître à l'*Officiel*, et qu'il ne portait pas sa croix. Il se la fit attacher à la poitrine. On lui donna l'accolade traditionnelle.

Le commandant Durieu parla alors de prendre la butte. Les volontaires lui firent observer qu'ils n'étaient plus que douze. Il répondit : « Mes braves, le nombre importe peu ; c'est la qualité qu'il faut. » Il demanda cependant à un détachement de ligne de le soutenir. L'officier objecta qu'il n'avait pas d'ordres. La même demande, adressée au capitaine Pierre, commandant un détachement du 10e chasseurs, fut mieux accueillie.

Le commandant Durieu se mit en selle et allait partir en avant, quand une idée traversa son esprit ; c'était un pressentiment. Il descendit de cheval et, prenant de la craie, il écrivit sur le mur d'un cabaret voisin : « En « cas d'accident, me porter chez M. Durieu, 25, rue « de T.... à la Chapelle, dans le prolongement de la « rue Marcadet. » Puis remontant à cheval, il s'élança

Digitized by Google

à l'assaut au trot, son fusil en bandoulière, et criant : « A Montmartre, messieurs ! »

Chasseurs et volontaires le suivaient. Gallay tua raide un insurgé qui sortait d'une maison le fusil à la main.

Puis, la petite colonne s'empara de la rue du Mont-Cenis, défendue, dans le haut, par une mauvaise barricade armée d'un canon.

Arrivé au sommet de la butte, Durieu mit pied à terre et, sans se préoccuper ni des balles qui sifflaient autour de lui, ni du peu de monde qui le suivait, il attacha son cheval à un arbre et se dirigea vers une barricade de la rue de la Fontanelle, où les insurgés s'étaient réfugiés. Il les somma de se rendre, et, s'avançant vers eux avec sa témérité ordinaire, il reçut une balle dans la tête et tomba pour ne plus se relever. Un instant auparavant, le capitaine de Grandpré, qui le suivait, avait été blessé à l'œil droit, et un volontaire de la seconde compagnie, nommé Robitaillé, avait perdu un œil par le ricochet d'une balle.

Le capitaine de Grandpré, quoique gravement contusionné, prit alors le commandement. Avec Porret et les quelques hommes qui lui restaient, il occupa deux barricades, et les défendit contre les insurgés, plus nombreux, qui disposaient d'une mitrailleuse et d'un canon. Six fois les insurgés mirent la crosse en l'air et voulurent parlementer. Six fois M. de Grandpré fit recommencer le feu, sur leur refus de mettre purement et simplement bas les armes. Deux compagnies de ligne vinrent soutenir les volontaires ; on emporta la barricade ; des perquisitions furent faites. On fusilla par là

Digitized by Google

quatre artilleurs et deux marins pris les armes à la main.

Pendant ce temps, volontaires et chasseurs continuaient, par différentes rues, vers la tour Solferino.

Près de là, Gallay aperçut, à quelques pas, un canonnier fédéré qui ne voulait pas, comme les autres, abandonner la place avant d'avoir tiré un dernier coup de canon. Il venait de placer le crochet du tire-feu dans la boucle de l'étoupille. Il avait le cordon à la main. Encore une seconde et le coup allait partir, tuant et blessant nombre de volontaires et chasseurs qui avançaient rapidement, sur deux rangs parallèles, dans la rue étroite. Heureusement Gallay, qui marchait en tête, avait vu et compris tout cela. Prompt comme l'éclair, il n'eut que le temps de dire à de Liencourt, qui se trouvait à ses côtés et qui aurait pu gêner ses mouvements : « Retire-toi donc ; je veux épauler et faire feu. » L'artilleur se renversa violemment en arrière et tomba traversé. Il n'avait pas eu le temps d'engager son poignet dans le passant-coulant qui termine le tire-feu, ou n'avait pas pensé à le faire, et dans la violence du coup, dans son mouvement en arrière, — mouvement de foudroyé, — il avait lâché le cordon.

On l'avait échappé belle. Le coup était chargé à mitraille.

Le corps du commandant Durieu, qui respirait encore, fut porté, après ce combat, rue des Rosiers, dans la même maison où les généraux Clément Thomas et Lecomte avaient été assassinés le 18 mars précédent.

On arriva enfin au versant opposé des buttes, à la

Digitized by Google

tour Solferino. On en prit possession sans coup férir. Là, nos amis et les chasseurs trouvèrent encore un grand nombre de ces fameux canons, prétexte de la révolution du 18 mars. De là, ils découvrirent un splendide panorama!

Devant eux, l'immense capitale et les sommets de tous les monuments!

Au loin, les buttes Chaumont, où les fédérés allaient, sans doute, se réfugier et placer de l'artillerie.

A gauche, Saint-Denis, les faubourgs et les forts de l'Est occupés par les Allemands.

Un soleil déclinant, mais encore magnifique, dorait et éclairait tout cela.

Du marché et des maisons situés au bas des buttes, on commença à tirer sur eux. Ils répondirent.

De Villar, notre fourrier, prit un petit drapeau tricolore et entra dans la tour Solferino. Quelques minutes après il apparut au sommet, agita ses couleurs et les y attacha.

Le reste de la brigade prenait possession des buttes et pénétrait dans le quartier Clignancourt.

Le colonel Valette, en apprenant tous ces faits, fit transporter le commandant Durieu, de la rue des Rosiers, à l'ambulance de la rue Lepic, où il l'accompagna lui-même pour s'assurer des soins qu'on lui donnerait. J'allai voir notre capitaine avec quelques camarades. Il était sans connaissance et affreusement défiguré. Il avait un trou dans le crâne, l'œil droit enflé et tout noir. Il ne recouvra pas ses idées et expira le lendemain.

Digitized by Google

XII

Montmartre après le combat. — Les petits chasseurs à pied. — La revanche des *Ruraux*. — Dangereuse méprise. — Un maudit boiteux. — Pris pour un fédéré. — De Charybde en Scylla. — Les amazones de la Commune. — La colère d'un Prudhomme. Ralliement sur la butte Montmartre. — Le soir. — Paris brûle. — Spectacle horrible! — La prédiction d'un économiste. — Souvenir de l'invasion. — La nuit sur les Buttes.

La physionomie de Montmartre commençait à changer d'aspect. A notre arrivée, le quartier paraissait désert, et, sans les balles qui sifflaient, on aurait pu croire tous les habitants morts. Ils n'étaient que cachés, et reparurent bientôt après le combat et les perquisitions. Ils rouvraient leurs boutiques, jetaient les armes compromettantes dans la rue et enlevaient les morts. On les voyait aux fenêtres et sur les portes, les femmes en majorité, regarder curieusement les traces de l'orage. Les boutiquiers semblaient heureux d'en avoir fini et d'en être quittes à si bon marché. D'autres cachaient prudemment leurs sentiments; mais on lisait dans leurs yeux la rage de voir les leurs battus, prisonniers ou en fuite.

Ce qu'on leur disait, du reste, n'était guère de na-

Digitized by Google

ture à apaiser leur sourde colère. Il me semble encore entendre les petits chasseurs du 10e bataillon de marche, bien moins doux que les lignards. Ces chasseurs venaient de l'armée de la Loire et faisaient brigade avec nous. S'adressant aux individus à figure rébarbative, qui avaient eu le temps probablement de jeter leurs armes et de reprendre leurs vêtements bourgeois, ils les apostrophaient avec une vivacité pittoresque, bien excusable dans l'entraînement de la lutte.

— Canailles de Parisiens, disaient-ils, fainéants, propres à rien, vous ne braillez plus maintenant. Si vous bougez, à Cayenne! et vous verrez à votre tour ce que c'est que la *misère!*

Dans ces dures paroles, dites d'un air décidé par les petits chasseurs à pied, perçait la colère contenue de l'élément populaire de la province, des campagnards, des *ruraux*, las enfin d'être le jouet des caprices, des violences, des insurrections de ce Paris qui prétend imposer ses volontés à tout le pays. Certes, c'est une triste victoire que celle remportée sur les fédérés; mais il faut convenir que les habitants de certains quartiers de Paris, et de Montmartre en particulier, avaient besoin de se souvenir, devant cette rude leçon, que les lois sont faites pour tous également, et, qu'à les violer, on appelle le châtiment. La population saine en porta aussi la responsabilité. A Montmartre, des erreurs furent commises dans les arrestations ou perquisitions opérées le premier jour et dans la chaleur du combat.

Nous ne fûmes pas nous-mêmes à l'abri des méprises

Digitized by Google

de ce genre. Un de nos camarades, le vieux capitaine P., des mobilisés de Saône-et-Loire, dont la tenue rappelait un peu celle des bataillons de marche de l'ancienne garde nationale, fut pris pour un officier fédéré et appréhendé au corps. Il réclama, protesta. Rien n'y fit. Il s'indigna; on lui répondit par des horions. Il voulut se révolter; on l'abîma de coups de crosse. On le conduisit au prévôt, chez qui il fut rencontré par un groupe d'entre nous qui amenait des prisonniers.

Plusieurs volontaires de nos deux autres compagnies souffrirent aussi de semblables erreurs.

Je me dirigeai vers le boulevard extérieur. On disait que la place Pigalle tenait encore, et, en effet, une vive fusillade se faisait entendre de ce côté-là, quand je rencontrai un volontaire de Seine-et-Oise et deux lignards, qui emmenaient un pauvre diable de boiteux. Il se réclama de moi avec un tel accent d'innocence que je ne pus m'empêcher d'intervenir.

Les deux lignards me répondirent que des coups de feu venaient de partir de la maison située à deux pas et qu'ils avaient trouvé le fusil de cet homme noir de poudre à l'intérieur.

Le prisonnier protesta que ce fusil n'était pas le sien, mais celui d'un de ses voisins. Cela pouvait être vrai, et je montrai aux lignards son pied difforme, qui ne lui permettait guère l'agilité nécessaire au combat.

Les lignards semblaient convaincus, mais le volontaire de Seine-et-Oise, reconnaissable au turban jaune de son képi, ne voulait point le relâcher. Malgré mon

Digitized by Google

manque d'autorité réelle, j'obtins qu'on le reconduisît à sa maison pour vérifier la véracité de ses assertions. Malheureusement, les habitants donnèrent sur son compte les plus mauvais renseignements.

L'accusation semblait fondée, et on l'emmenait de nouveau, quand, tout à coup, le maudit volontaire de Seine-et-Oise, qui m'avait opposé tant de mauvaise volonté, se jette sur moi et me dit que, après tout, ma conduite lui semble singulière, et il appelle quelques soldats pour me faire prisonnier, prétendant que j'avais tout l'air d'un officier d'artillerie de la Commune cherchant à s'échapper. Ces hommes me remettent à d'autres qui, eux, me qualifient de véritable communeux qu'on vient de prendre. Ils me houspillent un peu; ils venaient de se battre et étaient très-animés. Un officier leur crie de me mettre contre un mur. Heureusement, un capitaine passe, je lui demande d'examiner mes papiers et mon congé de convalescence parfaitement en règle. Il y consent et m'envoie à un commandant, qui, croyant voir en moi un déserteur, veut me faire fusiller, mais s'en tient heureusement à la menace et me fait conduire au colonel. Ce dernier ordonne de me traiter avec égard et m'adresse au général Duplessis.

J'avoue que devant cette série de conduites et de reconduites, je me crus parfaitement en danger; je me rappelai l'aventure du capitaine P., que j'ai déjà racontée, les déserteurs saisis et fusillés sans plus d'explications ; j'eus un moment d'émotion.

Le général Duplessis était près de la place Vintimille.

Digitized by Google

Je m'expliquai devant lui. Mais ma tenue d'officier-soldat et ma position lui semblaient si bizarres, qu'il ne voulut point me faire relâcher. Il souriait en m'écoutant, pendant que son état-major me regardait d'un air inquiétant. Heureusement, j'avais mon domicile tout près, un peu plus bas, et je priai le général de vouloir bien me faire accompagner jusque-là, et d'envoyer aux renseignements. Le général y consentit, et me fit conduire par un officier d'ordonnance, jeune homme bien élevé, qui fut forcé de se rendre à l'évidence. Il me remit mes papiers et me laissa en liberté.

Je rejoignis, après quelques recherches, mes camarades, en jurant de ne plus m'éloigner du bataillon. Du reste, on venait de recevoir l'ordre de se rallier à la batterie de la butte Montmartre et d'attendre.

La place Pigalle et les rues voisines étaient prises. On disait même que la place Pigalle avait été défendue par ce fameux bataillon des amazones de la Commune, dont on avait tant parlé. Ces femmes avaient montré du courage.

J'en vis une qu'on venait de prendre rue Blanche et qu'un caporal et deux lignards amenaient prisonnière. Elle était vêtue d'un pantalon et d'une capote de garde national, chaussée de bottines fines, les cheveux en rouleaux, et sur la tête un petit chapeau tyrolien à plumes. Son visage, jeune encore, avait les traits réguliers. Elle marchait rapidement entre les lignards qui, ma foi, semblaient plus étonnés qu'elle-même. Son visage montrait une grande fermeté. Seulement elle avait baissé son petit chapeau sur ses yeux et ne fixait personne.

Digitized by Google

Des gens quittaient leurs portes ou leurs boutiques pour la suivre, et, sans doute pour excuser leur curiosité malsaine, l'insultaient et criaient : Fusillez-la ! Fusillez-la !

Un officier volontaire et moi, nous regardions cette scène avec tristesse, quand nous aperçûmes un de ces bourgeois d'âge mûr, le type croqué par Henry Monnier, s'avancer vers la prisonnière. Tout tremblant d'une indignation comique, ou de la gravité de l'acte qu'il allait commettre en public, il arracha brutalement le chapeau de la malheureuse, le jeta au loin devant nous, et la secoua un moment au collet avec violence. Elle eut un mouvement de surprise et de douleur qui faisait mal à voir. Elle ne dit pas un mot, ne proféra aucune plainte, mais elle porta la main à sa tête restée nue, et changea de couleur. La femme se réveillait en elle, et la honte lui montait au visage. Elle eut un moment de pudeur révoltée impossible à rendre, et détourna les yeux un instant comme pour chercher à se cacher.

Comme l'esprit de la bourgeoisie parisienne se révélait bien tout entier dans cet acte de brutalité lâche et inutile !

Mon camarade ramassa le chapeau de l'amazone et le lui rendit.

Nous rappelâmes vertement aux lignards qu'ils ne devaient point laisser toucher aux prisonniers ; qu'ils étaient responsables de ceux qu'on leur confiait, quels qu'ils fussent, et nous leur conseillâmes de ramasser aussi ces badauds, qui poussaient des cris séditieux dans une ville en état de siége.

Digitized by Google

L'escorte repartit sans avoir l'air de bien comprendre tout ce que cela signifiait. La prisonnière avait retrouvé son aplomb. Quant à la foule curieuse et stupide, elle dut se disperser.

Durant cette triste et sanglante journée, je fus témoin de bien d'autres scènes, mais elles seraient trop longues à raconter ici.

Le bataillon se rallia à la batterie des Buttes, et, à la brune, il prit ses dispositions, selon l'ordre qu'il reçut, pour y passer la nuit.

La nuit vint, et avec elle la première lueur des incendies. Une partie de Paris en feu, vue des buttes Montmartre, fut le spectacle horrible et grandiose qu'il nous fut donné de contempler durant cette nuit du 23 au 24 mai. Les incendies grandissaient et se multipliaient rapidement. Les flammes montaient au ciel rougi.

Nous cherchions à reconnaître les principaux monuments ; d'abord les Tuileries, puis le Ministère des finances, la rue Royale, le Conseil d'État, le Palais de Justice et la Préfecture de police. (Il fallait bien brûler les dossiers et les casiers judiciaires.) Plus loin, nous apercevions l'Hôtel de Ville en feu, la Cour des Comptes, les annexes municipales, le Théâtre-Lyrique et l'Assistance publique; — Le Palais-Royal nous semblait embrasé aussi, ainsi que le Louvre, et nous pensions avec un serrement de cœur aux richesses des Musées.

Cependant nos exclamations, nos cris, nos questions se croisaient.

— N'est-ce pas le Ministère de la guerre, là-bas, près de la flèche de Sainte-Clotilde? Il paraît être sauvé ?

Digitized by Google

— Parbleu! ce quartier-là doit être pris depuis ce matin!

— Oui, mais les autres? nos archives, nos bibliothèques, nos grands édifices? et la partie de Paris qui leur appartient encore, à ces misérables, que va-t-elle devenir?

— Que peut-il arriver en ce moment aux otages et aux prisonniers? Vous rappelez-vous leurs menaces? Il les exécutent.

— Oui, les otages!.... Les fédérés vont se venger sur eux de leur défaite.

— C'est effroyable! Les Prussiens prenant Paris d'assaut n'auraient jamais osé en faire autant! Mais on ne pourra pas maîtriser ces incendies!

— Voyez-vous, sur les boulevards et vers la rue de Rivoli, la lueur des coups de canon; mais ces gens-là sont donc enragés?

Tout le monde était indigné; la douleur remplissait tous les cœurs.

Pour moi, en contemplant cette fin de la Commune, — fin digne d'elle, — je cherchais vainement dans l'histoire un autre exemple d'atrocité pareille. L'incendie de Moscou? Mais c'était le patriotique sacrifice d'un peuple pour forcer l'envahisseur à la retraite au milieu des désastres d'un terrible hiver! La destruction d'Alexandrie par le fanatique Omar, le sac de Rome par les Vandales, la ruine de Carthage, me semblaient, seuls, dans les temps anciens, pouvoir être comparés au terrible tableau que j'avais sous les yeux, et qui était, chose incroyable, l'œuvre de Français, de prétendus

Digitized by Google

patriotes, de gens qui se regardaient comme les véritables républicains!

Et encore le fléau nous apparaissait-il, heureusement, plus terrible qu'il ne l'était en réalité.

Que fallait-il, en effet, aux communeux pour achever la ruine de la capitale ? Un millier de barils de pétrole de plus, quelques jours de gagnés, l'unité de direction, et un peu de discipline !

Qui a empêché cette destruction complète ? L'assaut avancé de date, la marche rapide de l'armée, le courage de quelques bons citoyens, l'organisation immédiate des secours.

Ce désastre me causait une impression profonde, et je me rappelais ces paroles d'un économiste : « La civilisation moderne disparaîtra peut-être dans un soulèvement et un triomphe des basses classes de la société, comme la civilisation romaine a disparu devant l'invasion et le triomphe des barbares. »

Cette prédiction ne commençait-elle pas à s'accomplir? Et, à ce propos, pouvais-je chasser de ma mémoire cette anecdote de l'invasion de 1814 ?

Les alliés attaquant Paris, le vieux et farouche Blücher et le Russe Osten-Saken arrivèrent sur les buttes Montmartre et admirèrent un instant la capitale.

— Nous allons donc brûler Paris ! s'écria le Prussien Blücher avec une joie féroce.

— Gardez-vous-en bien, fit Osten-Saken ; la France ne mourra que de cela !

Ces paroles se réaliseraient-elles donc ? Et, à ce moment suprême, les fédérés ne faisaient-ils pas à la

Digitized by Google

France des blessures plus cruelles encore que celles faites par les Allemands ?

Que de réflexions douloureuses vinrent m'assaillir pendant cette épouvantable nuit ! Mais j'en ferai grâce au lecteur, qui, peut-être, les a faites comme moi, et qui en gardera l'éternel souvenir.

La fatigue, cependant, finissait par nous vaincre et j'allai, avec mon escouade, m'étendre sur le sable. Nous trouvions le lit frais, mais moelleux. Le feu d'une pièce de 24, qu'on avait retournée contre les communeux dans la direction de la Bastille, ne troubla même pas notre sommeil.

Digitized by Google

XIII

Les incendies s'apaisent. — Deux morts. — Les derniers devoirs. — La tombe d'un fils. — En marche. — Encore les fortifications. — La porte Clignancourt. — Le boulevard Ornano. — Ce que coûte la prise d'une barricade. — Le cabaret de Ramponneau. — Les obus des buttes Chaumont. — Encore les fameux canons de Montmartre. — Souvenirs du 18 mars. — La vérité sur l'opération de l'enlèvement des canons. — Ce qu'il fallait de temps. — Erreurs générales. — La toute-puissante opinion publique. — Les explications du général Vinoy. — Ignorance et versatilité.

Le lendemain matin, 24 mai, nous étions sur pied dès l'aube. Les incendies duraient toujours, mais moins intenses. Le jour naissant leur ôtait un peu de leur éclat effrayant, et l'horizon, voilé par d'épais tourbillons de fumée, nous cachait une partie de leurs terribles résultats.

La journée commença pour nous par un malheur. Un volontaire de la seconde compagnie, en maniant son snider le fit partir par mégarde et causa, par cette maladresse, la mort de deux de nos camarades, Chabailles et Brétillon.

Le premier reçut une balle au cœur, le second eut

Digitized by Google

la tête traversée. Ils moururent sur le coup. Brétillon nous jeta quelques regards d'une expression étrange, sans pouvoir parler, et ce fut tout. Ce double malheur nous affecta douloureusement. Le colonel Valette, après avoir tancé vertement l'imprudent volontaire qui, du reste, était justement désolé de ce terrible accident, ordonna d'inhumer aussitôt nos deux malheureux camarades à une place où l'on pût sûrement les retrouver pour rendre leurs restes à leurs familles. On les porta dans l'ancien cimetière de Montmartre, où l'on creusa à la hâte deux fosses à côté des tombes des généraux Clément Thomas et Lecomte, enterrés là provisoirement après leur assassinat. Les larmes étaient dans tous les yeux.

La veille, à ce même endroit, une scène non moins émouvante s'était passée. Durant le combat, le général Pradier, entré de vive force dans ce cimetière, y avait cherché la tombe de son fils, jeune et vaillant officier tué par les Prussiens, dans une sortie de l'armée de Paris, loin de son père, alors en province.

La brigade ne tarda pas à se mettre en mouvement.

Notre bataillon quitta les buttes Montmartre à six heures et demie, en se dirigeant de nouveau vers les fortifications par les rues Fontaine-du-But, Mont-Cenis, Marcadet, et en continuant jusqu'à la porte Clignancourt. Ce quartier — des Grandes-Carrières — avait été pris et occupé la veille par les brigades Abbatucci et Henrion. Une autre brigade de notre corps venait

Digitized by Google

d'Asnières derrière nous. A la porte Clignancourt, longue halte.

A dix heures et demie, notre mouvement continue en tournant à droite, vers la gare du Nord, disait-on, par le boulevard Ornano et la rue Clignancourt.

Le quartier portait les traces d'une lutte vigoureuse. La chaussée Clignancourt était fermée par une forte barricade, dans laquelle notre détachement du génie ouvrit un passage. Là, nous vîmes, rangés sur le trottoir, les corps sanglants d'une dizaine de lignards. Leur mort nous avait valu la barricade. Nous arrivâmes enfin près de l'ancien boulevard extérieur, au lieu où fut autrefois ce célèbre cabaret de Ramponneau, fêté et chanté jadis par les poëtes égrillards et rabelaisiens du temps de la Régence. Des amas de fusils à tabatière se trouvaient dans les rues, probablement jetés par les habitants ou les soldats, avant ou après les perquisitions et le désarmement. L'endroit n'était pas bon; car notre artillerie, commandée par le général Lafaille, répondait des buttes Montmartre aux batteries fédérées des hauteurs de Chaumont: et celles-ci, mal dirigées ou trop faibles, avaient de la peine à atteindre les Buttes. Leurs projectiles tombaient souvent en deçà, c'est-à-dire sur nous.

Là, on nous donna l'ordre de faire halte. Les obus continuaient à tomber.

De la place Saint-Pierre, située près la chaussée Clignancourt, au pied des buttes, on apercevait nos artilleurs et les officiers autour de quelques pièces de

Digitized by Google

24 rayé court et de 7. De cette position élevée, ils répondaient aux buttes Chaumont par un feu continu. Au sommet de la tour Solférino, on distinguait le petit drapeau tricolore, que notre camarade de Villar y avait attaché la veille, au moment de la prise de possession. Enfin, à côté, sur la pente, se trouvait encore une partie des fameux canons enlevés du parc de la place Wagram par les gardes nationaux, et qui avaient été le prétexte de l'insurrection du 18 mars, ainsi que de l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas.

La veille, sur les lieux, je m'étais donné la peine de démontrer à mes camarades combien étaient mal fondées, insensées, ces accusations de « négligence, » de « mauvaises dispositions » et de « retard des attelages d'artillerie » pour l'enlèvement des canons au 18 mars : accusations faites et répétées par ceux qui ont prétendu que, si les attelages avaient été amenés « à temps » et « en nombre suffisant », « toutes les pièces auraient pu être amenées durant la nuit. »

En effet, le plus simple bon sens, la plus faible expérience, le moindre examen des faits et des lieux indiquent d'une manière évidente et irrécusable que l'enlèvement des canons en une nuit était matériellement impossible, et qu'on n'a jamais songé à l'opérer en si peu de temps.

Il y avait sur les hauteurs cent soixante et onze pièces qui, au lieu d'être disposées régulièrement, étaient enchevêtrées les unes dans les autres ; une partie de ces pièces manquaient même de leurs avant-trains,

Digitized by Google

qu'il fallait par conséquent amener. Un millier de chevaux, au moins, était nécessaire pour l'enlèvement de toute cette artillerie (1). De plus, circonstance fâcheuse, ces pièces devaient passer par un seul et étroit débouché, où deux attelages ne pouvaient aller de front et descendre par la pente de Montmartre.

On a dit aussi que les attelages étaient restés derrière la colonne, mais le simple bon sens indique que c'était leur place, que les attelages ne pouvaient accompagner les têtes de colonne qui s'attendaient à une résistance et qui auraient pu échouer dans leur attaque, si elles avaient été gênées ou encombrées.

Du reste, l'expérience a prouvé qu'il fallait au moins vingt-quatre heures pour compléter l'évacuation des canons. Cette opération avait été arrêtée seulement par la défection du 88e de marche qui, on le sait, leva la crosse en l'air, abandonna ses officiers, fit cause commune avec les gardes nationaux et prit même part à l'assassinat des deux généraux.

Malgré les faits et ces raisons si simples et si logiques, on trouve encore des gens qui accusent le brave général Vinoy de ne pas avoir fait procéder à l'enlèvement immédiat des canons, pendant la nuit où on les avait pris. Toute la presse l'a d'abord répété, sans se rendre compte des faits et des mesures prises.

(1) On a calculé depuis qu'il fallait douze cents chevaux pour enlever les deux cents canons dont l'émeute s'était emparée, et que la colonne qui eût dû agir pour opérer en même temps partout aurait *occupé* forcément une ligne longue au moins de *quatre kilomètres*.

Digitized by Google

Un parti soi-disant « modéré » et « conciliateur » s'est emparé de cette accusation pour en faire une circonstance atténuante en faveur de l'insurrection, et l'a mise au compte de ce qu'il appelait « les torts de Versailles. » Les exaltés en ont fait un crime au gouvernement. Personne n'a voulu voir ou réfléchir un instant. En dépit des explications publiques, qui ont été données depuis, un certain parti exploite encore ce fait. Cela faisait l'affaire de l'insurrection et satisfaisait la sourde et nombreuse opposition que l'autorité rencontre toujours et partout.

L'opinion publique a non-seulement ses caprices, mais aussi ses entêtements. Comme la plupart des puissants, elle ne veut pas s'être trompée.

Je me souviens que, quand j'expliquais à mes camarades ou à certaines personnes l'impossibilité matérielle de l'enlèvement des canons en quelques heures de la nuit, et cela en usant de toute l'autorité que pouvaient me donner ma faible expérience et ma qualité d'artilleur, ceux qui daignaient m'écouter paraissaient d'abord ébranlés et prêts à se ranger à mon avis; mais bientôt leurs premières impressions, trop profondément gravées, reprenaient le dessus. Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre. La raison et la vérité sont souvent battues à plate couture par l'ignorance, les passions et les préjugés.

Le brave général Vinoy a jugé à propos d'expliquer longuement ses mesures devant la commission d'enquête parlementaire, laquelle, naturellement, s'est rangée à son avis. Mais l'opinion publique avait-elle besoin de

Digitized by Google

cela ? Ne suffisait-il pas de savoir que les ordres d'enlèvement avaient été donnés par l'ancien commandant du 13e corps, par l'auteur de la retraite de Mézières, par le commandant du 14e corps et de la seconde armée, par celui qui s'était montré le plus expérimenté, le plus sage parmi nos généraux, et dont la réputation, comme celle de Mac-Mahon et de Chanzy, avait grandi au milieu de nos malheurs.

Qu'on me pardonne cette digression, mais elle rentre dans le récit, et prouve que là aussi l'opinion publique a montré sa faillibilité en commettant encore une de ces erreurs qui ont causé tant de maux, produit tant de malheurs durant la guerre! Ceux-là, en effet, qui s'étaient emparés du gouvernement, tenaient surtout compte de la versatile opinion publique, la flattaient et lui obéissaient, au lieu d'écouter les hommes éclairés et expérimentés qui, seuls, auraient dû conduire nos affaires nationales.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV

Le faubourg Poissonnière. — Une barricade circulaire. — Préparatifs d'attaque. — Incidents de la guerre des rues. — Pénible alternative. — Versaillais ou fédérés ? — Un coup de canon. — Arrivés trop tard. — Un passage difficile. — On apprend la mort de Dombrowski. — Dombrowski. — Retour au bataillon. — L'église Saint-Vincent de Paul.

La brigade reprend sa marche à trois heures ; nous traversons rapidement, défilés par une barricade, le boulevard Rochechouart, où des balles passaient encore, venant de la barricade circulaire élevée par les fédérés à la jonction de la rue du Faubourg-Poissonnière, des boulevards Ornano, anciens extérieurs, et Magenta. Nous nous arrêtons un instant rue Rochechouart, devant les vastes ateliers du fournisseur militaire Godillot ; puis, nous continuons en tournant à gauche, par les rues Condorcet et de Maubeuge.

Au faubourg Poissonnière, ma compagnie seule reçoit l'ordre de s'arrêter. Le général Pradier et le colonel Valette donnent quelques instructions à notre lieutenant, le commandant Véret, qui commande maintenant la compagnie. En même temps, une rumeur circule dans nos rangs ; nous allons monter le faubourg Poisson-

Digitized by Google

nière pour enlever la barricade circulaire qui ferme le haut de ce faubourg. Nous l'avons aperçue en quittant la chaussée Clignancourt pour descendre la rue Rochechouart, et elle nous a paru respectable.

Pour éviter toute erreur et signaler la prise de possession de cette barricade, le commandant Véret demande un de ces petits drapeaux dont s'est munie chaque compagnie.

— Qui le prend? dit le commandant.

Plusieurs bras s'étendent; mais de Châtillon, plus rapproché, le saisit le premier.

— Vous savez, lui dit le colonel Valette, il faut de la fermeté.

On charge les armes; le commandant lève son épée, commande la marche, nous distribue en deux files, à droite et à gauche de la rue. Je me trouve dans la file de gauche.

Le général veut nous voir partir et nous lance quelques paroles d'encouragement. Les troupiers nous regardent avec un intérêt sympathique.

Nous partons vivement.

Le faubourg Poissonnière monte légèrement et décrit une courbe qui nous empêche encore de voir la barricade et nous protége contre son feu. Tout à coup, à une fenêtre de gauche, nous voyons quelques lignards. Un d'eux nous tire un coup de fusil, les autres nous couchent en joue.

— Versailles! ne tirez pas! crions-nous.

— Qui êtes-vous?

— Volontaires de la Seine.

Digitized by Google

De Châtillon agite son drapeau.

— Passez ! nous crient les lignards.

— Vous allez voir, dit un de mes voisins, que notre tenue d'officiers de la mobile, inconnue de l'armée et d'ailleurs irrégulière, finira par nous attirer quelque malheur, comme à Montmartre.

J'en avais moi-même fait l'expérience et ne pouvais que partager ces appréhensions.

Nous nous remettons en marche avec une sorte de fièvre. Châtillon est en tête, au milieu de la rue, à côté du commandant Véret et de Renard, notre jeune trompette. On va bientôt toucher le point culminant de la courbe, et c'est là que commence le danger. Il ne faudra pas perdre de temps.

Mon rang ne me permet pas d'apercevoir la barricade; mais j'observe les premiers de la file de droite et, devant eux, Gallay, avec sa grande taille, sa grosse capote, sa couverture roulée en bandoulière qui le grossit encore. Il marche hardiment, le fusil en arrêt, le visage résolu et farouche. Tout à coup, sa figure s'empourpre, il va s'élancer. Au même instant, un coup de feu part du milieu de nous, le commandant Véret crie : Halte ! Il vient d'apercevoir la barricade et, planté sur elle, le drapeau tricolore !

La barricade a-t-elle été prise par la brigade qui opère à côté de nous, ou est-ce un piége des fédérés ? Le commandant Véret reste perplexe. Si les occupants de la barricade sont des nôtres, le coup de feu que nous leur avons tiré doit les avoir mis en défiance. Nous ne voyons à travers les créneaux que des fusils

Digitized by Google

prêts à tirer, et, à travers les embrasures, que des képis d'artilleurs. Ces képis sont, pour les uns, la preuve que nous avons affaire à des amis. Les autres objectent que les artilleurs fédérés, presque tous déserteurs, ont gardé leur uniforme. En tout cas, il faut prendre garde. Les lignards n'ont-ils pas tiré sur nous tout à l'heure?

L'alternative était pénible; le commandant Véret, pour en avoir le cœur net, dit à Châtillon d'agiter son drapeau. On nous répond par des signes que nous ne comprenons pas. Selon les uns, cela veut dire : Venez; selon les autres : Arrêtez-vous. Le commandant ordonne de reprendre la marche le long des murs. On crie : « Volontaires de la Seine! Versailles! »

A ce moment, les artilleurs disparaissent, et la gueule d'un canon nous apparaît menaçante. Est-ce un piége ou une erreur, décidément? Un artilleur se montre et fait des signes de plus en plus inexplicables. On crie encore :

— Versailles! ne tirez pas! Puis, un coup de canon.

Ils tirent sur nous!

Un frisson d'émotion nous traverse, et je regarde, m'attendant à voir tomber bon nombre de camarades. Mais tout le monde reste debout et le commandant s'écrie avec colère :

— Mais taisez-vous donc; vous voyez bien qu'ils ne tirent pas sur nous; ils tirent sur le boulevard Magenta qui fait un angle aigu avec la rue où nous sommes!

Digitized by Google

C'était, ma foi, vrai. Le commandant et, avec lui, les premiers en tête, venaient, en effet, d'apercevoir l'ouverture du boulevard Magenta, aboutissant, comme la rue que nous suivions, en face de la barricade. Aussi les malins nous grondent-ils, comme si, à notre place, et dans notre ignorance, ils n'auraient pas eu la même émotion.

Le commandant alla parler à un maréchal des logis d'artillerie. Celui-ci nous apprend que la barricade vient d'être prise ; qu'il ne connaît pas notre corps et qu'il s'était défié de nous, mais qu'en nous voyant venir avec notre drapeau et en si petit nombre, il a bien vu que nous étions des amis; les fédérés d'ailleurs — et c'était la vérité — ne cherchant même pas à reprendre les barricades une fois perdues. Le maréchal des logis nous conseille ensuite de ne pas rester là, et de passer derrière sa barricade. Elle est peu garnie, parce que les troupes sont en réserve dans les rues voisines, à l'abri des projectiles qui arrivent de la place du Château-d'Eau. Le conseil était bon, car les maisons voisines commençaient à être abîmées. Les fédérés tiraient en désespérés.

Nous passons sur la gauche, rapidement et un par un. Quelques pauvres diables de fédérés étaient étendus dans et devant la barricade; ces derniers avaient été tués, cherchant à fuir par le boulevard Magenta. Arrivés à couvert dans une petite rue près de là, le commandant Véret fait reformer les rangs et envoie rendre compte de ce qui vient de se passer. Après l'alignement, et entre les explosions de deux obus, les

Digitized by Google

dialogues et les conversations recommencent par groupe.

Des officiers de la ligne s'approchent sur ces entrefaites et nous apprennent la mort de Dombrowski. Il avait été frappé la veille par le feu du 45e de marche, à la barricade de la rue Myrrha, et transporté à l'hôpital Lariboisière. On venait d'apprendre sa mort de la bouche des gens de l'hôpital.

Parmi tous les chefs criminels de la Commune, Dombrowski seul a droit à des circonstances atténuantes. Il n'a été ni le meneur des passions populaires, ni l'instigateur de leurs tempêtes. Il a été révolté et coupable ; mais, en somme, il était et est resté soldat, cherchant à tirer le meilleur parti possible des bandes indisciplinées qu'il commandait. Ce qui établit une différence en sa faveur, c'est la comparaison de sa mort avec la conduite infâme des autres membres de la Commune. Tous, à part Vermorel et Delescluze, au lieu de soutenir par les armes leur opinion, et de donner l'exemple de l'action à ceux qu'ils entraînaient par la parole, n'eurent, y compris Cluseret et Bergeret *lui-même*, que le courage de la fuite. Laisser passer l'orage, échapper à une arrestation immédiate, donner à la fureur du premier moment le temps de se calmer, ils savaient bien que c'était sauver leur tête, augmenter leur réputation dans le parti, se faire un piédestal de l'exil forcé, et se préparer, pour plus tard, une réapparition sur la scène populaire avec un prestige renouvelé.

Dombrowski mérite donc une place à part dans cette

Digitized by Google

sanglante histoire. On raconte qu'avant de mourir, pensant à l'esprit supçonneux des fédérés qui attribuaient leurs échecs à la trahison, il répétait souvent : « Je meurs pour eux, et ils diront encore que je les ai trahis ! »

Sur ces entrefaites, l'ordre arrive de rejoindre le bataillon. Nous repassons un à un le tournant du faubourg. L'endroit n'est pas meilleur que la première fois, mais baste! on le franchit si vite ! Nous redescendons le faubourg Poissonnière.

Le général Pradier nous attendait et nous encourage. Il paraît, d'ailleurs, que nous étions bien partis, et ce n'est pas notre faute si d'autres que nous avaient déjà pris la barricade. Nous tournons par la rue de Belzunce et arrivons à l'église de Saint-Vincent de Paul. Nous reprenons notre place dans le bataillon, protégé par l'église. Les fédérés tiennent encore le boulevard Magenta et la rue Lafayette, qu'ils balayent sans cesse avec de la mitraille ou des obus. Fusillade et canonnade ne discontinuent pas.

— Formez faisceaux ! et faites la soupe !

Nous sommes au repos et nous devons rester là quelques heures.

Digitized by Google

Digitized by Google

XV

Au repos. — Progrès de la division Montaudon. — Le 31e et le 36e de marche. — Le boulevard Magenta et la rue Lafayette. — La brigade Abbatucci occupe la gare du Nord. — Le drapeau tricolore sur la gare de l'Est. — Arrestations. — Les derniers numéros du *Vengeur*, de Félix Pyat et de la *Montagne*, de Maroteau. — Conseils aux fédérés. — Proclamations. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin brûle. — Nouveaux incendies. — Encore des prisonniers. — Le grenier d'abondance est en flammes. — Le pétrole continue son œuvre. — A la gare du Nord. — Un capricieux obus. — On va partir pour les buttes Chaumont.

Le repos dura toute la journée du 25; le feu continuait violemment aux environs. La brigade Lefebvre, de la division Montaudon, que nous avions vue le matin arrivant d'Asnières et de Levallois, entrait en ligne à son tour. Le 31e, après avoir enlevé les fortes barricades des rues Doudeauville, Affre, Stephenson et s'être emparé de l'église Saint-Bernard, entrait de vive force dans la gare du Nord. Le 36e se dirigeait sur la gare de l'Est à travers les maisons et les barricades des rues de la Chapelle et Philippe-de-Girard. Nous apprîmes qu'il y était entré à sept heures du soir.

Notre division (Grenier) occupait les nombreuses dé-

Digitized by Google

fenses que les fédérés avaient établies dans le quartier Saint-Vincent de Paul. Le feu des communeux, d'abord si violent, et qui fit éprouver des pertes si sensibles aux lignards et aux chasseurs, finit par mollir au boulevard Magenta et dans la rue Lafayette. Les clochers de l'église, où s'étaient embusqués des tirailleurs du bataillon, reçurent quelques boulets ; mais on put traverser le boulevard Magenta ; un caporal de notre seconde compagnie, nommé Corbie, et deux soldats du 36e de ligne, plantèrent le drapeau tricolore sur la statue de la ville de Strasbourg dressée au faîte de la gare de l'Est, — cela, sous le feu des insurgés qui tenaient encore les barricades de l'autre côté.

La brigade Abbatucci occupa la gare du Nord et les environs.

Des perquisitions et des arrestations eurent lieu dans le quartier, mais ma compagnie n'y prit aucune part. La majorité des habitants paraissait, du reste, heureuse d'être enfin délivrée de la Commune.

Dans les recherches, des numéros tout récents du *Vengeur* de Félix Pyat, et de la *Montagne* de Maroteau, nous tombèrent sous la main. Je n'avais jamais rien lu d'aussi odieux. On y prêchait le pillage des maisons des réactionnaires. Un décret, signé Delescluze, autorisait les fédérés à faire les réquisitions de liquides, comestibles, linge et vêtements, qui leur seraient nécessaires. Un autre décret les autorisait à passer par les armes les habitants des maisons d'où l'on aurait tiré sur eux et à brûler ces maisons. Jamais ces fanatiques

Digitized by Google

n'avaient atteint un si violent paroxysme. Les travailleurs avaient à choisir : se défendre et nous repousser ; ou se rendre et redevenir esclaves. Nous voulions, de plus, déshonorer leurs femmes et violer leurs filles. Plus bas, les mêmes hommes montraient la ligne prête à mettre crosse en l'air ; les gendarmes, qui l'en avaient empêchée jusque-là, ne pourraient plus s'y opposer dans la chaleur de la lutte. De nombreux exemples de cette union fraternelle avaient eu lieu, du reste, la veille. Ici deux cents, là trois cents lignards étaient venus se mettre dans les rangs de leurs frères du peuple.

Le soir, nous vîmes une nouvelle scène de désolation. Le théâtre de la porte Saint-Martin flambait comme paille. Les forcenés y avaient mis le feu pour protéger leur retraite. Par bonheur, les flammes, chassées par le vent du côté de la porte Saint-Martin, ne se communiquèrent qu'à une seule maison, malgré toutes les appréhensions que faisait naître la construction en bois de ce malheureux édifice.

Un autre incendie considérable éclata entre la gare de l'Est et les boulevards. Tous ces désastres n'étaient pas de nature à calmer la colère qui avait saisi l'armée devant les incendies de la veille.

Le bataillon passa la nuit sur le trottoir qui longe l'église.

Le lendemain, 26, la journée se passa au même endroit, au repos, et dans l'attente continuelle d'un nou-

Digitized by Google

veau mouvement. Beaucoup de prisonniers étaient à la gare du Nord. Plusieurs furent passés par les armes dans un terrain vague situé à gauche de la gare; entre autres, un délégué de la Commune à la mairie du quartier, un petit homme roux, qui mourut dignement.

Le soir, il se mit à pleuvoir. A ce moment, un incendie comme nous n'en avions pas vu encore, embrasa l'horizon du côté de La Villette. On a su depuis que les Prussiens, à Saint-Denis et dans les forts, voyaient comme en plein jour. C'était le grenier d'abondance qui brûlait, avec tous les dépôts de marchandises et de denrées qu'il contenait.

Cet édifice n'appartenait pas à l'État.

On aurait dit que la rage, qui animait les fédérés convaincus de l'impossibilité de vaincre et de se venger, se changeait en folie furieuse. Le pétrole continuait son œuvre.

La nuit se passa sans autres incidents que quelques projectiles envoyés des buttes Chaumont sur la gare du Nord, et qui éclatèrent dans les environs. Dès l'aube, nous quittons Saint-Vincent de Paul pour la gare. Les obus y tombaient toujours. Un d'eux défonça un wagon chargé de petits chapeaux de paille pour femmes, qui s'éparpillèrent sur la voie. Les troupiers s'amusèrent à en ramasser et à les essayer, en riant comme des enfants. Nous apprîmes que la caserne du Prince-Eugène et presque toute la ligne du canal étaient à nous. En même temps une rumeur courut dans nos rangs. Nous allions partir, disait-on, pour enlever les

Digitized by Google

buttes Chaumont. La résistance y serait probablement bonne et énergique. Il y avait du canon, comme on le voyait, et c'était le dernier refuge de l'insurrection, défendu par les derniers combattants de tous les quartiers.

Digitized by Google

Digitized by Google

XVI

En marche. — Le quartier de la Chapelle. — Sous la pluie. — Après le combat. — Sur les fortifications. — Les positions des fédérés. — Regardez donc les Prussiens. — Ce sont les casques. — Malheureuse patrie! — Ne soyons pas repoussés sous les yeux des Allemands. — Le canal. — Les abattoirs. — Une singulière cohabitation. — Notre artillerie. — M. de Moloré. — Vue d'un combat. — Un drapeau rouge.

A onze heures du matin, l'ordre arrive de prendre les armes, et peu après a lieu le départ. Le bataillon suit, par une pluie battante, le faubourg Saint-Denis, la rue de la Chapelle et fait halte aux fortifications. Le général Grenier, commandant notre division, arrive et cause un instant avec le général Pradier et le colonel Valette; puis on se remet en route; la brigade Abbatucci est devant nous. C'est effectivement à notre division que revient, en partie, la tâche de l'assaut des Buttes Chaumont. On suit le boulevard Macdonald, le long des fortifications.

Nous rencontrons les débris d'une barricade enlevée la veille, et, à côté, une dizaine de fédérés tués en la défendant. Les malheureux sont méconnaissables sous

Digitized by Google

le sang et la boue. On creuse une fosse le long du parapet pour les y enterrer.

La marche continue sous la pluie. Le temps est triste, comme nos esprits, comme la guerre que nous faisons; mais le dénoûment approche. On fait halte à la porte de Pantin. Au canal, quelques pièces sont en batterie sur les remparts, protégées par des sacs à terre empilés pendant la nuit. Dès le matin, elles ont ouvert le feu et ont dû faire beaucoup de mal; car, de là, on aperçoit distinctement les Buttes. Nous voyons les tirailleurs fédérés, et nous entendons les détonations de la fusillade qui s'échappe de leurs créneaux. D'autres pièces sont aussi établies, mais plus loin, sur les remparts.

Nous examinions ce spectacle, quand quelqu'un s'écrie :

— Mais voyez donc derrière nous; voilà les Prussiens qui regardent tout cela.

Nous nous retournons; ce sont bien les casques.

Un éloquent et douloureux silence s'établit instantanément dans nos rangs. Ils sont là une centaine, ces Prussiens : des officiers qui causent, des factionnaires l'arme au bras, et des soldats aux regards attentifs. Combien d'autres, à ce même moment, doivent avoir la même occupation, la même joie cruelle de nous voir nous entre-tuer, brûler nos monuments, épuiser nos ressources et dépenser nos dernières forces!

— Hier, nous dit un jeune officier d'artillerie, les communeux sont sortis en colonne et se sont présentés aux Prussiens, déclarant qu'ils venaient rendre leurs

Digitized by Google

armes, et se constituer prisonniers pour échapper à l'armée de Versailles ou passer à l'étranger. Les Prussiens ont répondu que cette guerre ne les regardait pas ; que la Commune n'était point un gouvernement reconnu, et que, s'ils tenaient absolument à se constituer prisonniers, ils seraient remis au véritable gouvernement. Les communeux sont alors rentrés, jurant de combattre jusqu'au bout.

— Oui, voilà nos frontières, de ce côté de la France, fit un volontaire en désignant les fossés des fortifications. Et dire qu'on a trouvé des gens pour commencer cette abominable guerre civile, par vanité, par ambition, par folie ou par besoin !

— Avec quel plaisir j'enverrais une balle à ces casques, dit un troisième.

— Gardez-vous-en bien, reprend un sous-officier d'artillerie. Ce matin, un boulet fédéré, dirigé contre nous, a ricoché sur le parapet et en a blessé deux. Ils ont porté aussitôt plainte à Saint-Denis, et on nous a fait changer de position quelque temps après.

— Insolents vainqueurs! Comme le jour de la revanche, celui de la vengeance sera le bienvenu!

— Oui, mais il faut d'abord payer les cinq milliards, réorganiser l'armée, il faut ressusciter!

— Nous le ferons, parbleu !

— Voyez, dit un des nôtres, comme les Prussiens regardent attentivement, à chaque recrudescence de la fusillade sur les hauteurs! J'espère qu'on va enlever ces maudites Buttes avec entrain. Nous voyez-vous repoussés et dégringolant devant ces Allemands? Il ne

Digitized by Google

manquerait plus que cela! L'humiliation serait complète!

Ces dernières paroles nous rendent au véritable sentiment de la situation.

Cependant la marche reprend; on s'arrête un instant devant un petit cabaret. Il a été pillé par un poste de fédérés le matin même. On sait que ces citoyens affectionnaient particulièrement ces sortes d'endroits. Ils en étaient tous partis ivres, et sans rien payer, bien entendu. Pour comble de malheur, le propriétaire ne peut nous vendre le moindre rafraîchissement; il craint que les fédérés, en partant, n'aient empoisonné ses liqueurs, voyant que les troupes allaient arriver, car plusieurs cas de ce genre s'étaient présentés dans le quartier.

On passe le canal, on traverse les abattoirs, et on arrive bientôt au pied des Buttes sous de magnifiques hangars. C'est le marché aux porcs, et c'est là que nous devons nous installer à côté de quelques échantillons de l'espèce porcine qui s'y trouvent. La perspective de ce voisinage et de cette cohabitation nous fait rire; mais ce qui nous intéresse, c'est le combat qui se poursuit, c'est l'assaut qui va avoir lieu sous nos yeux, car nous pouvons voir tout ce qui se passe.

L'artillerie est à notre gauche, en batterie sur le terre-plein des remparts, protégée par un cavalier et par les angles des bastions, mais pas assez bien, car elle fait, paraît-il, des pertes sensibles. Un jeune lieutenant, sorti de l'école l'année dernière, M. de Moloré, vient d'être blessé à mort.

Digitized by Google

Cependant, bon signe : nos tirailleurs et un détachement sont déjà collés aux flancs des buttes, au dessus des carrières dites d'Amérique, dans des plis de terrain qui les protégent.

Sur le haut des buttes, dans une tranchée creusée au temps du siége, nous voyons s'agiter un drapeau rouge. Celui qui le tient va, vient, court tout le long de la tranchée. De temps à autre, un obus arrive près de lui ; il se baisse et disparaît, mais pour reparaître aussitôt sur un autre point. Ce manége nous agace et nous intrigue.

Par instants aussi, nous apercevons le buste d'un cavalier qui brandit un sabre. Le cheval, dont on voit la tête et le cou, est blanc. Cheval et cavalier passent et repassent au grand galop.

Mais la brune ne va pas tarder ; on dit que l'assaut va être donné ; il est donc utile de prendre quelque chose de substantiel ; d'ailleurs, pourquoi monter là-haut le ventre creux ! On ouvre les sacs et l'on dévore les vivres de l'administration.

Digitized by Google

Digitized by Google

XVII

En avant! — Le boulevard Serrurier. — Les volontaires de Seine-et-Oise. — Les Vengeurs de la Commune. — Un pauvre diable. — Les carrières d'Amérique. — Une mitrailleuse en batterie. — Un vrai canonnier. — M. de l'Étoile. — Un sujet de tableau. — Nous montons. — A travers les jardins. — La rue des Lilas. — Une barricade bien défendue. — L'épicier tremblant et le concierge fusillé. — On cheminera. — Dispositions du commandant Véret. — Un terrain vague. — De Châtillon et ses prisonniers.

Vers six heures, nous apercevons un mouvement de troupes vers le boulevard Serrurier, qui longe les fortifications, et au pied des hauteurs : c'est l'assaut donné sur la droite par la brigade Abbatucci qui tourne les hauteurs et les rend ainsi moins difficiles à prendre. Un instant ensuite, le drapeau rouge disparaît et les coups de fusil cessent de partir de la tranchée et des murs crénelés du faîte.

Quelques minutes après, le colonel Valette reçoit un ordre. Il nous fait prendre les armes et remet le bataillon en marche. Nous avançons rapidement. Il paraît que la résistance est dure là-haut. Les volontaires de Seine-et-Oise se sont bien conduits. Ils ont monté les

Digitized by Google

premiers sur le flanc de la position et pénétré, avec le reste de la brigade, jusque dans Belleville. Nous allons les soutenir.

On monte la pente douce du boulevard Serrurier. Il fait mauvais temps, la brune arrive, et puis quelle boue! Devant nous, une mitrailleuse grince. Nous rencontrons quelques volontaires de Seine-et-Oise ; ils reconduisent des prisonniers qui paraissent trembler de peur. Les volontaires sont très-animés, on les acclame. Mais quels singuliers uniformes ont la plupart des fédérés! Grands pantalons gris bleu à la zouave, vestes de chasseurs de Vincennes. Ce sont des Vengeurs de la Commune! (des vengeurs!)

Après eux, descend un lignard ; il a le bras droit cassé par une balle et le retient de la main gauche. Il meurt de soif, dit-il, et nous demande de l'eau; mais nous n'en avons point et nous ne pouvons nous arrêter; on lui conseille de pousser jusqu'au bas de la côte, où il pourra se faire panser. Nous continuons. Ça et là quelques cadavres de lignards et de fédérés. On enfonce de plus en plus ; ce n'est pas de la boue, c'est du mastic. Les balles sifflent ; nous laissons à notre droite les fameuses carrières d'Amérique. Devant nous se trouve une section de mitrailleuses. Une seule est en batterie, presque sur le point culminant de la montée, et tire dans la direction du boulevard. Les fédérés sont là tout près, derrière les barricades, les murs et les traverses des bastions voisins. Ils tirent sans cesse sur la mitrailleuse, sur les lignards qui répondent avec précaution, collés à une traverse du rem-

Digitized by Google

part, et sur des tirailleurs qui les fusillent à droite. Les balles sifflent dru.

Nous nous rapprochons encore des mitrailleuses. Les lignards de soutien sont accroupis ; les conducteurs ont mis pied à terre et s'abritent derrière les caissons, les chevaux ne soufflent pas ; un profond silence. Les lignards nous font signe de baisser la tête ; un blessé se retire ; l'émotion est grande !

Le général Pradier est déjà là, et j'aperçois aussi son officier d'ordonnance, M. de l'Etoile, lieutenant d'infanterie ; il est exposé au premier rang. Quel maintien ! quel soldat !

Je jette les yeux sur la mitrailleuse. Le pointeur est couché le long de l'affût dont il se couvre, la tête derrière la culasse. Il fait signe à un servant qui lui apporte la charge en rampant. Le pointeur la prend de la main gauche, l'enfonce en glissant doucement son bras sur la culasse, pour se découvrir le moins possible. Puis, de la main droite, il manœuvre le système. Une décharge violente et saccadée, un grincement de l'enfer, éclate, et le pointeur — un vrai canonnier — recommence.

Cette scène nous émeut profondément et captive notre attention. Aussi j'entends la voix du colonel Valette qui s'écrie : Allons, messieurs, à droite, montons !

Nous avons à monter, à droite, un côté de la hauteur dont la pente, assez raide, est semée de petits arbustes ; nous serons dans la trajectoire des balles fédérées ; mais un renflement de terrain, aperçu sans doute par le colonel, nous protégera un peu ; nous montons ;

Digitized by Google

mais comme le terrain glisse ! J'entends un cri étouffé, des branches d'arbres coupées par des balles; enfin nous arrivons à des jardins dont on brise les haies pour passer plus vite. J'aperçois une ruelle. Le colonel Valette nous y fait arrêter et former. D'après ses ordres, la troisième compagnie est restée en bas. Des blessés arrivent; on fait ouvrir quelques maisons, et on invite les habitants à recevoir ces malheureux. Cette demande est accueillie avec empressement, car elle est une garantie de sécurité.

Le colonel revient et dit au commandant Véret quelques paroles que je peux saisir.

La ruelle où nous nous trouvons donne dans la petite rue des Lilas; nous sommes maintenant sur la partie qu'on appelle hauteurs de Belleville, les derrières des Buttes Chaumont. En tournant à gauche, pour entrer dans la rue des Lilas, qui est étroite et décrit une légère courbe, à dix pas, se trouve une barricade énergiquement défendue et qu'on a en vain essayé de prendre. Nous devons en approcher le plus possible, à travers les jardins, et, si nous ne pouvons l'enlever ce soir, garder la rue et les maisons qui la bordent, pour en finir demain matin. Bien entendu, nous devons aussi repousser tout mouvement offensif, le point que nous occupons étant d'une importance capitale.

Ma compagnie entre alors dans la rue des Lilas, en longeant les premières maisons de gauche; car les balles passent au milieu de la rue ou ricochent sur la droite. Un lignard tombe blessé, mais il se relève et se retire en gémissant. On avance jusqu'à l'endroit

Digitized by Google

où cesse l'abri de la courbe, et on aperçoit la barricade à cinquante mètres environ. De ses créneaux part un feu nourri ; on nous sait là. Nous répondons quelques coups.

Un habitant, à moitié mort de peur, nous rend un assez bon service : il nous avertit que les fédérés ont un canon derrière la barricade, mais ils ne s'en servent pas. Nous devinons que nous ne pouvons enlever de vive force cette barricade sans perdre la moitié de notre monde. On sent qu'il y a de l'énergie et de la fureur derrière cet obstacle. Les balles passent au milieu de la rue à hauteur de ceinture. Ces gens-là ne reculeront pas. D'ailleurs, un coup de mitraille ne laisserait pas un seul de nous debout. La nuit est arrivée; mieux vaut cheminer jusqu'à eux. C'est, paraît-il, aussi l'opinion du commandant Véret; car il nous fait entrer dans les maisons de gauche et de droite et avancer vers la barricade en perçant les murs des jardins qui, dit-on, s'étendent presque jusqu'à elle.

Nous entrons, chemin faisant, dans la boutique d'un épicier qui, avec une pénible affectation, s'est placé derrière son comptoir, en tenue de travail. Il allume ses lampes; son visage est blanc comme neige. Il nous demande, en essayant un sourire, ce que nous désirons lui acheter. Il s'empresse d'ajouter que, lui, il n'est d'aucun parti, et qu'il est bien forcé d'ouvrir et de vendre aux uns comme aux autres. On vient de fusiller son concierge, surpris en uniforme, et qui avait des caisses de cartouches en dépôt chez lui. Le malheureux épicier et sa femme tremblent comme la feuille en nous

Digitized by Google

racontant ce fait. Nous les rassurons et leur achetons quelques comestibles.

Mais il faut occuper immédiatement les maisons de droite et de gauche, et pour cela traverser la rue sous le feu de l'ennemi. Les portes sont encore ouvertes, car les fédérés viennent de les quitter il y a un instant. Le commandant Véret donne l'exemple et passe. De Sède le suit, nous en faisons autant.

Nous occupons aussitôt la maison et le jardin. Le commandant Véret repasse et fait dresser, le plus en avant possible, une barricade avec les paniers d'un boulanger, tout ce qu'on trouve sous la main et que l'on jette, d'une allée, sans se montrer.

L'obscurité est venue tout à fait, G. de Grandeffe, un de nos sergents, en profite pour s'établir avec un peloton dans une autre maison, où nous perçons un mur pour communiquer avec lui. Le propriétaire nous aide sans regret, heureux, dit-il, si on pouvait en finir. Le commandant Véret revient, me donne le commandement du poste en m'avertissant de faire bonne garde; nous devons passer la nuit là. Des balles, parties on ne sait d'où, pleuvent dans le jardin.

De Châtillon, qui vient de le fouiller, a escaladé un mur derrière lequel il s'embusque. Soudain, il aperçoit deux individus courant dans un terrain vague. Que faire? S'il se montre, il vont prendre la fuite. Il abandonne alors son embuscade, traverse notre jardin, passe au milieu de nous en nous criant comme un fou : « J'en tiens deux, » court dans la rue, tourne à gauche, arrive seul dans le terrain vague et surgit de-

Digitized by Google

vant les deux fédérés qui cherchaient à s'orienter, en leur disant :

— Rendez-vous, ou je vous tue tous les deux.

Epouvantés, ils se rendent ; Châtillon met son fusil en bandoulière, les saisit par le bras, les amène ainsi, en courant, au colonel qui occupe en face de nous une petite boutique. Puis il retourne à son terrain vague.

L'endroit était bon, car il en ramène un nouveau prisonnier, vrai type de bandit, et un lieutenant qui s'était traîné à ses pieds en arrachant ses galons et en demandant la vie.

— Fusillez-les, dit avec colère le colonel.

— Ma foi, mon colonel, dit de Châtillon, je leur ai promis la vie sauve s'ils se rendaient à moi. Je voudrais tenir ma parole.

Le colonel Valette sourit, trouve cela juste et les fait mettre avec d'autres prisonniers confiés aux lignards.

Le colonel est furieux parce qu'il vient d'apprendre la mort du commandant Delclos, capitaine de la troisième compagnie, officier qu'il aimait et estimait beaucoup.

Digitized by Google

Digitized by Google

XVIII

Un échec. — La 3e compagnie. — Le commandant Delclos. — Combat sur la place des Fêtes. — Mort du commandant Delclos. — En retraite. — Méprises des habitants. — La nuit. — Sur la défensive. — Un auxiliaire inattendu. — Une insurgée. — Un officier déserteur. — Prise de la barricade. — *Væ victis !* — Un petit Saragosse.

Voici ce qui était arrivé à la troisième compagnie.

Les volontaires de Seine-et-Oise et deux compagnies du 54e régiment de ligne, qui s'étaient emparés avec beaucoup d'entrain des hauteurs de Belleville, en tournant les carrières d'Amérique, — position qui semblait inexpugnable, — engageaient déjà depuis quelques heures un feu meurtrier avec les insurgés. Ces derniers étaient postés à l'abri dans des maisons dont ils avaient crénelé les murs et dont il fallait, pour ainsi dire, faire le siége une par une. La fusillade faisait de nombreuses victimes, et il était clair que les troupes engagées avaient besoin d'un soutien.

Au moment où notre 3e compagnie passait au bas des escaliers qui conduisent à la rue de Bellevue, l'officier d'ordonnance du général Pradier indiqua au

Digitized by Google

capitaine que c'était par ce chemin qu'il devait s'engager, et il lui transmit l'ordre de se porter en avant et à l'aide des volontaires de Seine-et-Oise.

Le choix de la 3e compagnie pour cette rude opération était heureux. Cette compagnie était nouvellement formée et n'avait pas eu encore, comme les deux premières, l'occasion de se montrer ; elle demandait donc à marcher en première ligne. Son capitaine était M. Delclos, ancien lieutenant des grenadiers de la garde, et ex-commandant du 5e bataillon des mobiles de la Seine, officier plein d'honneur et de bravoure. On lui avait souvent entendu dire ces mots, qui exprimaient le regret de son inaction forcée :

— Ma compagnie n'a encore rien fait !

Aussi, quand il reçut l'ordre de marcher en avant, éprouva-t-il une vive joie dont il fit part à ceux qui l'entouraient, et c'était vraiment un beau spectacle que cet homme plein de hardiesse et de feu, rempli de sang-froid et d'audace, communiquant à sa compagnie son courage et son entrain.

Au comble de ses vœux, le commandant prend par la rue de Bellevue. Mais au coin de la rue de Compans et de la place des Fêtes de Belleville, il est obligé de s'arrêter. Les volontaires de Seine-et-Oise, fatigués de la journée, exécutaient un mouvement de retraite par trop précipité, suivis malheureusement par un certain nombre de volontaires de la Seine que le lieutenant, M. Audenet, ne pouvait arrêter qu'en mettant le sabre à la main, et en menaçant de mort le premier fuyard. Si une panique s'ensuivait, on perdait

Digitized by Google

en un moment tous les avantages conquis durant le jour, et l'on compromettait les deux autres compagnies qui combattaient à gauche.

Le commandant Delclos, les capitaines Audenet et Pouligny, et le lieutenant Comment, saisissent la situation. Il faut redoubler d'énergie dans ce moment critique et payer de sa personne, pour entraîner les hommes.

Ils s'engagent avec résolution sur la place des Fêtes évacuée par nos troupes et défendue avec acharnement. Les lignards et les volontaires de Seine-et-Oise avaient laissé là, sur un très-petit espace, une vingtaine des leurs, morts ou expirants. La fusillade reprend alors avec intensité, plusieurs hommes tombent mortellement frappés.

Le commandant Delclos dispose une section en tirailleurs derrière les arbres de la place; plusieurs volontaires étaient dans la position du tireur couché.

— Levez-vous, leur dit-il, c'est une lâcheté de se baisser devant les balles.

Pour lui, il fait preuve dans cette circonstance d'un véritable héroïsme. Il court de l'un à l'autre, encourageant d'un geste, d'un mot, indiquant à chaque tirailleur l'ennemi sur lequel il doit tirer.

— Tenez bon! s'écrie-t-il, c'est le dernier coup.

Une balle l'atteint à la poitrine; il tombe foudroyé; on le relève, on le soigne, on espère une blessure peu grave. Mais il rend bientôt le dernier soupir sans avoir pu dire un seul mot.

M. Audenet, le lieutenant, prend aussitôt le com-

Digitized by Google

mandement de la compagnie ; il envoie un sergent prévenir le colonel Valette de ce qui se passe. Mais, au milieu de la bagarre et des ruelles, celui-ci est difficile à trouver ; pendant ce temps plusieurs fédérés sont faits prisonniers dans les maisons ; quatre qui refusent de se rendre sont fusillés ; deux heures s'écoulent, la nuit rend la fusillade inutile.

Enfin l'ordre arrive, en raison de l'obscurité et du mauvais temps, de se replier, et d'occuper en arrière une position définitivement conquise, remettant au lendemain la prise de cette place, dernier retranchement des insurgés sur les hauteurs. Tout en obéissant, on s'empare de quelques fédérés en uniforme qui, encouragés par la retraite des nôtres, avaient tiré dessus en quittant leurs cachettes dans les maisons et les jardins, et on les fusille immédiatement. M. Audenet fait enlever ses morts et ses blessés, et retirer ses tirailleurs un par un ; il quitte la place le dernier avec son sous-lieutenant Pouligny.

La mort du commandant Delclos, officier très-estimé et apprécié, nous affecta douloureusement. Les circonstances n'étaient guère propres, du reste, à nous distraire de nos tristes pensées. La pluie continua toute la nuit ; nous restâmes dans notre maison.

Une brave femme, blanchisseuse de son état, se mit à notre disposition pour nous donner à manger. Cela tombait bien, car nous étions littéralement affamés. Elle ne put guère nous préparer autre chose que de la soupe à l'oignon ; mais la faim nous la fit trouver délicieuse, et nous y revînmes plus d'une fois pen-

Digitized by Google

dant la nuit. Cette brave femme, quoique très-effrayée, était courageuse autant que curieuse. Elle était heureuse de travailler pour nous. Cela, disait-elle, lui donnait une occupation qui chassait ses inquiétudes et ses frayeurs. Tout d'abord, elle nous avait pris pour des gardes nationaux et nous avait montré peu de sympathie.

Une de ses voisines, tombant dans la même erreur, et croyant que nous venions chercher son mari pour l'entraîner aux barricades, nous avait dit d'un air naïf :

— Ah! citoyens, je suis sûre que vous venez pour chercher mon homme ; mais il n'est pas ici ; il fait son devoir ; il est derrière les barricades à se battre contre les Versaillais.

Nos rires et nos explications lui ayant prouvé sa méprise, elle s'écria avec frayeur :

— Mais, mon Dieu, on ne s'y reconnaît plus! Les obus et les balles arrivent on ne sait d'où. On voit des gens en pantalons rouges, puis des noirs, puis d'autres encore. Tantôt des fédérés, tantôt des Versaillais. On ne sait plus à qui l'on parle!

Tous les habitants de la maison étaient réfugiés dans les caves. On les rassura et on leur offrit de partager le contenu de nos gamelles, ce qu'ils acceptèrent avec empressement.

Arriva le commandant Véret. Il visitait son monde. Il nous recommanda bonne garde ; car les fédérés, encouragés par notre échec de la place des Fêtes, feraient peut-être un effort pour nous jeter en bas des buttes (ce qu'aurait évidemment essayé une troupe ré-

Digitized by Google

gulière). En cas d'attaque, nous devions nous défendre jusqu'à la mort; recommandation bien inutile, car nous nous doutions bien du sort réservé à ceux d'entre nous qui tomberaient prisonniers.

On se voyait aux mains des fédérés, hurlant, nous insultant, nous mettant en morceaux ou même nous brûlant vifs, comme le malheureux commandant Segoyer, dont nous apprîmes plus tard la fin tragique. Chez nous, au moins, la discipline contenait les mauvais instincts, la cruauté et la férocité qui s'éveillent parfois au cœur de l'homme le plus doux en de certaines circonstances. Un prisonnier maltraité par des soldats exaspérés pouvait être protégé, comme je l'ai vu quelquefois, par un mot, un geste d'un officier.

Mais chez les fédérés, au milieu d'une tourbe indisciplinée, un prisonnier était perdu. Les chefs eussent été impuissants à le sauver, alors même qu'ils l'auraient voulu. A Belleville, quelques lignards et gardiens de la paix furent pris et fusillés sans pitié. Bréa en 1848, Lecomte et Clément Thomas en 1871, les prêtres, les otages, toutes ces exécutions sommaires confirmaient assez le sort que nous eût réservé cette masse féroce, sans frein et sans loi, ivre de vin et folle de colère, composée du ramassis des prisons, de l'écume de la capitale et de la lie cosmopolite.

La pluie continuait à flots, et nous ne pouvions nous empêcher de voir en elle un auxiliaire. Évidemment, les gardes nationaux du quartier, rafraîchis par l'averse, devaient rentrer chez eux s'abriter et se sécher, laissant les autres derrière les barricades. On

Digitized by Google

ne resta pas inactif pendant toute la nuit. En cheminant, ma compagnie se rapprocha de plus en plus de la barricade. Dans les rues voisines, les chasseurs et la ligne en firent autant.

Notre feu recommença, la barricade répondit, mais cette fois nous la dominions. Une femme, postée à une croisée, au-dessus des insurgés, tirait sur nous, protégée par des matelas. Il paraît que la barricade n'avait plus que cinq ou six défenseurs et que l'énergie de son chef avait faibli d'ailleurs. C'était, paraît-il, un déserteur habillé en officier de la ligne qui, un revolver à la main, menaçait de brûler la cervelle au premier qui lâcherait pied. Il avait maintenu ses hommes toute la nuit et sous la pluie; mais, le matin, deux d'entre eux se dérobèrent et, passant sous le feu qui dominait et enfilait la rue, ils tombèrent mortellement frappés.

Les autres insurgés, voyant la retraite coupée, se réfugièrent à droite et à gauche, dans les maisons. On sentit que la barricade était abandonnée. Aussitôt un groupe, commandé par le commandant Véret, et au milieu duquel je vis Hallez d'Arros, notre adjudant, Méraud, Thiéblin, de Grandeffe, de Verchère, Gallay, de Liencourt, Montenat, tourna la barricade et l'occupa. Les chasseurs et les lignards accoururent aussi. On descendit alors la rue du Pré, on fouilla les premières maisons et l'on prit les défenseurs de la barricade, sauf leur chef, qui parvint à se sauver, on ne sait comment.

A notre entrée, ces malheureux cherchaient à se

Digitized by Google

déguiser. Un d'eux se traînait désespéré aux pieds d'une vieille femme, la suppliant de lui prêter les vêtements de son mari. Malheureusement la pauvre femme était veuve depuis longtemps, et n'avait pas d'effets civils à lui procurer. Ceux qui tombèrent entre nos mains eurent la vie sauve, mais ceux que les chasseurs prirent furent fusillés. Les chasseurs étaient implacables!

Pendant ce temps, la place des Fêtes était prise par les autres troupes de la division; les dernières barricades étaient enlevées après une vigoureuse résistance.

Quelques fédérés, ivres ou désespérés, refusaient encore de se rendre; il fallut bien les tuer!

A neuf heures, nous étions maîtres de ce petit Saragosse.

Digitized by Google

XIX

Surexcitation. — Un brigand d'opéra-comique. — La tranchée de la rue Compans. — Des chasseurs furieux. — Un supplice moral. — Un lieutenant énergique. — Le faux officier de marine. — Le galon coûte cher parfois. — O Justice, tu n'es qu'un nom! — Un *tringlot* déserteur. — Le *delirium tremens*. — Un Don Quichotte du socialisme. — La voix de l'humanité. — Le comique dans le tragique. — Un déserteur perplexe. — Dans la gueule du loup. — La Discipline et la Loi.

On disait que les fédérés s'étaient réfugiés au cimetière du Père-Lachaise et qu'il fallait les poursuivre jusque-là pour les en déloger. Cette vigueur dans la défense, les combats de la veille, les fatigues de la nuit, la mort de plusieurs officiers et de nombreux soldats, avaient exaspéré les troupes.

La colère, la fureur et la haine étaient à leur paroxysme; aussi faisait-on fort peu de cas de la vie des prisonniers. On en exécuta à l'endroit même où on les prenait. On en mena d'autres dans la tranchée, creusée au sommet de la hauteur, sur un terrain vague, au coin de la rue des Lilas et de la rue de Bellevue, comme aux carrières d'Amérique.

Ces exécutions se faisaient sans ordre des chefs, et

Digitized by Google

dépendaient des sentiments plus ou moins humains de celui qui avait fait le prisonnier ou du groupe qui le conduisait. Parfois un caprice, un rien, le sauvait. Ailleurs, une maladresse, une protestation, un arrêt dans la marche, un incident quelconque, irritait le gardien et perdait le fédéré.

J'en vis prendre de toute sorte, de tous âges et de tous les quartiers, voire des pompiers du régiment de Paris.

Un fédéré, pris par le capitaine Méraud, avait l'air, avec sa barbe noire, sa ceinture rouge et ses guêtres de cuir, d'un véritable guerillero d'opéra-comique. Il marchait comme mû par un ressort. L'angoisse semblait avoir paralysé ses facultés ; ses yeux étaient hagards; sa bouche s'ouvrait comme pour parler, mais ne pouvait articuler aucun son.

D'autres disaient : — Mais je n'ai rien fait, moi ! — Je ne suis pas coupable — comme s'ils étaient déjà devant un tribunal. Pas un n'eut cette tenue que j'avais remarquée chez les prisonniers des premiers jours.

Quelques volontaires de ma compagnie, j'étais du nombre, plus maîtres d'eux-mêmes et plus humains, comme le commandant Véret, et Pfender, de la mobile de Strasbourg, se portèrent au coin de la rue des Lilas et de la rue de Bellevue, près de la tranchée ; et, au fur et à mesure que les insurgés prisonniers arrivaient, par leurs paroles douces, leurs prières, leurs protestations et leur attitude, ils faisaient suivre directement à l'escorte la rue des Lilas. Les prisonniers, dans ce cas, étaient presque tous sauvés de la

Digitized by Google

mort. Mais s'il y avait un mauvais garnement, aux instincts cruels, dans l'escorte, il ne consentait pas toujours à se rendre à nos invitations et passait outre dans la tranchée. Dans ce cas, les prisonniers étaient perdus, nous étions obligés de laisser faire.

Deux d'entre nous faillirent se faire faire un mauvais parti par des chasseurs prêts à fusiller deux insurgés.

Les chasseurs prétendaient venger plusieurs de leurs camarades, disaient-ils ; — « c'étaient des insurgés hors la loi, pris les armes à la main ; d'ailleurs, c'était leur affaire et non la nôtre. Eux, chasseurs, les avaient pris au péril de leur vie ; donc les prisonniers leur appartenaient ; du reste, si eux-mêmes avaient été pris par les fédérés, ces derniers les eussent fusillés. Ils étaient donc dans leur droit d'en faire autant. »

Nous fûmes obligés d'appeler un de leurs officiers à notre aide. Celui-ci avait une véritable autorité. Je lui montrai les deux malheureux, pâles, mourants, prêts à devenir fous, jetant des regards hébétés sur les cadavres qu'ils avaient devant eux, se disant sans doute qu'en quelques secondes ils seraient, à leur tour, dans cet affreux état. Je fis observer à cet officier que le supplice moral enduré par les deux prisonniers valait presque la mort et le priai de les sauver, lui, puisqu'on ne voulait pas nous écouter.

L'officier, d'un ton sévère, déclara alors aux chasseurs qu'il n'approuvait pas leur conduite. Tuer les fédérés durant le combat, bien ; mais après, non. Il leur ordonna de les mener au prévôt et chargea un

Digitized by Google

d'entre eux de l'exécution de cet ordre, sous sa responsabilité. Les chasseurs se calmèrent à cette parole, et emmenèrent les deux insurgés dont l'un eut un regard étrange, celui d'un mort ressuscité.

En partant, le plus acharné des chasseurs, un mauvais drôle sur l'apparence, murmurait sourdement. L'officier l'entendit et l'interpella. Le chasseur fut insolent. L'officier, avec un regard terrible, lui dit qu'il allait le faire fusiller sur-le-champ. Cette menace fit pâlir le soldat, mais, exaspéré par cet acte d'insubordination, l'officier tomba sur lui à coups de canne, si violemment qu'il la lui brisa sur le dos. Le drôle s'esquiva.

Cette scène était, en petit, l'image de nos discordes civiles. Sans l'intervention énergique et l'autorité de ce brave officier, l'exécution avait lieu et notre discussion dégénérait en rixe violente. Durant cette triste guerre, la conduite énergique et l'exaspération sanguinaire de nos petits chasseurs, me rappelèrent cette fièvre de la garde mobile durant les journées de juin 1848.

Autre épisode que je ne puis passer sous silence :

Plus loin, près de la rue Compans et d'une belle habitation incendiée et fumante encore, nous trouvâmes, avec quelques lignards, un officier de la flottille fédérée, caché dans un jardin. En se voyant découvert, il pâlit, mais ne chercha ni à fuir ni à s'excuser, et garda le maintien le plus digne. Il rendit son épée. Il portait la petite tenue de lieutenant de vaisseau, trois galons sur la manche. Il semblait assez distingué. Sa barbe était soignée et coupée à la mode des gens de

Digitized by Google

mer. Curieux de savoir quel était ce personnage, je lui fis quelques questions. Il avait été maître de canonnage, quelque chose comme sergent dans l'armée de terre. La Commune l'avait fait lieutenant de vaisseau et commandant d'une des canonnières restées sur la Seine après le siége de Paris. Débarqué avec ses hommes, il avait servi des pièces, et, refoulé avec les autres, il s'était caché.

Ce faux officier de marine parlait bien et paraissait posséder le don du commandement ; mais sa fausse qualité était cependant facilement reconnaissable. Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer la rapidité de son avancement, surtout dans un corps d'élite comme celui dont il portait l'uniforme. On n'avait jamais vu pareille chose, même pendant la dernière guerre, et, sans doute, ses services et ses capacités devaient être bien grands pour passer ainsi, d'un seul coup, lieutenant de vaisseau. Il me répondit que d'autres avaient été nommés à des grades plus élevés que le sien, et se renferma, après cette réponse, dans un silence embarrassé.

Un jeune fourrier, qui commandait le peloton des lignards, dit à ses hommes de visiter leurs fusils.

Le faux lieutenant de vaisseau pâlit de plus en plus et se mit à dire :

— J'ai une fille, je voudrais lui écrire.

Le fourrier lui répondit durement :

— C'est pour gagner du temps ; il fallait écrire hier ou aujourd'hui, au lieu de nous tirer dessus. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Allons, dépêchons-nous !

Digitized by Google

Emu par ce sentiment paternel, bien compréhensible, hélas ! à ce moment suprême, j'ouvrais cependant mon carnet pour lui remettre une feuille et un crayon. Je me chargeais de transmettre ses dernières volontés, service impossible à refuser, quand survint un officier à la tête d'un peloton, qui s'informa du fait et dit tout de suite :

— Pas tant de sentiment ; il n'est plus temps ; passez-le par les armes ; vous savez qu'on a égorgé les otages.

Le prétendu officier de marine demanda à parler au colonel.

— Vous n'avez que faire près du colonel ; marchons et dépêchez.

Le malheureux comprit qu'il fallait mourir. Sans se laisser faire violence, il partit, descendit dans la tranchée voisine et tomba sous les balles.

Son courage le réhabilita presque à nos yeux. Nous ne pouvions, du reste, intervenir en sa faveur, aussi ne cherchâmes-nous pas à le faire ; car simples soldats, nous aussi, nous étions sans titre, sans qualité, sans autorité. Peut-être, du reste, avions-nous affaire à l'un de ces ambitieux qui ne voient dans les guerres civiles et les déchirements du pays qu'une occasion de pêcher en eau trouble, d'usurper des fonctions élevées que leur mérite et les services rendus seraient incapables de leur attribuer en temps ordinaire, et qu'ils ne justifient ni par l'étude, ni par les droits acquis.

Ce maître d'équipage, devenu lieutenant de vaisseau, jouant une partie dangereuse, serait devenu, pourquoi

Digitized by Google

pas ? amiral avec la Commune triomphante. On eût exalté ses services à la « glorieuse » de 1871, son civisme, sa fidélité. Ce fut d'ailleurs, en réalité, le rêve de beaucoup de gens qui n'en faisaient pas mystère, Rossel, Cluseret, Bergeret et Eudes, par exemple.

— On le voit, dit quelqu'un, le galon coûte cher parfois !

Plus tard, en voyant le « colonel » Assi, membre de la Commune, se défendre avec ostentation, devant le conseil de guerre qu'il semblât défier du haut des cinq galons de son uniforme, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler le faux officier de marine, de comparer le crime de l'un à la culpabilité de l'autre, leurs responsabilités réciproques, leurs châtiments respectifs, le courage qu'ils ont montré chacun. C'était le cas de citer cette terrible parodie du mot de Brutus : « O justice, tu n'es qu'un nom ! »

Quelques minutes après, nous trouvions, non loin de là, aussi dans un jardin, un soldat du train, déserteur, qui s'y était réfugié. En nous apercevant, il tira du fourreau son mauvais sabre avec un tel air de résolution que nous comprîmes aussitôt qu'il ne serait pas facile de s'emparer de lui. Un lignard lui tira précipitamment un coup de fusil qui ne l'atteignit pas. Voyant qu'il allait être tué, le malheureux, l'œil en feu, l'injure à la bouche et le sabre haut, fondit sur nous. On s'attendait si peu à cette folle attaque, à cette fureur désespérée chez un simple *tringlot*, qu'on recula involontairement en croisant la baïonnette et sans tirer, de peur de s'entretuer.

Digitized by Google

Quant à lui, tremblant de fureur et brandissant toujours son sabre, il nous accablait d'injures.

— Oui, je suis déserteur, criait-il, canailles de Versaillais! brigands, assassins, voleurs de grands chemins!

Sa bouche écumait, il était effrayant à voir. Il était sans doute en proie au *delirium tremens*, mal que ces funestes journées ont contribué dans une large mesure à développer dans les organisations exaltées et maladives. Un lignard para les coups de sabre, tandis qu'un autre lui saisissait les bras. On parvint, non sans peine, à le désarmer. Le forcené se mit alors à hurler et à crier de toutes ses forces, en continuant ses outrages et ses blasphèmes.

— Oui, fusillez-moi, misérables, bandits, assassins ! oui, je suis déserteur. Vous allez voir comme je vais mourir. Vive la Commune !

On l'emmena jusqu'à l'endroit où venait d'être fusillé l'officier de marine, dont le cadavre parut lui produire peu d'effet, probablement parce qu'il ne raisonnait pas la situation. Son accès durait toujours et ses cris avaient attiré beaucoup de lignards. De lui-même, il descendit dans la tranchée, s'arrêta, ouvrant les bras en croix, écartant les jambes, et nous regarda d'un air de défi, les cheveux hérissés, les yeux hagards, en répétant ses invectives et ses hurlements. Plusieurs coups de fusil le firent tomber. Son corps tressaillit quelques secondes. Un lignard s'approcha et, par humanité, lui donna le coup de grâce. Longtemps encore, son visage conserva une expression d'égarement farouche.

Digitized by Google

Je me souviens particulièrement de l'un des prisonniers que l'on fit durant ces tristes combats et qui m'inspira une profonde pitié. C'était un grand vieillard qui portait les insignes de sous-lieutenant sur un uniforme usé, rapé, mais propre. Il était entre deux chasseurs qui le faisaient marcher plus vite que sa vigueur affaiblie ne le lui permettait. Sa face osseuse, jaune, amaigrie, avait des lunettes. Sur ses vêtements se lisait la misère, et sur son visage, la folie douce, la monomanie. C'était sans doute un vieux et honnête Don Quichotte du socialisme, un halluciné, un vieux marabout des clubs, qui, par conviction ou par nécessité, venait de s'exposer, je ne puis dire combattre, pour la cause qu'il croyait bonne et sainte. Il faisait piètre mine, le pauvre homme. A chaque raillerie que les volontaires lui lançaient en le voyant passer, il essayait de sourire en tremblant, et répondait en ôtant humblement son képi. Son crâne dénudé, que sillonnaient à peine quelques cheveux blancs, faisait mal à voir.

On pouvait être inquiet sur le sort de ce malheureux, mené de la sorte, et entre les mains des petits chasseurs, qui, je l'ai répété, ne plaisantaient pas. Nous dîmes quelques mots en sa faveur au commandant Véret, notre lieutenant, dont je connaissais l'humanité, et on demanda aux chasseurs de nous confier le vieux sectaire, ce qu'ils firent, non sans se faire prier.

Le pauvre vieux fut alors remis en meilleures mains, et il en a probablement été quitte pour un séjour aux pontons, qui, hélas ! ne le guérira peut-être pas.

Le comique, du reste, le disputait parfois au tragique

Digitized by Google

dans ces terribles moments. Sur la fin de la lutte, quelques coups de feu étant partis d'une maison, de Châtillon s'élança et y pénétra aussitôt. En la fouillant, il se trouva face à face avec un chasseur à pied, qui était en train de troquer son uniforme contre des effets d'ouvrier. Il prit de Châtillon pour un fédéré, car il continua en lui disant :

— Je me déguise, mais c'est pour tirer sur les Versaillais, avec plus de chance de leur échapper, s'ils arrivent jusqu'ici. Vous comprenez qu'ainsi costumé, ils ne me reconnaîtront pas ; s'ils me prenaient avec mon uniforme, mon affaire serait claire. Vous devriez faire comme moi.

— Vous ne reconnaissez donc pas l'uniforme de la mobile ? lui dit de Châtillon. Je suis Versaillais.

— Vous voulez rire ? fit le chasseur avec inquiétude.

De Châtillon lui ordonna de descendre. Le déserteur protesta alors de ses intentions pacifiques.

— La vérité, reprit-il, est que j'en ai assez. Je me déguise pour mieux me sauver. Mais, réellement, vous êtes un Versaillais ?

Pour lui donner une leçon, de Châtillon changea subitement de ton, et, avec une indignation jouée :

— Non, je ne suis pas Versaillais, mais vous allez descendre tout de même. Je vais vous conduire devant le citoyen délégué qui vous fera fusiller comme lâche et fuyard.

Le chasseur pris au piége, protesta, se contredit et finit par descendre sans savoir réellement à qui il avait affaire. Il l'apprit bientôt en voyant les chasseurs

Digitized by Google

de notre brigade, qui, reconnaissant un déserteur, le passèrent par les armes séance tenante.

Un individu en civil s'était présenté quelques instants auparavant à un groupe de mes camarades. Les prenant aussi pour des fédérés, il les avait priés instamment de lui prêter un fusil pour tirer « sur ces canailles de Versaillais » et tâcher d'en descendre quelques-uns. Cela lui ferait grand plaisir, disait-il, et il s'excusa de n'être pas parmi les fédérés, en ajoutant qu'il craignait beaucoup sa femme, et qu'elle le lui avait défendu.

— Ah ! vraiment, mais nous sommes Versaillais, mon ami.

En reconnaissant son erreur, il devint affreusement pâle, comme médusé, et faillit tomber à la renverse.

Ces sortes de mésaventures étaient nombreuses, du reste. Dès le matin, un artilleur s'était présenté à la seconde compagnie, croyant aussi avoir affaire à des gardes nationaux. Il avoua sa qualité de déserteur. Il venait des barricades de la place de la Concorde, après l'incendie de la rue Royale. Le capitaine de Grandpré le fit fusiller immédiatement.

J'arrête le récit de ces tristes anecdotes !

Je vis là plus d'une scène qu'il est inutile de reproduire. J'acquis une nouvelle preuve que les hommes sont partout les mêmes, quand ils échappent un seul instant au joug de la Discipline et de la Loi.

Digitized by Google

Digitized by Google

XX

Devant la mairie de Belleville. — Les déserteurs des 88e et 120e de marche sont repris. — Les héros du 18 mars. — Du renfort pour les compagnies de discipline. — Les faux zouaves. — Insouciance et résignation. — Causes de l'indiscipline des troupes au 18 mars. — Un trait de valeur. — L'église de Belleville échappe à la destruction. — Un convoi de prisonniers. — « Un pâle voyou. » — Un épisode des guerres civiles. — Le cadavre d'un fédéré. — Les reliefs d'un festin de citoyens. — Ralliement. — Paysage. — En marche. — La porte de Romainville. — Un foyer de l'insurrection. — Au bivouac.

La lutte à peine finie, on nous dit que près de deux mille hommes, en grande partie déserteurs du 18 mars, réfugiés dans la rue de Belleville et près de l'église, venaient de se rendre. Nous courûmes aussitôt les voir.

Après avoir traversé la place des Fêtes, nous descendons rapidement la rue de Belleville jusqu'à l'église, devant laquelle s'offrit à nous un triste spectacle.

Sur les trottoirs, dans un pêle-mêle effroyable, s'élevaient des tas de fusils, et près de la mairie, un

Digitized by Google

convoi de prisonniers attendait, entre deux haies de lignards et de lanciers, le moment de se mettre en marche.

La vue de ces prisonniers ralluma notre colère : c'est que ce n'étaient point des gardes nationaux. C'étaient les déserteurs des 88e et 120e régiments de marche ; ceux qui, le 18 mars, avaient lâchement abandonné le général Lecomte aux mains de ses assassins ; ceux qui avaient ensuite prêté à l'émeute un concours actif ; ceux enfin qui avaient mis le comble à toutes nos douleurs et qui, par leur trahison, leur oubli du devoir, avaient failli déshonorer l'armée.

— Voilà les héros du 18 mars ! s'écriait-on.

— Ah ! gredins, vous ne levez plus la crosse en l'air, maintenant !

— En voilà, du renfort pour les compagnies de discipline !

— Allons, voilà qui travaillera aux routes et déracinera les palmiers en Afrique !

A côté des déserteurs de la ligne, se trouvaient des zouaves, quelques marins, des gardes mobiles, des vengeurs de Paris et autres fédérés. Ils étaient très-pâles et semblaient comprendre le danger de leur situation, les zouaves surtout. Ces derniers appelaient plus particulièrement mon attention : car je ne m'attendais pas à trouver des zouaves en cette triste affaire.

Je me convainquis bientôt que ma surprise n'était pas sans fondement. — C'était bien l'uniforme du zouave, immortalisé en l'Afrique, en Crimée et en Italie, mais il était porté par des novices que Charlet

Digitized by Google

et Raffet eussent raillés de grand cœur. C'était de ces tristes recrues parisiennes, engagées pour la durée de la guerre, qu'avaient seules attirées l'étrangeté et la popularité du costume, et qui n'avaient vu le feu que pour le fuir, comme à Châtillon !

Ceux-là étaient blêmes de peur et tenaient les yeux baissés.

Beaucoup de lignards, au contraire, ne semblaient pas se rendre compte de leur situation. Ils regardaient cette scène, où ils étaient eux-mêmes acteurs, avec une sorte d'insouciance qui me parut étrange sur l'instant, mais que je ne tardai pas à m'expliquer, après en avoir interrogé quelques-uns.

C'étaient, pour la plupart, de jeunes soldats. Depuis un an qu'on leur avait fait quitter le champ ou l'atelier, on les avait épuisés de fatigue, de froid, de faim, de privations de toute espèce. Les uns, à Paris, avaient vu le 4 septembre, le 31 octobre, le 18 janvier, et il ne leur était point échappé que les auteurs de ces émeutes avaient été choyés ou graciés : les autres, venus de province, avaient si souvent entendu répéter par les journaux, les dictateurs et tous les flagorneurs du peuple, qu'ils étaient « des lions conduits par des ânes », « que les chefs trahissaient et méritaient la mort », qu'ils finissaient par le répéter eux-mêmes, par le croire et par l'affirmer.

De plus, on les avait si souvent mêlés avec d'autres compagnies ou bataillons organisés à la hâte, qu'ils ignoraient ce que c'est que l'esprit de corps. Leurs officiers étaient si peu nombreux (un ou deux par com-

Digitized by Google

pagnie), si récemment promus ou sortis du dépôt, et d'ailleurs si souvent insuffisants, qu'ils étaient sans autorité sur les hommes.

On ne voit que trop quelle facilité s'offrait aux recrues de se vicier, de se corrompre, de perdre toute espèce de sens moral, dans le milieu indiscipliné où le sort les avait jetées. Et qui sait? Les malheureux avaient pu croire, le 18 mars, qu'ils faisaient acte méritoire, acte de « baïonnettes intelligentes », lorsque abandonnant leurs chefs, refusant de « tirer sur leurs frères du peuple », ils pactisaient avec l'insurrection.

La raison de ces défaillances se trouverait peut-être dans cette réponse d'un lignard prisonnier à qui un de nos camarades montrait la perspective des travaux forcés en Algérie :

— « J'ai vu tant de misère déjà que ça m'est bien égal d'en voir encore! »

Quoi qu'il en soit, ces misérables méritaient un châtiment exemplaire, et la lâcheté qu'ils avaient montrée disposait peu à la pitié, au respect pour leur infortune. — En effet, peu d'instants auparavant, ils s'étaient rendus en masse et avaient jeté leurs armes dans l'espoir d'avoir la vie sauve. Ils avaient peu donné, et les Buttes-Chaumont prises, ils étaient venus se réfugier vers l'église et la mairie, abandonnés par leurs chefs. C'est alors qu'un capitaine de la légion étrangère leur apparut, sortant d'une rue voisine, le revolver au poing, suivi à distance par un petit détachement.

Digitized by Google

— Allons, jetez vos armes ! s'écria-t-il, en s'élançant vers eux, ou je vous fais tous fusiller.

Les déserteurs hésitèrent; quelques-uns couchaient en joue le brave officier; mais son audace, leur découragement profond, la vue des premiers soldats du régiment étranger qui accouraient, les décida. Ils jetèrent leurs armes et se rendirent. Quelques minutes après, nos troupes entouraient et désarmaient le reste. Ici se place un détail curieux.

La troupe venait d'ouvrir l'église pour y enfermer provisoirement les prisonniers. Cette église avait été transformée par les insurgés en poudrière et devait sauter lorsqu'on ferait pénétrer la clef dans la serrure de la porte principale. Heureusement, il avait été impossible de trouver le sacristain qui détenait la clef. On eut recours à un ouvrier qui ne put que démonter la serrure, sans produire de frottement intérieur. La serrure enlevée, la porte s'ouvrit et on découvrit la mèche et les matières explosibles. Sans cette circonstance, due à un merveilleux hasard, tout sautait et Paris comptait une ruine de plus.

Quelle rage, quelle furie de destruction possédaient donc les fédérés? Quel avantage auraient-ils trouvé à la destruction de cette modeste église dans ce pauvre quartier? Était-ce donc la seule soif de vengeance qui les animait dans ces ravages?

On fit entrer les déserteurs, mais l'église était trop petite pour les contenir tous; c'est alors qu'on les organisa en convois pour les diriger sur Versailles.

Digitized by Google

Le convoi se mit bientôt en marche. De Châtillon, ancien officier au 16e bataillon de la mobile de la Seine, recrutée à Belleville et à la Villette, reconnut parmi les prisonniers quelques mobiles de son bataillon. L'un d'eux surtout, véritable type du « pâle voyou » parisien, appela notre attention. Petit, malingre, figure ignoble, cheveux longs, tenue très-négligée, il marchait gaiement, poussant dans le dos ses compagnons de captivité, marchant sur leurs talons, lançant des lazzis, tout comme il l'eût fait dans une queue de spectacle. Cette scène semblait ne pas l'étonner; elle l'amusait peut-être !

Ici se place une de ces scènes étranges dont fourmillent les guerres civiles.

Un prisonnier en blouse bleue venait de sortir des rangs, de traverser l'escorte et de s'élancer dans une maison à droite. Cet acte désespéré causa un mouvement général. Un officier cria aux soldats : « Rattrappez-le et fusillez-le de suite ! »

Deux lignards se détachèrent de l'escorte et coururent après le fuyard. Nous les suivons. La maison avait plusieurs cours. Le prisonnier connaissait probablement cette circonstance, et il espérait se cacher et dérouter ceux qui le poursuivraient. Sous la porte, quelques femmes criaient avec terreur : Ah ! mon Dieu, le pauvre homme ! Il est perdu !

— Messieurs, nous dit l'une d'elles, qui nous prit pour des officiers de l'armée, sauvez-le !

A peine achevait-elle ces mots qu'on entendit d'hor-

Digitized by Google

ribles cris d'angoisse accompagnés de deux détonations.

— Ah ! mon Dieu, ils l'ont tué ! et une pauvre vieille tomba à genoux en élevant les mains au ciel; les autres se mirent à sangloter. Nous nous hâtâmes.

Le malheureux n'était pas tué cependant. Se voyant repris avant d'avoir pu trouver une cachette, il s'était mis à courir le long d'un mur en criant. Les soldats avaient tiré précipitamment et l'avaient manqué. Alors, au milieu de sa folle terreur, son intelligence l'avait sauvé. Au lieu de prier, de se justifier ou de chercher à fuir de nouveau, il s'était précipité au-devant des soldats avant qu'ils eussent rechargé l'arme, et leur demandait grâce en leur jurant qu'il allait les suivre. Joignant l'action à la parole, il se mit, sans perdre une seconde, à marcher ou plutôt à courir, tout en répétant d'une voix désespérée :

— Je vous demande pardon, je ne recommencerai plus : vous voyez, je marche avec vous, ne me tuez pas !

Ses deux gardiens, attendris, dégoûtés peut-être de cette affreuse chasse à l'homme, se contentèrent de le houspiller vertement. Il en fut quitte pour quelques nouveaux horions au moment où il rejoignit le convoi au milieu duquel il se précipita. Mêlé dans la foule des prisonniers, il n'avait plus à craindre, il était sauvé !

Quelques instants après, nous remontions pour rallier la compagnie rue des Lilas. Au moment où nous

Digitized by Google

pâssions près de la barricade qui nous avait arrêtés la veille, une bonne femme nous prévint qu'un fédéré mort avait été apporté chez elle et nous demanda ce qu'il en fallait faire. Nous entrâmes. Elle nous conta alors que, durant la nuit, le malheureux fédéré avait reçu une balle dans la poitrine en défendant la barricade ; qu'il était mort immédiatement, et que ses camarades l'avaient porté là et couché sur de la paille. Ils lui avaient remis un petit papier sur lequel étaient le nom et l'adresse du malheureux : « Il est marié et « il a des enfants, lui avaient dit les fédérés; si « nous sommes tués ou forcés de battre en retraite, « faites prévenir sa femme pour qu'elle vienne le « chercher. »

Mais le domicile indiqué était éloigné et l'on ne pouvait pas encore communiquer avec le bas de Belleville.

La bonne femme nous montra le fédéré dont le visage était calme et sans contractions, effet général des blessures au cœur dont on meurt sur le coup.

J'éprouvais grand' pitié. Nous savions que les camarades du malheureux avaient été fusillés dans la cour à côté.

Nous trouvâmes un volontaire de la seconde compagnie qui, moyennant une pièce d'argent, voulut bien tenter l'aventure d'aller avertir la femme du malheureux.

La bonne femme nous raconta ses craintes et ses tribulations. C'était chez elle que les officiers fédérés s'étaient installés en dernier lieu. La nuit, les défen-

Digitized by Google

seurs de la barricade avaient ripaillé dans la salle à manger où elle avait dû les servir. Leur confiance durait encore, mais ils ignoraient complétement où en était la Commune. En définitive, elle s'estimait heureuse de voir tout cela fini.

Les fédérés avaient laissé du pain et des restes sur la table. La faim se faisait sentir. Ma foi, nous n'hésitâmes pas et nous demandâmes la permission de les prendre. La pauvre femme aussitôt de nous offrir à déjeuner. Nous acceptons, mais à condition d'en payer les frais. On trouve des œufs. Puis, avec du Châtillon, Pfinder, que nous appelons, nous faisons un excellent repas en utilisant les reliefs du festin. Mais nous ne pouvons le terminer tranquillement, les clairons du bataillon sonnent le ralliement.

Notre bataillon se reforme dans la rue des Lilas, et nous redescendons sur le boulevard Serrurier, le long des fortifications, dominant les magnifiques plaines de l'Est et jetant un coup d'œil sur le splendide paysage qui se déroule sous nos yeux. Le colonel Valette, à cheval, gronde les retardataires. Le général Pradier et son officier d'ordonnance passent au galop, et la colonne se remet en marche.

— Allons, bon ! disait-on en riant, il paraît que ce n'est pas encore fini par là !

La colonne longe les fortifications et rencontre des cadavres, auprès d'une barricade qui avait été énergiquement défendue. Le génie l'ouvre pour permettre à notre artillerie de passer. Nous côtoyons la porte de Romainville ; puis, tournant à droite, nous descendons

Digitized by Google

dans Belleville par la rue de ce nom, qu'on nous avait signalée comme si redoutable, sans rencontrer de résistance. Sur notre passage les traces de la lutte, le silence. Beaucoup de monde se cache. A la hauteur de la rue du Pré, un peu avant l'église, notre colonne fait halte et reçoit l'ordre de bivouaquer, car notre séjour peut se prolonger.

Digitized by Google

XXI

Accueil inattendu. — Les fédérés réfugiés dans Belleville. — Réquisitions d'un nouveau genre. — La précaution inutile. — La géographie des quartiers de Paris. — Les déplacements de l'émeute. — Les mégères. — Le désarmement. — Vierge de poudre ! — Un souvenir du siége. — L'armée du désordre. — Elle a vécu ! — Horrible nouvelle.

Contrairement à ce que nous attendions, une partie des habitants nous fit bon accueil, principalement les boutiquiers et les commerçants. Ils parlaient de leur délivrance avec un air de soulagement et de reconnaissance, et nous racontaient que, pendant plus de trois jours, tous les fédérés, la lie des autres quartiers de Paris, refoulés dans Belleville, avaient fait des réquisitions, ne payant qu'en menaces ou en mauvais traitements. Un débitant nous montrait ses flacons vides. Un marchand de rouenneries nous signalait avec colère une réquisition d'un nouveau genre.

Les fédérés réfugiés, — et il y en avait de tous les quartiers de Paris et de tous les corps, de Montmartre, de Grenelle, de Montrouge, vengeurs, lascars et barricadiers, etc., — ne pouvant, comme les insurgés de

Digitized by Google

Belleville, se retirer chez eux et y prendre des effets civils, s'étaient présentés chez les marchands d'habillements, même chez des particuliers, avaient exigé qu'on leur livrât des blouses, des pantalons, des casquettes, pour se déguiser.

Les commerçants avaient vu en peu de temps leurs rayons se vider, et ils signalaient avec empressement cette circonstance aux soldats. Aussi arrêtait-on tout homme vêtu de neuf qui ne pouvait pas indiquer son domicile.

Mais ce détail n'était pas le seul qui pût trahir les fédérés ainsi déguisés. Ils avaient tous aux pieds ces souliers confectionnés que l'État donne aux troupes et qui ont pris le nom de « godillots. » La Commune en avait distribué aux fédérés une grande quantité, et s'ils avaient pu trouver des vêtements ils n'avaient pas eu la même chance pour les chaussures : ce détail les trahissait, et j'en vis ainsi arrêter un grand nombre qui avaient la hardiesse de se montrer peu de temps après le combat et qui croyaient pouvoir rejoindre facilement leur quartier à l'aide de leur déguisement. Plus d'un avait conservé sous ses nouveaux habits son uniforme de garde national.

Ce qui était curieux au milieu du désordre, c'était l'énergie avec laquelle les gens tranquilles, les bourgeois, les négociants du quartier protestaient contre la mauvaise réputation qui leur était faite. Ils prétendaient, et avec assez de raison, qu'elle n'était pas méritée, et qu'on les confondait, eux, avec les gens des quartiers voisins, de Charonne, de Ménilmontant, du

Digitized by Google

faubourg du Temple, plus turbulents, plus insolents, moins sobres et moins laborieux. Ces bourgeois n'avaient pas tort.

La grande capitale a, en effet, une géographie particulière à laquelle peu de gens sont initiés. Ceux qui ont étudié Paris savent que chacun de ses quartiers a sa topographie, son aspect, ses mœurs, son commerce, ses aspirations, ses intérêts, son caractère enfin.

Le quartier de Belleville, lui, représenterait plutôt un bourgeois curieux, que l'émeute prend sur le seuil de sa porte, entraîne dans son tourbillon. Quoi qu'il en ait, il est forcé de prêter à la tourbe son nom, son influence, sa vie quelquefois ! Et à ce propos, une remarque bizarre est à faire. C'est que le foyer principal des insurrections semble se déplacer après chaque grande crise. Sous la Fronde, le quartier des Halles ; sous la première République, le faubourg Saint-Antoine ; sous la seconde, les quartiers situés en bas et à côté de Belleville et confondus avec celui-ci. Aujourd'hui, semblerait-il, c'est Montmartre qui devient le foyer principal des émeutes populaires.

Nous étions descendus avec quelques camarades dans les quartiers voisins ; nous y avions trouvé moins bon accueil. Sur la physionomie des hommes se lisait une haine contenue seulement par la crainte. Les femmes avaient les yeux rougis ; plus d'une mégère nous lançait des regards brûlants de rage sourde et concentrée, et plus d'une tentative criminelle eut lieu contre les sentinelles, les soldats et les officiers isolés.

Digitized by Google

L'état-major et les autorités légales s'occupaient du désarmement général. Des tas innombrables de fusils jonchaient les rues. Un grand nombre étaient vierges de tout contact avec la poudre. Bien peu avaient servi contre les Allemands, et bien peu aussi, heureusement, contre l'armée nationale !

A cette vue, je me rappelais les tristes pressentiments qui me frappaient, sous le premier siége de Paris, quand je voyais, traversant les rues, ces milices bruyantes, indisciplinées, capricieuses et brutales, parmi lesquelles on avait tout admis, même les indignes.

Je me demandais alors quels moyens on pourrait employer pour désarmer ces masses aveugles et inutiles, et je me souvenais que, sous la Révolution, la garde nationale de La Fayette avait été bien vite remplacée par les sections armées de la Terreur ; que les ateliers nationaux avaient engendré l'insurrection de Juin ; j'entrevoyais vaguement que, même au cas où le siége de Paris serait levé par les Prussiens, les prolétaires, les sectaires, les bourgeois ne consentiraient pas à se dessaisir de leurs armes, qu'ils considéraient déjà comme une propriété personnelle ; et je ne pouvais que prévoir une guerre civile après le 4 septembre, comme après le 10 août, comme après le 24 février.

Je borne donc là mes considérations rétrospectives. L'action seule est intéressante et s'impose à ma narration. D'ailleurs, pourquoi récriminer contre la garde nationale ? Comme la garde mobile, elle a vécu.

Digitized by Google

Pour en revenir au désarmement, il donna lieu, ce jour-là, à plusieurs incidents, auxquels les scènes tragiques que j'ai relatées ne laisseraient plus qu'un intérêt relatif. En revenant à l'endroit où notre bataillon était au repos, nous trouvâmes nos camarades très-surexcités. Ils venaient d'apprendre les détails de cet horrible massacre des gendarmes et des prêtres dans les environs de la rue Haxo. Plusieurs d'entre eux revenaient du lieu du massacre et donnaient des renseignements épouvantables. Nous nous y rendîmes aussitôt.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXII

Le n° 89 de la rue Haxo. — C'est là ! — Le charnier. — Dévouement d'un volontaire. — Désolation. — Veuves et orphelins. — Les prêtres de Paris durant la Commune. — Perversion. — — Regrets des habitants du quartier. — Un bon prêtre. — Le curé de Belleville. — Charité chrétienne. — Un rayon consalateur.

Dans le parcours de la rue de Belleville à la rue Haxo, on nous donna, sur le massacre, des détails qui vinrent ranimer plus vivement encore notre colère et notre indignation, hélas ! déjà bien fatiguées.

Au n° 89 de la rue Haxo, quartier général du secteur pendant le premier siége, on nous dit : « C'est là. » Nous entrons dans une cour où un spectacle horrible frappe nos yeux et nous remplit d'épouvante et de désespoir. Des cadavres affreusement mutilés, tuméfiés, gonflés, noirs, en pleine décomposition, étaient rangés le long des murs. On en retirait encore des caves voisines, caves en construction, recouvertes seulement d'une charpente en fer et d'un plancher.

Des odeurs cadavériques nous saisissaient à la gorge

Digitized by Google

et semblaient vouloir nous chasser de ces lieux, qui suaient le crime.

Les cadavres étaient sur deux rangées ; d'un côté, les gendarmes et les gardes de Paris ; de l'autre, les prêtres et les civils. Visages et corps étaient méconnaissables ; mais on reconnaissait les prêtres à leurs culottes courtes et les gendarmes à la barbiche et au pantalon bleu.

Des employés des pompes funèbres et des prêtres accourus là jetaient du chlore, de l'acide phénique et autres désinfectants ; mais, en dépit de tous ces efforts, l'odeur de mort persistait et rendait la place presque intenable. De la cave surtout s'exhalaient les miasmes les plus repoussants. Il fallait un véritable courage pour descendre dans cet affreux charnier. Quelques hommes dévoués cependant s'étaient offerts, et un de nos camarades y était encore au moment où j'arrivai. C'était un nommé Collin, officier de mobiles de province et faisant partie de la 2e subdivision de notre compagnie. Il prenait les cadavres, les montait jusqu'à l'ouverture et les remettait aux employés des pompes funèbres, ou à nos camarades Porret, d'Hauteville qui les rangeaient dans la cour.

A ce moment, j'entendis des sanglots et des cris de désespoir : c'étaient des femmes et des enfants de gardes de Paris et de gendarmes, qui cherchaient leur mari, leur père et qui, devant cette tombe sans nom, devant l'état hideux de mutilation et de décomposition des corps, n'osaient plus poursuivre leurs investiga-

Digitized by Google

tions ou ne pouvaient reconnaître les leurs. La douleur de ces malheureux nous arrachait des larmes.

Ne pouvant plus, pour ma part, supporter ni la vue de ce spectacle ni l'odeur des cadavres, je partis avec un curé de je ne sais plus quelle paroisse. Celui-ci était venu chercher des prêtres de ses amis, avait pu constater leur identité et les emmenait dans un chariot fermé, peint en vert, pour les inhumer décemment. Quelques-uns de mes camarades et plusieurs lignards ou chasseurs nous suivaient.

En marchant, je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un songe. Qu'avaient donc fait aux fédérés ces malheureux prêtres pour avoir une semblable destinée! Le clergé, cependant, en 1871 comme en juin 1848, n'avait oublié ni son caractère ni sa mission. Il ne s'était occupé que du service des cultes et ne s'était même pas plaint de la persécution.

La Commune avait donc eu, elle aussi, ses septembriseurs, et ces misérables ne seraient probablement pas tous punis, pas tous découverts! En tous cas, il n'y aurait jamais de responsables devant l'histoire, parce que ce massacre, prémédité pourtant, avait été accompli par une collectivité, au lieu d'être ordonné par un seul individu. O perversion du sens moral! les scélérats trouveraient, sans doute, sous peu de temps des gens qui les excuseraient sous prétexte de passions politiques! Tant il est vrai que le crime même a des trompe-l'œil effroyables et que « le peuple, qui se plaint des tyrans, est souvent plus coupable et plus cruel qu'eux ! »

Digitized by Google

Devant notre convoi funèbre, les habitants du quartier se découvraient respectueusement. Dans la colère qui nous aveuglait, nous ne pouvions nous empêcher de les interpeller avec énergie :

— Pourquoi avez-vous laissé faire ce massacre ? Vous en étiez peut-être ?

Les hommes pâlissaient et les femmes répondaient en tremblant :

— O mon Dieu, pouvez-vous croire que c'est nous ? Ce sont des gens des autres quartiers qui sont venus par ici.

— Pourquoi donc n'avez-vous rien empêché ?

— Mais, est-ce que nous le pouvions ? Il y avait beaucoup de gardes nationaux ; ils avaient des armes et nous auraient tous tués si nous avions dit un mot !

— Ah ! disait une autre en pleurant, quand nous les avons vus passer, les pauvres enfants, ça nous a fait assez de peine !

Ces réponses avaient un semblant d'excuse logique ; c'était peut-être la vérité. Mais nous exprimions hautement nos regrets d'avoir fait tant de prisonniers dans la lutte.

—Ah! si nous avions su, s'écriait-on, comme nous aurions vengé les malheureuses victimes !

Le prêtre qui nous accompagnait cherchait pourtant à nous calmer. Le contraste de son langage simple et clément avec celui des gens passionnés que j'avais entendus si souvent, me frappa l'esprit.

Le bon prêtre nous disait :

— Mes amis, ne plaignez point les otages, le mar-

Digitized by Google

tyre leur a ouvert les portes de la demeure de Dieu. Ils sont dans l'autre vie, plus heureux que nous dans celle-ci. Ne menacez personne, mes enfants ; cette guerre est affreuse et elle a déjà fait trop de victimes. Il faut pardonner à ses plus cruels ennemis... tout est fini maintenant: Pardonnez donc !

Au fond, ce langage évangélique produisait peu d'effet sur nous, et plus loin, un drôle n'ayant pas salué le convoi, il fallut toutes les instances du vénérable ecclésiastique pour le laisser échapper de nos mains, au moment où nous allions lui faire un mauvais parti.

Sur ces entrefaites, nous rencontrâmes un homme vêtu d'un long paletot et décoré de la Légion d'honneur. Il marchait péniblement, appuyé sur une canne, et un de ses pieds paraissait grièvement blessé. C'était un prêtre de Belleville ; il avait reçu une balle en allant chercher des blessés sur le champ de bataille, dans une sortie du premier siége. Tout le monde l'aimait dans le quartier. Il n'avait point abandonné sa paroisse, et s'était contenté de changer la soutane, — vêtement dangereux dans cette crise, — contre le costume bourgeois qu'on lui avait conseillé d'adopter. Les démagogues n'avaient pas osé s'emparer de lui.

Il nous tint à peu près le même langage que son confrère, en termes où l'on reconnaissait l'homme qui savait parler à des natures comme les nôtres, peu disposées à comprendre, dans ces terribles circonstances, la charité chrétienne et la fraternité évangélique. Nous nous séparâmes d'eux quelques instants après.

Au milieu de ces tristes jours, le souvenir de ces

Digitized by Google

deux dignes apôtres m'est resté dans l'esprit comme un rayon consolateur.

On parlait beaucoup, dans le quartier, du massacre de la rue Haxo. Je recueillis quelques détails. Depuis, il a été le sujet d'un procès célèbre, et l'endroit où il s'accomplit est devenu le but d'un pieux et quotidien pèlerinage. Le massacre de la Roquette est plus connu, parce que les victimes appartenaient à des classes plus élevées dans l'ordre social ; mais celui de la rue Haxo où les victimes, d'un rang plus modeste, furent si nombreuses, est plus dramatique et plus affreux encore.

Nous allons le raconter en peu de mots.

Digitized by Google

XXIII

Récit du massacre des otages rue Haxo.

Le 26 mai, vers trois heures de l'après-midi, soixante fédérés de différents bataillons, suivis d'une foule en fureur, se présentèrent à la Roquette, ayant à leur tête un officier qui demanda à voir François, le directeur de la prison.

Cet officier apportait un ordre, signé Th. Ferré, enjoignant de lui remettre tous les ôtages et *autant d'autres* que le peloton pourrait en conduire. Aussitôt cet ordre reçu, le directeur François chargea le brigadier-chef des gardiens, nommé Ramain, de faire descendre tous les gendarmes ; puis il lui remit une liste sur laquelle étaient inscrits quinze noms d'otages. Ramain chargea le sous-brigadier de l'ordre relatif aux gendarmes et monta lui-même pour exécuter celui qui concernait les prêtres et les laïques.

En entrant dans le corridor, il s'écria : « Attention ! il m'en faut quinze. Qu'on se range et qu'on réponde ! »

Cette brusque interpellation produisit un redoublement d'angoisses chez les otages, qui ne se doutaient,

Digitized by Google

hélas ! que trop du sort qui leur était réservé.

Ils s'étaient mutuellement préparés à mourir et se rangeaient docilement à la voix du gardien-chef. L'un d'eux, le père de Bengy, dont Ramain prononçait mal le nom, s'approcha de la liste et dit simplement : « De Bengy, c'est moi ! » Et il alla se placer à côté des autres victimes.

A deux pas de lui, le père Guérin, prêtre des Missions étrangères, se tenait auprès de M. Chevriaux, proviseur du lycée de Vanves, et lui proposait de répondre pour lui et de mourir à sa place, s'il venait à être appelé.

Dès la veille, le père Guérin, prévoyant ce funèbre appel, avait dit à M. Chevriaux, de cellule à cellule : « Vous avez une femme et un enfant ; ce sont des liens trop douloureux à briser : laissez-moi vous sauver ! On ne vérifie pas notre identité ; je suis vêtu comme vous en laïque ; ma vie depuis longtemps est vouée au martyre ; elle aura été utile si elle conserve la vôtre ; laissez-moi répondre pour vous. »

Cette proposition était faite dans le silence de la nuit. Un homme moins fortement trempé eût pu céder au désir de vivre pour sa famille et accepter : ce n'eût pas été héroïque, c'eût été humain. M. Chevriaux refusa. Ni l'un ni l'autre ne furent appelés. Heureusement sauvés, ils ont figuré tous deux comme témoins au procès.

Le directeur François remit donc au peloton d'exécution les cinquante prisonniers qu'il s'agissait, tout le monde le savait déjà, de fusiller. Les otages, amenés

Digitized by Google

au guichet, furent comptés un à un en passant par la porte. Ces infortunés se placèrent d'eux-mêmes entre les deux rangs du peloton ; il y avait trente-trois gendarmes, dix gardes de Paris, dix prêtres ou religieux et deux civils.

Le peloton se mit en marche vers quatre heures, monta la rue de la Roquette jusqu'au cimetière du Père Lachaise, tourna à gauche et suivit le boulevard de Ménilmontant jusqu'au boulevard de Belleville.

Dans cette première partie du trajet, on chemina en silence; les prêtres priaient et adressaient de temps en temps de pieuses exhortations aux gendarmes qui, de leur côté, marchaient recueillis, sans être encore par trop troublés par les passants.

On monta ainsi la chaussée de Ménilmontant jusqu'à la rue de Puebla. La foule commençait à environner le cortége ; elle voulait voir ces prêtres et ces gendarmes que les fédérés se vantaient d'avoir fait prisonniers le matin sur les Versaillais, mais elle ne demandait pas encore leur mort.

A hauteur de la rue de Puebla, un changement se produit : la physionomie de cette foule devint subitement haineuse et agressive ; on cria : A bas les calotins, à bas les *Cognes!* Les malheureux prisonniers avaient été rencontrés par des chasseurs et des artilleurs fédérés qui venaient d'être battus par l'armée régulière et qui voulaient se venger en fusillant immédiatement les otages sur place.

On prit néanmoins la rue de Puebla, puis la rue des Rigoles et on arriva à la mairie de Belleville. Le cor-

Digitized by Google

tége tout entier entra dans la cour de cette mairie. Le maintien des otages était digne. Leur position eût ému des bourreaux. C'était là le quartier général de Ranvier, membre de la Commune, et le refuge de tous les incendiaires des Tuileries, de l'Hôtel de Ville et du reste de Paris.

Ranvier connaissait les otages; il les avait souvent outragés et menacés de mort à la Roquette, lorsque le directeur François et lui les faisaient journellement descendre de leurs cellules pour les donner en spectacle à leurs ignobles amis.

Le commandant de l'escorte s'étant entretenu quelques instants avec lui, tout le monde sut bientôt que Ranvier avait donné l'ordre d'aller les fusiller au rempart, en leur laissant seulement un quart d'heure pour faire leur testament et leurs derniers adieux.

Le cortége sortit alors de la mairie et prit la rue de Paris. A partir de là, la foule devint une cohue infernale; les hommes et les femmes repoussés de tous les coins de Paris vers ce quartier, manifestaient la plus hideuse férocité. Les uns, choisissant d'avance la victime qu'ils voulaient frapper, bousculaient les rangs de l'escorte, pour aller dire à cette victime, en lui mettant une arme sous la gorge : « C'est avec cela que je vais te descendre tout à l'heure ! »

Des femmes, véritables furies de l'émeute, criaient : « Fusillez-les tout de suite ici, pour que nous les « voyions ! » Des forcenés, orateurs de clubs, reconnaissant dans cette foule leur public habituel, tel qu'ils avaient aidé à le former, trouvaient encore là

Digitized by Google

l'occasion d'ébaucher des discours sur la justice du peuple, et de promettre que les vengeurs de la Commune seraient inscrits au tableau d'honneur dans les journaux du lendemain.

Tout le parcours de la longue rue de Paris et de la rue Haxo se fit au milieu de ces scènes odieuses. Les otages étaient exténués. Enfin, vers cinq heures et demie, le cortége arriva au deuxième secteur, où siégeait l'état-major général des légions de Belleville et de Ménilmontant.

Au moment où les otages apparaissaient à la grille, la foule débordait l'escorte. Un membre de la Commune, nommé Parent, engagea les délégués du Comité central qui se trouvaient là à user de leur influence pour empêcher qu'on déshonorât la Commune. Mais les délégués ne se prêtèrent point à ce bon sentiment et ils eussent d'ailleurs été impuissants : la foule n'écoutait plus que sa fureur. Un artilleur fédéré, d'une force herculéenne, était posté sur le seuil, et à chaque prêtre qui passait devant lui, le misérable assénait un coup de poing qui renversait quelquefois la victime. Cependant les otages pénétrèrent dans l'intérieur du secteur et se laissèrent conduire jusqu'à l'entrée du terrain choisi pour l'exécution.

Il semble que la dignité de leur attitude, l'aspect touchant de leurs regards sans haine et sans peur aient un instant fait hésiter les assassins qui les approchaient, ou que ceux-ci aient reculé devant le crime ; car on resta là plusieurs minutes sans oser les toucher, malgré les excitations frénétiques de la foule et les cris

Digitized by Google

de mort qui partaient des rangs les plus éloignés.

Enfin, un officier de fédérés monta sur une voiture et fit un discours. Un autre grimpa sur un mur et lut un papier. D'immenses clameurs se répandirent alors, en même temps qu'une poussée formidable agitait la masse houleuse. Les premiers otages se trouvèrent acculés dans un terrain vague, dont le fond est fermé par une maison sans ouverture de ce côté. On fit feu sur eux presque à bout portant : ils tombèrent. On fit successivement entrer les autres et on les assassina de même, de telle sorte que les derniers eurent la douleur d'assister aux convulsions et à l'agonie de leurs devanciers dans la mort. Quelques-uns même étaient couverts du sang de leurs compagnons avant d'entrer dans le terrain.

Cette hideuse tuerie dura plus d'un quart d'heure. La plume ne peut la décrire. Un seul fait de révolte, mais de révolte sublime, se fit remarquer : Au moment où un jeune homme dans toute la force de l'âge, le maréchal des logis Genty, de la garde de Paris, présentait sa poitrine au fusil d'un marin fédéré qui le visait, un vieux prêtre ne put tenir son indignation, et par une inspiration héroïque, hélas ! et inutile, repoussa l'assassin et se plaça devant la victime qu'il ne put cependant pas plus sauver qui lui-même. La foule était sourde et aveugle : elle ne comprit même pas, cette populace ignoble et furieuse, quelle grandeur d'âme attestait cet admirable dévouement. Sa surexcitation en augmenta plutôt ; on s'acharna sur le corps bientôt abattu du malheureux et bon vieux prêtre.

Digitized by Google

Quand le dernier otage fut tombé, la lâche multitude fit encore pleuvoir une grêle de balles sur les quarante-sept cadavres. Ce ne fut pas tout : après les feux d'ensemble, trois officiers, deux fédérés et une femme, une femme ! s'avancèrent et foulèrent, en les trépignant avec rage, ces corps chauds et palpitants, d'où le sang jaillissait encore ! Ils voulaient voir si tous avaient rendu le dernier soupir ; et quand ils croyaient apercevoir un reste de souffle, une dernière convulsion, ils frappaient encore à coups de revolver ou à coups de sabre !

Le lendemain de cet épouvantable massacre, des hommes armés de couteaux ouvrirent, en les lacérant, les vêtements des victimes, pour les dépouiller. Après quoi on jeta tous les cadavres dans les caves situées au-dessous même du lieu du massacre.

C'était le 29 que nous avions aidé à cette horrible exhumation. Les cadavres étaient au nombre de quarante-sept ; et l'un d'eux portait, à lui seul, les traces de soixante-sept coups de feu !....

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIV

Le désarmement continue. — Les récalcitrants. — Une prophétie de Joseph de Maistre. — Proclamation du maréchal de Mac-Mahon. — Le faubourg du Temple. — La première barricade. — La place du prince Eugène. — Les barrières de flammes. — Une apothéose au pétrole. — Casernés. — Le gymnase Paz. — Visite à l'ambulance du Corps législatif. — Service funèbre à la Madeleine. — Au cimetière. — Les morts oubliés. — Paris renaît. — Le licenciement approche.

Le 29 mai, le désarmement ordonné continua avec beaucoup de sévérité. Plus d'un récalcitrant fut envoyé à Satory. J'en vis même fusiller un par les chasseurs à pied que sa résistance et la découverte de son uniforme avaient irrités Il fut passé par les armes dans le bas Belleville, sous les yeux des habitants atterrés. Mais nous n'avions plus de pitié : le spectacle odieux de la rue Haxo nous l'avait enlevée. C'était la réalisation de cette prophétie de Joseph de Maistre, jugeant les excès de la Révolution et ses massacres, et disant : « Le peuple, lui aussi, aura ses larmes ! »

Nous restâmes bivouaqués jusqu'au lendemain dans le quartier de Belleville.....

Digitized by Google

C'est là que nous vîmes afficher sur les murs cette simple et magnifique proclamation :

HABITANTS DE PARIS !

L'armée de la France est venue vous sauver.

Paris est délivré.

Nos soldats ont enlevé à quatre heures les dernières positions occupées par les insurgés.

Aujourd'hui la lutte est terminée; l'ordre, le travail et la sécurité vont renaître,

Au quartier général, le 28 mai 1871.

Le maréchal de France, commandant en chef,

MARÉCHAL DE MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA.

Cette courte proclamation disait tout, résumait tout, la joie digne et les désirs patriotiques de tous les bons citoyens. Elle alla droit à nos cœurs et nous produisit une grande impression.

Le 30 mai, au matin, toute la division Grenier se remit en mouvement. Nous allions, disait-on, à la caserne du Prince-Eugène. Pendant que nous descendions le faubourg du Temple, les habitants nous regardaient avec curiosité, mais sans bienveillance, avec l'air du vaincu obligé de reconnaître sa défaite. En passant devant un ancien club, je reconnus, pour y être venu en curieux, deux ans auparavant, la place où s'était élevée la première barricade, symptôme de

Digitized by Google

cette révolution qui couvait, que personne alors n'avait prise au sérieux, et qui venait de finir par cette formidable catastrophe.

Arrivés au château d'Eau, on fit halte, et la colère nous reprit à la vue des magasins, des maisons brûlés.

C'est devant ces désastres inutiles, devant ces ruines amoncelées, que l'on comprenait la fureur des troupes qui les avaient traversées pour aller au combat. Pour nous-mêmes, qui n'avions vu les incendies que de loin, nous nous faisions une idée de la surexcitation qui nous eût saisis si nous avions combattu autour des Tuileries, des Finances, et de l'Hôtel de Ville embrasés. J'ai entendu, depuis, des fédérés déclarer qu'en brûlant ainsi palais, maisons, magasins, ils voulaient mettre une « barrière de flammes » entre eux et les « Versaillais. » J'ai même vu des gens expliquer, excuser ces dévastations commises, disaient-ils, à titre de nécessité stratégique!

Fous et criminels ! En quoi ces « rideaux de flammes » pouvaient-ils les servir et les ont-ils servis? Comment et pour combien de temps pouvaient-ils nous arrêter? Et alors, pourquoi ne pas brûler Paris tout entier, s'il eût été possible à la Commune de le faire?

L'observateur trouvera la raison de tous ces crimes.

Les bandes indisciplinées qui faisaient la guerre autant à la Société qu'au gouvernement, s'étaient vues acculées. Mais elles n'avaient pas voulu céder sans faire tomber sur un objet quelconque la dernière explosion de leur rage impuissante. Se venger, telle avait été évidemment l'idée suprême de leur désespoir.

Digitized by Google

Le pétrole était là, c'était le moyen. Il pouvait donner, par l'incendie, cette grandiose mise en scène dont la foule est toujours avide. Et les touries s'étaient approchées des murs, et la flamme avait monté de la base au faîte comme un serpent qui étreint sa proie, et le pétillement du feu s'était mêlé au pétillement de la fusillade, le bruit du canon au bruit des éboulements, les imprécations des vaincus aux malédictions des victimes..... Comme Jean de Leyde et ses fanatiques de Munster, la Commune s'était ensevelie dans un fantastique écroulement !

Telles étaient, au château d'Eau, nos sombres réflexions : aussi ne pouvions-nous nous empêcher de trouver juste le châtiment sévère infligé aux fédérés vaincus. Ils s'étaient eux-mêmes, par leur œuvre de démon, volontairement dépouillés de ce caractère demi-militaire, demi-belligérant que les circonstances leur avaient jusque-là attribué. On peut recevoir des corsaires à merci, mais on ne fait pas de quartier aux pirates.

La caserne du Prince-Eugène s'offrit à nous dans un état de saleté et de désordre indescriptible. On donna au bataillon des chambres occupées quelques jours auparavant par des corps francs de la Commune. Nous n'y restâmes que quelques instants : un nouvel ordre arriva qui nous installait définitivement à Montmartre, dans les bâtiments en construction du collége Rollin. Les généraux Grenier et Pradier vinrent nous y visiter, et, comme nous étions trop à l'étroit, envoyèrent ma compagnie en casernement dans le gymnase Paz, mis

Digitized by Google

à notre disposition par son propriétaire. Nous avons tous gardé le meilleur souvenir de son hospitalité.

Mais je crois devoir abréger mon récit, qui n'offre plus d'ailleurs qu'un intérêt relatif. L'insurrection était anéantie. Engagés pour la durée de la guerre, nous avions accompli notre devoir volontaire. Notre petit corps n'avait donc plus de raison d'être, et il fut question, dès ce jour, de son licenciement.

Aux premiers moments libres, j'allai revoir mes amis de l'ambulance du Corps législatif. Leur sort m'avait plus d'une fois inquiété, au milieu de la bagarre. Je les retrouvai tous plus avancés dans leur convalescence. J'y aperçus quelques figures nouvelles, des hommes de l'infanterie de marine et des corps d'armée de Versailles, tombés pendant la lutte.

Mes amis me racontèrent leurs tribulations à l'entrée des troupes : la fête que Bergeret « lui-même » donnait ce soir-là à ses amis et à son état-major, dans les appartements au-dessus des salons de réception convertis en ambulance; les premiers boulets; comment le docteur Hottot avait fait descendre et installer durant la nuit, les blessés dans les caves; la lutte sur les quais; l'arrivée de l'infanterie de marine qu'on prit d'abord pour des fédérés; le bombardement du palais et du ministère des affaires étrangères par les barricades de la rue Royale et de la rue de Rivoli qui fermaient la place de la Concorde; la délivrance enfin. J'eus le bonheur de revoir le cher docteur Hottot, ses aides, la bonne Mme Auguste Ch., et ces amis qui avaient partagé mes épreuves. Seules, les bonnes sœurs man-

Digitized by Google

quaient. Elles étaient dispersées dans les hôpitaux et les ambulances de province, partout où il y avait des douleurs à soulager, des consolations à donner.

Notre séjour au gymnase Paz nous permit de nous occuper de nos morts et de nos blessés. On fit célébrer un service pour eux à l'église de la Madeleine. Le colonel Valette nous y conduisit. La cérémonie fut triste. Nous pensions à nos trois commandants de compagnie, à Delclos surtout, qui avait laissé dans nos cœurs un si sympathique souvenir.

On alla ensuite exhumer le commandant Durieu, et nos camarades Brétillon et Chabailles, de la première compagnie, enterrés provisoirement dans un petit cimetière, derrière Montmartre. On transporta religieusement leurs restes dans le grand cimetière, où trois tombes leur avaient été réservées. Ils y dorment du grand sommeil et dans l'éternel repos, à côté de pauvres soldats et de mobiles, morts obscurément pour la France. Le sacrifice de leur vie est passé inaperçu pour les foules ingrates ou indifférentes, et la grande ville pour laquelle ils se sont tous fait tuer les a déjà oubliés....

Paris cependant revenait à lui; les barricades avaient été effacées du sol; les traces du combat disparaissaient. L'industrie et le commerce, depuis un an comprimés, et qui ne demandaient qu'à renaître, reprenaient comme par enchantement leur ancien cours; la France, « noble blessée, » retrouvait sa vitalité. La Commune avait été l'abcès qui avait failli causer sa perte; nous avions crevé cet abcès à coups de bistouri, et la guérison se déclarait. Les épreuves étaient ter-

Digitized by Google

minées; elles avaient duré un an, douloureuses, presque sans espoir; mais c'était fini, bien fini. Il fallait maintenant reconstruire, réparer, travailler.

Pour nous, volontaires de la Seine, notre mission était achevée et nous attendions avec impatience le licenciement. Nous avions hâte, en effet, de rentrer dans nos foyers, d'où nous étions depuis si longtemps absents, de reprendre des travaux trop longtemps interrompus, de revoir la famille, et, il faut bien l'avouer aussi, de nous affranchir enfin de ce joug respectable, mais rude de la discipline, que le patriotisme aide à supporter, mais qui paraît bien lourd lorsque l'esprit du devoir n'est plus là pour en atténuer les ennuis. Aussi notre joie fut-elle grande, quand, le 10 juin, on nous annonça que nous partirions le lendemain pour Versailles, où le Ministre de la guerre avait décidé que nous serions licenciés.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXV

Départ pour Versailles. — Attitude de l'armée. — En wagon. — On renaît à la vie ordinaire. — Les locomotives blindées. — Asnières et la rive droite. — A Versailles. — Chez l'habitant. — Une fête militaire. — Ordres du jour. — La revue d'adieu. — Distribution de récompenses. — Le général de Cissey. — Les « petits paquets » du ministre. — On verse les armes et le campement. — Les volontaires sont licenciés.

Le 11 juin, vers midi, le bataillon formé dans la rue des Martyrs partait pour la gare Saint-Lazare. Sur le chemin, les habitants nous témoignaient de la sympathie. Nous le méritions, j'ose le dire; car nous avions fait notre devoir. Ce fut pour moi une consolation que l'attitude de l'armée après la prise de Paris. Officiers et soldats avaient compris qu'ils ne devaient point tirer vanité de cette triste victoire, ni faire peser sur les habitants le fardeau soit de la défaite, soit de la reconnaissance. Ils sentaient qu'eux-mêmes avaient eu leur part de faiblesses et leurs moments de défaillance, et que, d'ailleurs, sous les yeux de l'ennemi qui nous regardait agoniser avec une joie cruelle, le calme dans la victoire sauvegardait notre dignité nationale. L'armée

Digitized by Google

s'était donc retrouvée, modeste, disciplinée, prête à tout pour mériter le nom « d'armée de la France ».que venait de lui donner le maréchal de Mac-Mahon.

Le bataillon monta dans un train augmenté de plusieurs wagons. La gare était redevenue bruyante et animée, comme aux jours de bonheur et de tranquillité. Nous surtout, qui l'avions vue, pendant le premier siége et sous la Commune, déserte, muette, triste, nous éprouvions un certain plaisir, devant ce mouvement, cette agitation, ces sifflements de locomotive, ces jets de vapeur, ces panaches de fumée, ce branle-bas général, et cette odeur âcre de charbon que nous humions avec délices comme le parfum le plus agréable du monde. On allait donc revivre de la vie ordinaire et saine du travail et de la famille. Avait-on gaspillé assez de temps, perdu assez de forces et de richesses, sans excuse et sans nécessité, juste au moment où nous avions le plus besoin d'activité et de production! Les pertes de Paris ne se chiffraient-elles pas par centaines de millions! Et tout cela ne serait bientôt plus qu'un affreux cauchemar!

Tous mes camarades semblaient imprégnés des mêmes sentiments; car ils étaient forts gais et montaient dans les wagons comme des collégiens en rupture de ban. Le colonel Valette et les officiers se montraient eux-mêmes indulgents à cette espèce de partie joyeuse où notre jeunesse apportait tout son entrain, toute sa bonne humeur.

Le train se met en marche. Nous passons bientôt à côté des fameuses locomotives blindées qui avaient si

Digitized by Google

fort malmené le bataillon, les premiers jours de son arrivée à Asnières. En arrivant vers ce charmant village, et avant de passer sur la Seine, nous jetons un coup d'œil sur les travaux derrière lesquels les fédérés s'abritaient, comme nous sur l'autre rive, et, entre autres, la batterie placée à la tête du pont de bois, qui nous avait envoyé de si incommodes et indiscrets projectiles. Enfin, nous revoyons Asnières. Il est réparé aujourd'hui, mais tout ce qui bordait la rive ou s'en rapprochait était encore en ruines ce jour-là. C'était la première fois qu'il nous était donné de voir Asnières de ce côté et tout en entier. Je laisse à penser si nous regardions avec des yeux avides.

Le trajet se continua sans incident jusqu'à Versailles. Déjà, sa population flottante était rentrée à Paris à la suite de l'armée. Le calme commençait à reprendre possession de la ville du Roi-Soleil. On nous logea chez l'habitant. Tous les jours, on réunissait le bataillon sur la place d'Armes, à côté de l'immense parc d'artillerie, composé de pièces amenées pour le siége et de pièces prises successivement aux fédérés.

Les volontaires de Seine-et-Oise nous avaient rejoints à Versailles, pour être licenciés en même temps que nous; mais ce licenciement se faisait toujours attendre.

On nous lut le rapport du général Ladmirault, commandant en chef notre corps d'armée, et les citations à l'ordre du jour qu'il avait faites en faveur de plusieurs volontaires du bataillon.

Le général Pradier, que nous aimions beaucoup, nous

Digitized by Google

adressa aussi une lettre pour nous exprimer ses regrets de se séparer de nous.

Avant de nous licencier, on voulait, disait-on, nous faire figurer à la grande revue de toute l'armée que M. Thiers devait passer en personne, et à laquelle il entendait donner une grande portée politique; mais cette revue était retardée de jour en jour, soit pour raison majeure, soit pour cause de mauvais temps.

En attendant, on usait des permissions d'aller à Paris, ou on assistait aux séances de l'Assemblée nationale.

Avant de nous séparer, nous voulûmes nous réunir une dernière fois dans une fête de famille, et un banquet fut décidé pour le 20 juin, au Grand-Hôtel, à Paris. Les officiers volontaires composant la première compagnie, les officiers des deux autres et l'état-major du bataillon devaient y assister.

Le banquet eut lieu, en effet, dans le salon du Zodiaque. Le colonel Valette présidait. On se sentait saisi par un courant de véritable fraternité militaire, si supérieure à toutes les francs-maçonneries du monde. Aussi le repas fut-il plein d'entrain et de cordialité.

Au dessert, en quelques mots simples et émus, comme sait les dire cette génération militaire qui a vu l'Afrique, la Crimée, l'Italie ; le colonel Valette nous laissa entendre qu'il fallait espérer se retrouver un jour, dans les mêmes rangs, non plus contre les ennemis du dedans, mais pour une cause plus haute et plus chère.

Le lendemain, à l'appel, à Versailles, on nous apprit que l'ordre de licenciement, si impatiemment attendu, était arrivé du ministère de la guerre. La date en était

Digitized by Google

fixée au 26 juin, et le ministre voulait nous passer lui-même en revue et nous remettre les récompenses que plusieurs d'entre nous avaient particulièrement méritées. En même temps, on nous distribua, ainsi qu'aux volontaires de Seine-et-Oise, les deux ordres suivants :

ORDRE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE.

VOLONTAIRES DE TOUS GRADES,

« Lorsqu'au début de l'horrible insurrection qui vient « d'ensanglanter et de ruiner Paris, l'Assemblée natio- « nale, au nom du pays indigné, convia tous ceux qui « avaient à cœur la défense de tout ce qu'il y a au monde « de plus sacré, à venir se ranger, autour de l'armée, « sous le drapeau de la France, vous fûtes les premiers « à répondre à cet appel. Vous avez pris part à des « luttes sérieuses et supporté de longues et pénibles « fatigues. Plusieurs de vos camarades ont payé de leur « vie leur dévouement à une grande cause, et beau- « coup d'autres ont reçu de glorieuses blessures. Vous « avez noblement fait votre devoir; je tiens à vous en « remercier au nom de l'armée.

« *Le Ministre de la guerre;*

« Général DE CISSEY.

« **Versailles, ce 15 juin 1871.** »

Digitized by Google

ORDRE DE LA DIVISION.

« Le général commandant la 1re division du 1er corps « tient à dire aux officiers, sous-officiers et volontaires « de la Seine et de Seine-et-Oise, ses regrets de les « voir quitter son commandement, en même temps « qu'il veut leur témoigner toute sa satisfaction pour « le courage et le dévouement dont ils ont fait preuve « pendant la lutte qui vient d'avoir lieu. Le bataillon « de la Seine, avec le 10e chasseurs, a, le premier, « mis sur Montmartre le drapeau de la France. Le ba- « taillon de Seine-et-Oise a eu le même honneur à « Belleville, où il est monté avec le 48e de marche. « Ces titres de gloire doivent être connus de tous et « seront conservés dans vos familles comme un sou- « venir précieux de l'époque où vous avez partagé les « dangers de l'armée.

« *Le Général commandant la 1re division,*

« GRENIER. »

Le 25 juin, jour fixé pour la revue du Ministre, le bataillon fut conduit dans l'avenue de Paris. Les volontaires de Seine-et-Oise arrivèrent à leur tour. Un bataillon du génie, qui devait partir le lendemain, vint aussi se former à côté des volontaires de Seine-et-Oise. Le soleil était magnifique. La foule regardait. Un mouvement se fit ; on signalait le général de Cissey

Digitized by Google

qui sortait de l'hôtel du ministère de la guerre. On commande l'alignement. Clairons et tambours sonnent aux champs. On présente les armes, et le général de Cissey, suivi de plusieurs généraux et de son état-major, arrive et passe au grand galop devant le front du bataillon.

Ces belles scènes militaires m'ont toujours profondément ému; mais je ressentis, à celle-ci, un frisson tout patriotique. Dans le général qui passait, je ne voyais pas seulement le ministre de la guerre; je trouvais en lui le représentant de cette malheureuse, mais vaillante armée de Metz qui nous était rendue, et autour de laquelle nous pourrions plus tard nous grouper pour la suprême revanche.

Le général de Cissey revint et s'arrêta devant nous. Son chef d'état-major dit quelques mots à notre colonel qui commanda un mouvement. La foule nous regardait avec sympathie. On eût dit presque qu'elle voyait « un rayon de gloire au bout de nos baïon-« nettes. »

Le général de Cissey mit pied à terre et dit au colonel Valette qu'il allait nous distribuer les récompenses. On appela des noms. Le mien était du nombre. Le ministre donna la croix à quelques-uns de nos officiers, et la médaille aux simples volontaires désignés, en leur serrant la main.

Puis il ajouta qu'il restait encore des propositions et qu'il les approuverait parce qu'il connaissait notre conduite et notre dévouement volontaire.

« Les récompenses, dit-il en terminant, vous vien-

Digitized by Google

« dront dans le courant de l'année, par « petits « paquets. » Je l'ai promis à votre colonel (1). »

Le tour des volontaires de Seine-et-Oise et du génie arriva. Puis le ministre remonta à cheval et partit au galop. La revue était finie.

Le lendemain, on versa les armes et le campement. Nous reçûmes nos feuilles de route. Le bataillon des volontaires de la Seine était définitivement licencié.

Nous nous repentîmes bientôt de notre impatience. La grande revue projetée par M. Thiers et dans laquelle nous devions primitivement figurer, fut irrévocablement fixée pour le 29 juin.

Le colonel Valette aurait vivement désiré nous y voir. Notre place y était naturellement désignée ; car cette revue était plus qu'une fête militaire. C'était une grande manifestation nationale : quelque chose comme l'épilogue de ce grand drame révolutionnaire qui s'appelle la Commune.

Nous nous y donnâmes tous rendez-vous.

(1) Le Ministre a tenu parole. Les « petits paquets » sont sortis, depuis, au *Journal officiel*.

Digitized by Google

XXVI

La grande revue de Longchamps. — « L'armée de la France. » — La France se relève ! — L'épilogue de tous nos malheurs.

Le 29 juin, comme nous en étions convenus, nous nous retrouvions à la grande revue de Longchamps. Comment ne pas se souvenir de ces fêtes militaires, que nous avions pu admirer au même endroit, en ces temps qui semblent maintenant bien éloignés, où nos drapeaux, victorieux encore sur tous les champs de bataille, flottaient au grand soleil, dans l'éclat des armures et des casques, au-dessus des uniformes triomphants, entourés d'une guirlande d'équipages, dans toute la splendeur de notre prospérité ! Comment ne pas se souvenir des vétérans de la garde, de ces troupes étincelantes, manœuvrant et défilant devant les étrangers et les foules avides de spectacles éblouissants !

Après tant de désastres et de souffrances, avec des régiments de marche à peine formés et des régiments provisoires mal réorganisés, il nous fallait affronter les yeux de l'Europe, dont les représentants allaient nous observer, et, s'il faut l'avouer, nous n'étions pas bien

Digitized by Google

certains d'avance de l'effet qu'allaient produire ces épaves d'un terrible et récent naufrage.

Un beau soleil éclairait la plaine de Longchamps: Au loin, les troupes massées; le maréchal Mac-Mahon, avec son état-major. Près de nous, les tribunes pleines. Les membres de l'Assemblée nationale à leur poste. Et, arrivant successivement, M. Thiers, le président de l'Assemblée; le général de Cissey, ministre de la guerre; l'amiral Pothuau, ministre de la marine, etc.

La revue commença, et, contrairement à mes prévisions, me fit éprouver une grande satisfaction.

C'était une armée qui marchait devant nous, une véritable armée portant encore les traces des dernières fatigues et des récents combats, mais dont la tenue simple et sévère, l'ensemble discipliné, la régularité de mouvements, l'absence de cris, de vivats, de hourras, et d'aucune manifestation, démontraient aux yeux les plus prévenus le noble et vigoureux caractère.

Chaque régiment qui défilait fut salué par des acclamations unanimes, au milieu desquelles se remarquaient principalement celles des représentants de l'Assemblée.

Une impression générale de bonheur se lisait sur tous les visages; on sentait que tout était fini. Cette fête, véritablement nationale, coïncidait presque avec le succès de l'emprunt de deux milliards; ces deux milliards assuraient l'évacuation immédiate de plusieurs de nos départements, et, par suite, la réduction de notre dette vis-à-vis de l'étranger. On allait plus loin, on comprenait quelle confiance universelle inspirait le

Digitized by Google

génie de la France, quelle facilité serait assurée à l'émission d'un emprunt futur, quelles chances d'égalité enfin allaient nous créer vis-à-vis de l'Allemagne les réformes radicales, arrêtées déjà en principe, qu'on devait apporter prochainement dans nos institutions militaires : le service obligatoire, la puissante organisation prussienne, la révision des grades et une réorganisation générale qui allait remettre chaque homme et chaque chose à sa place. Enfin, la France était sauvée ; elle allait revivre et reprendre son rang en Europe.

Infanterie, cavalerie, artillerie, équipages du train, près de cent mille hommes défilèrent ainsi.

Il y manquait cependant la division Bruat, composée des troupes fournies par l'armée de mer : infanterie et artillerie de marine, ainsi que fusiliers marins; — elles n'avaient pu attendre la revue et étaient déjà rendues à leurs ports et à leurs services. On aurait voulu les voir à cette belle fête patriotique, afin de leur prouver combien on les aimait, combien on estimait la valeur, le dévouement et la discipline dont elles avaient fait preuve, partout et toujours, depuis la belle résistance de Bazeilles jusqu'à la délivrance des otages survivants à la Roquette, depuis la veille de nos désastres jusqu'à leur terrible lendemain !

Une brigade de cuirassiers terminait le défilé, et, avec elle, un des régiments de Reichshoffen. La cavalerie plaît aux foules; la stature et l'armement des cuirassiers lui imposent particulièrement. Le souvenir, légendaire désormais, de ces braves gens, était présent

Digitized by Google

à tous les esprits, et à la vue de leurs débris, un frisson électrique traversa la masse. Tout le monde se levait, les gosiers les plus fatigués retrouvaient de la force. Les acclamations redoublaient. M. Thiers battait des mains : on rendait, sans bien s'en rendre compte, un hommage mérité à ceux qui personnifiaient le mieux cette malheureuse, mais brave armée du Rhin.

La revue terminée, toutes les têtes se portaient vers la tribune occupée par M. Thiers. Le cri de : Vive la France! le seul qui pût être à l'unisson, dans un pareil moment, s'échappait de toutes les bouches. Le maréchal de Mac-Mahon et son état-major arrivent au galop et s'arrêtent devant le Président. Mac-Mahon devait parler au nom de l'armée. Mais son émotion, qui gagnait tout le monde, l'empêcha de prendre la parole. M. Thiers lui-même était si ému que je pus voir des larmes couler le long de ses joues. Il essayait de sourire, d'encourager le maréchal du geste, et par des signes amicaux, lorsque la foule, rompant ses digues, vint, en redoublant ses acclamations patriotiques et ses vivats à Mac-Mahon, mettre fin à cette scène émouvante.

Brisé d'émotion, le maréchal put à peine saluer le Chef du Pouvoir exécutif et repartit brusquement au galop. On se dispersa tout ému et heureux.

Mes camarades et moi retournâmes à Versailles, causant des impressions ressenties durant la journée. L'âme de la divine patrie avait plané sur ce spectacle grandiose, unissant tous les citoyens dans un même élan de concorde et de fraternité.

Digitized by Google

Cette revue produisit l'effet moral qu'on en attendait. Elle avait eu lieu sous les yeux de l'Allemand qui occupait encore Saint-Denis et les forts de l'Est, au pied de cette turbulente et versatile ville de Paris qui avait failli ruiner à tout jamais l'unité nationale; elle rassura le pays sur l'avenir en lui prouvant qu'il lui restait encore une force; elle montra aux États étrangers, ingrats, amis ou ennemis, que la France, quoique vaincue cette fois par ses ennemis séculaires, et déchirée par des enfants dénaturés, se relevait encore bien vite et qu'il fallait lui rendre sa place nécessaire dans le concert des nations.

C'était en effet l'épilogue de tous nos malheurs.

Le lendemain, 30 juin, nous faisions nos adieux au colonel Valette, qui restait encore quelques jours à Versailles pour s'occuper de l'avenir des veuves de nos officiers et camarades tués durant la campagne, et nous nous séparions définitivement.

Ce ne fut pas sans émotion que je pris congé de nos officiers, de mes chers camarades, Châtillon, Gallay, de Liencourt, de Sède et de tous les autres. L'esprit de corps m'avait déjà pénétré, et je ne quittais pas sans regret notre petit bataillon, dont l'existence, pour avoir été bien courte, n'en avait pas moins été bien remplie. Notre campagne, il est vrai, n'avait pas été de longue durée; elle avait été même facile, dans une saison agréable; nos pertes avaient été peu nombreuses proportionnellement. Ce dramatique et sanglant épisode de notre histoire avait été plutôt un deuil et un désastre qu'une campagne véritable.

Digitized by Google

C'était bien là « la guerre civile sans gloire et sans honneur ! »

Nous nous quittâmes en nous promettant de nous retrouver le jour où le pays menacé aurait encore besoin de nos modestes dévouements.

Digitized by Google

XXVII

Conclusion. — Les confessions d'un soldat.

Les observateurs politiques qui étudient la philosophie de nos révolutions assurent que nos déchirements ne sont malheureusement pas finis. Ils disent que, depuis la fin du dernier siècle, la révolution a transformé notre société française et y a créé une mêlée d'idées, de passions, d'intérêts nouveaux ; que la paix, la paix intérieure, n'est qu'une illusion ou une trêve ; que la guerre est la condition intime et permanente de notre pays ; que les éléments sociaux sortis de la fournaise sont restés discordants et ont, tout au moins, une grande peine à retrouver l'équilibre dans un organisme fixé et respecté ; que, de temps en temps, la lutte semble finie tout en n'étant qu'interrompue ; et que, chose frappante, au fur et à mesure des crises et des révolutions, la guerre, à chaque explosion périodique, prend un caractère plus étendu, plus grave, plus sanglant.

Ils démontrent encore qu'il y a quarante ans une sédition, loin d'être complexe, était une éruption violente

Digitized by Google

mais courte, affaire d'une ou deux journées tout au plus, une échauffourée meurtrière, tentée par un parti impatient qui suppléait au droit, au nombre et aux moyens d'action par l'audace; mais qu'en 1848, la sédition de juin prenait déjà de bien plus grandes proportions; qu'en 1871, toutes les bornes ordinaires sont dépassées, et qu'on sent à travers tous ces événements le progrès de la force insurrectionnelle.

Ils ajoutent, autre fait non moins frappant, que, dans cette succession de crises révolutionnaires, grandissantes, « jalons sinistres de l'histoire contemporaine, » tout a changé par degré, idées, mobiles, mots d'ordre, procédés; que la lutte a pris visiblement un nouveau caractère; qu'elle n'est plus partielle, locale et simplement politique, comme au temps où l'on conspirait, où l'on s'insurgeait, où l'on se battait pour une question de gouvernement, mais que la lutte a pour point de départ des revendications plus sérieuses, plus inquiétantes : la force révolutionnaire s'est ralliée comme auxiliaire le socialisme, et le socialisme ne se résume plus dans un nom, dans un système, dans une secte : il est devenu légion.

« Il a recruté sur son passage, disent-ils, tout ce « qu'un monde en fermentation peut couver de pas- « sions envieuses et inassouvies, de convoitises gros- « sières, de vocations déclassées, de haines serviles, « d'instincts anarchiques; et il en a fait une masse « confuse, sinistre, anonyme, redoutable par le nom- « bre et l'irresponsabilité, qui, à un jour donné, se « trouve être une armée allant d'elle-même, presque

Digitized by Google

« sans direction, à l'assaut de tout ce qui existe, et « poursuivant sa funeste victoire jusque dans les ruines « de la nation, sans craindre d'ajouter le déshonneur « aux malheurs de la patrie. »

La force révolutionnaire peut de nouveau surprendre notre société dans un moment de quiétude ou de détresse, et arriver au but final qu'elle se propose et qu'elle a encore manqué en 1871, c'est-à-dire, la dissolution par le socialisme élevé à sa plus haute puissance.

En mars 1871, la force révolutionnaire et son puissant auxiliaire, le socialisme, trompés par une apparence de succès, se sont heurtés à la dernière et à la plus solide des forces des vieilles sociétés, l'esprit de conservation, qui se contracte et se raidit dans un suprême effort, quand il s'agit de vivre ou de mourir.

La Commune a été vaincue; mais dans la prochaine lutte, la société sera-t-elle aussi heureuse? Les digues résisteront-elles?

La France ne s'abîmera-t-elle pas dans un terrible cataclysme? On doit se le demander avec inquiétude.

Je ne suis qu'un soldat, inhabile à raisonner des causes et des effets, peu apte à discuter nos maux intérieurs et les phénomènes politiques, comme les hommes qui en font l'unique objet de leurs études; je ne puis donc rien ajouter à leurs conclusions, ni démêler grand'chose dans l'avenir voilé qui nous est réservé. Tout ce que je peux dire, c'est qu'au prochain danger qui nous menacera, je retrouverai, prêts à combattre pour la cause conservatrice et nationale,

Digitized by Google

tous les volontaires, mes camarades, qui servirent la France à un des moments les plus critiques de son histoire.

Lutte intérieure, je ne le souhaite certes point; j'aspire à une lutte plus noble, dont chacun peut espérer sa part, où plus d'un tombera.

Pourquoi ne pas le confesser? j'avais ardemment désiré la guerre contre la Prusse; j'aurais même voulu la voir déclarer plus tôt ; ma confiance allait jusqu'à la présomption. Comme tant d'autres, je dédaignais le nombre de nos ennemis ; sans être chauvin — le chauvinisme n'est qu'un bâtard du patriotisme, — je traitais aussi de « fantasmagorie » cette rapide mobilisation des masses armées que l'Allemagne devait lancer sur nous; l'esprit du cosmopolitisme démagogique n'avait point non plus agi sur moi.

Après les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie, les expéditions lointaines et hardies de la Chine et du Mexique, je croyais notre armée invincible, notre puissance indestructible. Comme ces Allemands, comme ces Italiens qui faisaient des rêves pour l'unité de leur pays, je faisais aussi de beaux songes pour la France. Je croyais le moment arrivé de décider la vieille question des frontières nationales ; la facilité avec laquelle on avait recouvré celle des Alpes, m'y encourageait: je voulais au moins une rectification de frontière qui nous donnât ce qu'un homme de génie, qui a bien aimé et bien servi la France, Vauban, appelait « *notre pré carré.* » Que n'espérais-je pas pour la patrie, pour l'accroissement de sa prépondérance, de ses richesses,

Digitized by Google

de cette gloire, signée de notre sang, que tant d'envieux ont été si heureux de voir abattue!

Et puis, en cas d'une prolongation de la lutte, je croyais aux alliances!

Oui, je croyais à la reconnaissance de l'Italie; j'espérais que la Russie comprendrait ses véritables intérêts et obéirait à ses aspirations slaves; j'espérais que l'Autriche, la Hollande et d'autres États voisins verraient dans cette guerre l'occasion d'assurer définitivement leur existence menacée déjà par la Prusse, et prendraient une part décisive dans la lutte, comme le Danemarck, du reste, était prêt à le faire! J'espérais même que les Bavarois, les Saxons et d'autres peuples allemands en profiteraient pour ressaisir leur complète indépendance!

Voilà jusqu'où j'allais dans des rêves qui me semblent maintenant insensés!!

Je comptais sans la force méconnue et la mobilisation foudroyante des armées prussiennes, sans la supériorité de la politique de M. de Bismark, sans l'ingratitude des uns, et l'aveuglement ou l'égoïsme des autres!

J'ai été cruellement puni de ma présomptueuse ambition:

Les masses turbulentes obéissant inconsciemment à de vils ambitieux; les flatteurs du peuple exploitant ses douleurs et ses égarements; les mauvais citoyens abusant des circonstances pour assurer le triomphe de leurs idées et assouvir leurs rancunes personnelles; les chefs, les vétérans de nos glorieuses campagnes

Digitized by Google

stupidement accusés de trahison, parce qu'ils étaient malheureux ; enfin, au moment où la discipline seule pouvait nous sauver, le soldat, voyant prostituer devant lui tout ce qu'il considère comme sacré. Voilà le spectacle honteux auquel je fus forcé d'assister !

Humilié, désillusionné, découragé, je ne forme plus qu'un vœu, revoir le drapeau français flotter à nouveau sur Metz, notre porte, notre rempart de l'Est ; je n'ai plus qu'un désir, assister à une victoire sur nos implacables ennemis d'outre-Rhin.

Mais, si la fortune trahit encore nos armes, si je dois revoir l'Allemand violer de nouveau l'enceinte de notre capitale ; si je dois revoir des misérables, des « fous furieux », profiter de nos malheurs pour achever la France ; si je dois entendre encore les hurlements de joie de ces gens pour qui chacun de nos désastres est une victoire ; si je dois entendre redire par des rhéteurs : « Qu'après tout, le triomphe de leur parti « compense bien la perte de trois de nos départe- « ments, » oh ! alors, si je dois revoir et entendre tout cela, je demande à Dieu de me faire mourir de la mort du soldat, car pour moi aussi

La Patrie, c'est la Divinité.

Digitized by Google

APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉE DE VERSAILLES.

1er Corps.

1re Division.

ORDRE.

Conformément aux ordres de M. le général commandant le corps d'armée, le bataillon des Volontaires de la Seine reste dans les positions qu'il occupe à Asnières et à Colombes.

C'est avec regret que le général, commandant la 1re division, se sépare de ce corps d'élite dont il a déjà su apprécier le bon esprit et la solidité devant l'ennemi.

Courbevoie, ce 24 avril 1871.

Le général commandant la division,

Signé : Grenier.

Digitized by Google

ARMÉE DE VERSAILLES.

1er Corps.

État-major général.

Rueil, ce 28 avril 1871.

Mon cher Colonel,

Conformément au désir que vous m'exprimez, je vous laisse aux avant-postes à la disposition de M. le général Montaudon pendant qu'il occupera les positions d'Asnières et de Courbevoie. Vous rentrerez ensuite sous les ordres de M. le général Grenier quand sa division remplacera celle de M. le général Montaudon, et vous suivrez le sort de la 1re division à laquelle vous avez été attaché dans le principe.

Je profite de cette circonstance pour vous renouveler mes félicitations sur le concours si actif que les Volontaires, sous vos ordres, nous ont prêté depuis qu'ils participent aux opérations des troupes du 1er corps d'armée.

Recevez, etc.

Le général commandant le 1er corps,

Signé : Ladmirault.

Digitized by Google

ARMÉE DE VERSAILLES.

1er CORPS.

État-major général.

ORDRE N° 13.

Les Volontaires de la Seine, arrivés le 20 avril au 1er corps d'armée, ont demandé aussitôt à être employés aux avant-postes.

Du 20 au 25 avril, ils ont pris part aux attaques les plus sérieuses à Asnières et ont fait preuve d'audace et de dévouement. Plusieurs d'entre eux ont été blessés ; le général commandant le 1er corps, en adressant aux Volontaires de la Seine les éloges qu'ils méritent pour leur solidité et leur énergie au feu, cite particulièrement :

VALETTE, colonel, commandant le bataillon.
VÉRET, chef de bataillon.
Arnauld DE VRESSE, capitaine.
VATTEBLED, capitaine.
GOERG (Henri), capitaine.
AUDRAN (Henri), lieutenant.
Marquis DE COMPIÈGNE, volontaire.
COLARD, caporal.

Au quartier général à Rueil, le 30 avril 1871.

Le général commandant le 1er corps,

Signé : LADMIRAULT.

Digitized by Google

PROCLAMATION

du maréchal de Mac-Mahon à l'armée de Versailles.

SOLDATS !

Vous avez répondu à la confiance que la France avait mise en vous.

Par votre bravoure, votre énergie, vous avez vaincu les obstacles que vous opposait une insurrection disposant de tous les moyens préparés par nous contre l'étranger.

Vous lui avez enlevé successivement les positions de Meudon, Sèvres, Rueil, Courbevoie, Bécon, Asnières, les Moulineaux et le Moulin-Saquet. Vous venez enfin d'entrer dans le fort d'Issy.

Dans ces différents combats, plus de 3,000 prisonniers et de 150 bouches à feu sont restés entre vos mains.

Le pays applaudit à vos succès et voit le présage de la fin d'une lutte que nous déplorons tous.

Paris nous appelle pour le délivrer du prétendu gouvernement qui l'opprime. Avant peu, nous planterons sur ses remparts le drapeau national, et nous obtiendrons le rétablissement de l'ordre réclamé par la France et l'Europe entière.

Soldats, vous avez mérité la reconnaissance de la patrie.

Au quartier général de Versailles, le 12 mai 1871.

Le Maréchal de France, commandant en chef,

DE MAC-MAHON, duc de Magenta.

Digitized by Google

MÉE DE VERSAILLES.

1er Corps.

1re Division.

2e Brigade.

taillon des Volontaires
de la Seine.

Par arrêté du Chef du Pouvoir exécutif, en date du 20 mai 1871, rendu sur le rapport du Ministre de la guerre, ont été nommés chevaliers dans l'ordre national de la Légion d'honneur les militaires dont les noms suivent, savoir :

MM. Durieu (Gustave), capitaine commandant la 1re compagnie, 5 blessures, plusieurs citations.

Escolan de Grandpré (Uldaric-Marie-Jacques), lieutenant à la 2e compagnie, une blessure.

Pouligny, caporal à la 1re compagnie, 16 ans de service, 14 campagnes, 1 blessure grave.

Par le même arrêté et en date du même jour, la médaille militaire a été conférée aux militaires dont les noms suivent, savoir :

MM. Lamoureux (Alfred), sous-lieutenant à la 2e compagnie, 1 blessure.

Hallez d'Arros (Charles-Henri-Olivier), adjudant sous-officier.

Digitized by Google

MM. Pouilliaud dit Lemaire (Charles-Isidore), sergent-major à la 1re compagnie, 7 ans de service.

De Grandeffe (Arthur), sergent à la 1re compagnie, 1 blessure.

De Martenaud (Isidore), sergent à la 2e compagnie, 2 blessures.

Bourgaud du Coudray, volontaire, 2e compagnie, 1 blessure.

D'Hauteville (François), volontaire, 1re compagnie, 2 blessures.

Guérinaud (Jules), volontaire, 2e compagnie, 1 blessure.

Gallay (Maurice), volontaire, 1re compagnie, 2 blessures.

Hardouin (Philippe), volontaire, 1re compagnie.

Comment (Henri-Auguste), volontaire.

Desbusschère (Henri-Jules), médecin-major au bataillon des Volontaires de la Seine.

Dubos (Louis-Julien), sergent.

Paris-Montmartre, ce 26 mai 1871.

Le Colonel,

Valette.

Digitized by Google

ARMÉE DE VERSAILLES.

1er CORPS.

1re Division.

2e Brigade.

Bataillon des Volontaires
de la Seine.

Par arrêté du chef du Pouvoir exécutif de la République française, en date du 30 mai 1871, rendu sur le rapport du Ministre de la Guerre, a été nommé chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur M. le commandant VÉRET, lieutenant à la 1re compagnie.

Par le même arrêté, la médaille militaire a été conférée aux militaires dont les noms suivent :

COMTE Bernard, sergent à la 2e compagnie.
HANNIN, volontaire, 2e compagnie, 1 blessure.
PETIT — — —
DE BERTHELMONT, — — —

Paris, ce 31 mai 1871

Le colonel,

VALETTE.

Digitized by Google

ORDRE DU GÉNÉRAL DE LADMIRAULT

relatif aux opérations du 1er corps de l'armée de Versailles.

Par mon ordre du 29 mai n° 27, je me suis empressé d'adresser aux troupes du 1er corps d'armée les éloges qu'elles avaient si bien mérités pour leur belle conduite dans les attaques qui se sont succédé du 22 au 28 mai.

Aujourd'hui, je viens mentionner la part que chacune d'elles a prise, ainsi que les noms de ceux qui sont cités comme s'étant particulièrement distingués. Le 21 mai au soir, les 1re et 2e divisions quittaient leurs positions en dehors de Paris pour pénétrer dans la place par les portes d'Auteuil et de Passy. La première difficulté qui se présentait était de se développer pour entrer en action à côté des 4e et 5e corps. De là le mouvement de 24 heures qui réduit sans relâche les troupes sous les armes ou en marche.

Dans la soirée du 22, le 1er corps s'étendait du parc Monceaux à Asnières, à cheval sur les fortifications, les divisions dans l'ordre naturel de bataille. La 1re division avait eu un petit engagement au boulevard Malesherbes, tandis que la brigade Lefèvre de la 3e division se portait vigoureusement en avant, chassait les insurgés de Neuilly, Levallois-Perret et Clichy et s'emparait de 105 pièces de canon.

Devant nos lignes se dressaient les hauteurs de Montmartre où depuis deux mois les insurgés avaient accumulé des munitions, des batteries dont les projectiles arrivaient jusque dans Asnières, et des retranchements de toute sorte qu'ils regardaient comme inabordables.

Les divisions Grenier et de Laveaucoupet (1re et 2e) re-

Digitized by Google

çurent la tâche de faire tomber en une seule matinée ce formidable rempart.

Le 23 mai, dès 3 heures et demie du matin, ces divisions se mettent en marche de manière à aborder en les tournant les positions de Montmartre.

La brigade Abbattucci de la 1re division, qui forme tête de colonne, enlève successivement tous les postes, casernes et toutes les barricades qui défendent le chemin militaire, et vient appuyer sa gauche à la gare des marchandises de la Chapelle.

La brigade Pradier de la même division forme la droite de la ligne de bataille. La division Laveaucoupet tout entière vient se placer au centre.

Les premiers succès ne sont pas obtenus sans pertes sensibles dans les différents corps engagés. Le colonel Villette, chef d'état-major de la 1re division, est grièvement blessé et la compagnie des volontaires de Seine-et-Oise est fortement éprouvée.

Alors commença simultanément une attaque générale à laquelle concourent utilement des pièces de la réserve d'artillerie et de la 3e division par leurs feux bien dirigés sur le moulin de la Galette et sur les maisons d'où part la fusillade.

A gauche, la brigade Abbattucci, qui s'est engagée dans la rue des Poissonniers et dans les rues voisines, arrive jusqu'aux rues Marcadet et Lebat, mais là elle trouve une résistance opiniâtre.

A droite, les feux croisés des insurgés ne peuvent arrêter la brigade Pradier dans la rue Marcadet ; le cimetière Montmartre est emporté et bientôt le drapeau tricolore flotte sur le moulin de la Galette. Non contente de ce résultat, la colonne se prolonge hardiment sur la gauche; les volontaires

Digitized by Google

de la Seine et la 1re compagnie du 10e bataillon de chasseurs, guidés par l'intrépide commandant Durieu, qui trouve là une mort glorieuse, s'emparent des débouchés de l'autre extrémité de la Butte et s'y maintiennent sous une grêle de balles.

Au centre, au moment où les attaques des ailes sont bien dessinées, la brigade Wolff s'élance à son tour et gravit avec le plus grand entrain les pentes les plus escarpées.

Il est une heure, notre drapeau est arboré sur la tour Solférino et au sommet de l'église Saint-Pierre. Le grand boulevard de l'insurrection est tombé et 100 pièces de canon sont les trophées de cette imposante et vigoureuse action.

La prise des buttes Montmartre permet à la brigade Abbattucci, qui a été renforcée d'une partie de la brigade Henrion, de reprendre son mouvement en avant, et bientôt les barricades du boulevard Ornano, des rues Labat, Ricquet, Poulet et nombre d'autres, presque toutes armées d'artillerie, tombent sous les énergiques efforts de ces troupes qui rivalisent d'entrain et de vigueur.

Le principal chef des insurgés, Dombrowski, est mortellement blessé à la barricade de la rue Myrrha par le 45e de marche.

Dans la brigade Wolff, le 67e, appuyé plus tard par le 68e, redescendu des Buttes, enlève les barricades des rues Clignancourt et Ramey. Ces régiments finissent par donner la main aux troupes de la brigade Abbattucci et concourent à la prise des barricades du boulevard Rochechouart et de La Chapelle vigoureusement attaquées par le 5e corps.

Les positions de Montmartre, une fois en notre pouvoir, sont organisées défensivement sous l'habile direction de MM. les généraux Lafaille, de l'artillerie, et Dubost, du génie,

Digitized by Google

qui, ainsi que leurs troupes, se sont multipliés en toutes circonstances. Des batteries sont construites pour combattre celles des buttes Chaumont et du Père-Lachaise, qui couvrent de leurs feux destructeurs une grande partie de Paris.

Le 24 mai, la 3e division (Montaudon), qui a accompli sa tâche en dehors des fortifications, laisse la brigade Dumont à la garde des positions d'Asnières et Levallois-Perret et la brigade Lefebvre entre dans Paris. Cette brigade est engagée immédiatement sur le théâtre de la lutte, soutenue la veille par les brigades Abbattucci et Henrion. Le 31e, après avoir enlevé de fortes barricades dans les rues Doudeauville, Affre et Stephenson et s'être emparé de l'église Saint-Bernard, entre de vive force à midi et demi dans la gare du Nord.

Le 36e se dirige sur la gare de l'Est à travers les maisons et les barricades des rues de La Chapelle et Philippe-de-Gérard et y pénètre à 7 heures du soir après avoir, avec l'aide de la compagnie Poly, (67e de marche, 2e division), enlevé une dernière et très-forte barricade. Cette compagnie du 67e de ligne perd son lieutenant, M. Lambert, tué dans l'action.

Pendant ce temps, les troupes de la 1re division (Grenier) emportent les nombreuses défenses qui garnissent les abords de l'église Saint-Vincent-de-Paul, et occupent tout ce quartier dans l'après-midi. La brigade Abbattucci relève le soir le 31e à la gare du Nord.

Dans la nuit du 24 au 25 mai, le 2e bataillon de chasseurs à pied, qui avait conservé les positions de la veille, entre dans les rues de La Chapelle et d'Aubervilliers, repousse plusieurs attaques des insurgés et perd 6 hommes tués et 26 blessés.

Digitized by Google

Le 25 mai, la brigade Dumont de la 3e division vient de Neuilly et d'Asnières rallier la brigade Lefebvre.

Dans les journées des 25 et 26 mai, les troupes de la 3e division (Montaudon), déployées de la gare de l'Est aux fortifications et soutenues par le 135e de la brigade Henriot, complètent l'occupation de tous les points importants en avant de la ligne du chemin de fer de l'Est ; elles enlèvent les barricades qui nous rendent maîtres des défenses de la rue de La Chapelle et successivement de l'enceinte jusqu'à l'abattoir général de la Villette, l'abattoir aux porcs, l'École professionnelle, les barricades des rues des Vertus, du Maroc, de Flandre, de Kabylie, Lafayette, du faubourg Saint-Martin, l'église allemande, le rond-point de la Rotonde et enfin la ligne de défense du canal St-Martin tombent successivement en leur pouvoir.

A toutes ces opérations les troupes du génie apportent leur concours spécial avec dévouement et énergie.

Malgré ces nombreux succès, la résistance des insurgés ne diminue pas, mais ils vont se trouver cernés dans le quartier de Belleville et de Ménilmontant, d'un côté par le 1er corps, de l'autre par le 5e et l'armée de réserve qui vient d'atteindre la barrière du Trône.

Dans la matinée du 27 mai, notre ligne de bataille s'étend des abattoirs de la Villette à l'hôpital militaire qui se trouve au coude du canal Saint-Martin : la 1re division (Grenier) à l'aile gauche aux Abattoirs, la brigade Henrion au centre, la 3e division (Montaudon) à l'aile droite.

La mairie du 19e arrondissement, l'église Saint-Jacques et les barricades qui défendent les passages du canal sont enlevées. La compagnie d'éclaireurs du lieutenant Muller prend une part vigoureuse dans cette action. Le canal est franchi, la porte de Pantin, les défenses de la rue

Digitized by Google

d'Allemagne, les carrières d'Amérique sont emportées.

Comme dans tous les combats précédents, l'artillerie, s'établissant audacieusement en batterie presque toujours à découvert, a, par ses feux bien dirigés, préparé et facilité ces attaques. Un de ses brillants officiers, M. le lieutenant de Moloré, est frappé mortellement dans le bastion 24. A la droite, la grande barricade du rond-point de la Villette, base de la résistance dans ce quartier, cède enfin à nos attaques; le capitaine Noël du 36e de marche y trouve une mort glorieuse.

Nos troupes sont arrivées au pied des buttes Chaumont qu'elles enveloppent; à 6 heures du soir, l'assaut est donné et toutes les défenses des insurgés tombent devant le courage héroïque de nos soldats. Le drapeau tricolore est arboré sur les hauteurs de Belleville par les volontaires de Seine-et-Oise et le 48e de marche.

Le commandant Delclos des volontaires de la Seine est frappé mortellement, à la tête de sa troupe, en secourant les volontaires de Seine-et-Oise vivement engagés sur la place des Fêtes à Belleville.

Le combat continue pendant la nuit et durant la matinée le lendemain 28 mai.

Les troupes de la brigade Dumont s'emparent de la partie haute de la rue de Paris.

La brigade Lefebvre, de son côté, triomphe de tous les obstacles qu'elle rencontre entre cette rue et la rue de Puébla; c'est dans ces dernières actions que le colonel Davoust, du 36e, est blessé en dirigeant son régiment avec son entrain habituel. Notre jonction est faite sur les fortifications avec l'armée de réserve.

Dès lors les insurgés, attaqués et cernés de tous côtés sont forcés de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion.

Digitized by Google

L'insurrection est enfin vaincue après sept jours de lutte non interrompue.

Dans ces divers combats, les divisions ont montré une ardeur égale ; les généraux ont dirigé leurs troupes avec une grande habileté ; les chefs de corps ont fait preuve d'audace et d'intelligence ; les officiers supérieurs et les commandants de compagnie se sont élancés les premiers pour entraîner leurs hommes.

Les barricades formidables des insurgés n'ont pu arrêter longtemps l'élan des troupes ; officiers et soldats ont rivalisé de courage pour enlever des retranchements fortement établis et bien armés.

Je fais connaître ici les noms de ceux qui m'ont été signalés comme s'étant plus particulièrement distingués.

. . . . . .

. . . . . .

« Dans cet ordre général n° 28, adressé aux troupes du 1er corps d'armée, M. le général Ladmirault a cité comme s'étant particulièrement distingués du 22 au 28 mai, les volontaires de la Seine dont les noms suivent : »

MM. Delclos, commandant, tué.
Valette, colonel.
Durieu, chef de bataillon, tué.
Hallez d'Arros, id.
De Grandeffe, capitaine.
De Compiègne, volontaire.
Commengeinger, id.
Robitaillé, id.
Bretet, capitaine.
Ben-Aben, volontaire.
Denax, adjudant-major.
Véret, commandant.

Digitized by Google

MM. Méraud, capitaine.
Fabrège, id.
Hans, lieutenant.
Pouligny, capitaine.
Voisin, sergent-major.
Petit, volontaire.
Ignard, id.
Ledruy, id.
Geyer, id.

Paris, le 5 juin 1871.

Le général commandant en chef le 1er corps,

Signé : De Ladmirault.

Pour copie conforme :

Le colonel,

Valette.

Digitized by Google

ARMÉE DE VERSAILLES.

1er CORPS.

1re Division.

ORDRE.

Le général commandant la 1re division du 1er corps tient à dire aux officiers, sous-officiers et volontaires de la Seine et de Seine-et-Oise ses regrets de les voir quitter son commandement, en même temps qu'il veut leur témoigner toute sa satisfaction pour le courage et le dévouement dont ils ont fait preuve pendant la lutte qui vient d'avoir lieu.

Le bataillon de la Seine avec le 10e chasseurs a, le premier, mis sur Montmartre le drapeau de la France.

Le bataillon de Seine-et-Oise a eu le même honneur à Belleville, où il est monté avec le 48e de marche.

Ces titres de gloire doivent être connus de tous, et seront conservés dans vos familles comme un souvenir précieux de l'époque où vous avez partagé les dangers de l'armée.

Le général commandant la 1re division,

Signé : GRENIER.

Digitized by Google

RMÉE DE VERSAILLES.

1er Corps.

1re Division.

2e Brigade.

Paris, ce 11 juin 1871.

Mon cher Colonel,

C'est avec le plus grand plaisir que je vous transmets l'ordre du jour de la division dans lequel M. le général Grenier rappelle tous les services que vous avez rendus à la sainte cause que nous avons défendue ensemble. De mon côté, mon cher Colonel, je tiens, avant de me séparer de vous, à ce que vous disiez à vos volontaires combien j'ai été heureux de les avoir sous mes ordres.

Guidés par vous, ils ont montré, dans cette courte et horrible campagne, courage, énergie et discipline.

Vos trois chefs de compagnie ont succombé glorieusement à la tête de leur troupe. Combien d'autres officiers et volontaires ont été tués ou mutilés pour défendre la cause de l'ordre, pour sauver la capitale de la civilisation des mains des bandits qui l'incendiaient !

Je remercie aussi vos volontaires de la bonne harmonie qui a toujours existé entre tous les corps de la brigade. Il n'y a eu entre eux qu'une seule rivalité : c'était celle d'arriver les premiers aux points dangereux ou menacés.

J'ai eu l'honneur de commander, pendant six ans, le 32e de ligne. On y avait conservé les souvenirs de la vaillante 32e demi-brigade dont les hauts faits sont légendaires dans l'armée et qui portait avec orgueil, sur son drapeau,

Digitized by Google

ce que Bonaparte avait dit d'elle après Lonato :

« J'étais tranquille, la brave 32e était là. »

Certes, sous aucun rapport, on ne peut comparer les glorieuses campagnes de 96 et 97 à la guerre civile que les gens de la Commune nous ont obligé de faire. Mais, dans les tranchées d'Asnières, alors qu'au milieu de la nuit les feux de mousqueterie et d'artillerie se faisaient entendre avec violence sur la gauche de nos positions, je me rappelais, comme malgré moi, le drapeau de mon ancien régiment et inquiet d'abord, je me disais bientôt :

« Restons tranquille, les Volontaires de la Seine sont là. »

Recevez, mon cher Colonel, pour vous et tous vos volontaires, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Le général,

Signé : PRADIER.

Digitized by Google

MINISTÈRE DE LA GUERRE

ORDRE.

Volontaires de la Seine de tous grades !

Lorsqu'au début de l'exécrable insurrection qui vient d'ensanglanter et de ruiner Paris, l'Assemblée nationale, au nom du pays indigné, convia tous ceux qui avaient à cœur la défense de ce qu'il y a au monde de plus sacré, à venir se ranger à côté de l'armée sous le drapeau de la France, vous fûtes les premiers à répondre à cet appel.

Vous avez pris part à des luttes sérieuses et supporté de longues et pénibles fatigues.

Plusieurs de vos camarades ont payé de leur vie leur dévouement à une grande cause et beaucoup d'autres ont reçu de glorieuses blessures.

Vous avez noblement fait votre devoir ; je tiens à vous remercier au nom de l'armée.

Versailles, ce 15 juin 1871.

Le Ministre de la guerre,

Signé : Général DE CISSEY.

Digitized by Google

ORDRE N° 20.

Volontaires de la Seine !

Appelés à combattre l'insurrection du 18 mars, vous avez prêté votre concours à la France, si douloureusement éprouvée.

Le 20 avril, vous preniez position en première ligne, position que vous avez conservée dignement et héroïquement jusqu'au 24 mai.

A Asnières, pendant le bombardement, à Courcelles, aux buttes Montmartre et à Belleville, sous le feu de la mitraille, vous vous êtes couverts de gloire, gloire chèrement acquise, mais qui vous a mis à même de mériter la sympathie et l'admiration de l'armée et aussi les acclamations de tous les hommes de cœur.

Vos actes de bravoure, allant jusqu'à la témérité, m'ont rendu fier d'être à votre tête; aussi, persuadé que la France aura bientôt besoin de tous ses enfants, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Versailles, ce 26 juin 1871.

Le colonel,

Signé : VALETTE.

Digitized by Google

IÉE DE VERSAILLES.

1er Corps.

1re Division.

2e Brigade.

aillon des Volontaires
de la Seine.

Par arrêté du chef du Pouvoir exécutif, en date du 24 juin 1871, rendu sur le rapport du Ministre de la guerre, ont été nommés :

1° Officier de la Légion d'honneur,

M. le capitaine Arnauld de Vresse.

2° Chevaliers de la Légion d'honneur,

MM Lamoureux, sous-lieutenant de la 2e compagnie.
Comment, Henri-Auguste, volontaire.
Debusschère, chirurgien-major.
Le commandant Hallez d'Arros, adjudant sous-officier.
Le capitaine de Guilloteau de Grandeffe, sergent.
Le lieutenant Audran, volontaire.

Par le même arrêté la médaille militaire a été conférée aux volontaires dont les noms suivent :

MM. le commandant Denax, capitaine adjudant-major.
le sous-lieutenant de Chatillon, volontaire.
le capitaine Bretet, officier-payeur.
Thiriet, sergent-major.
le capitaine Méraud, sergent-major.

Digitized by Google

MM. le capitaine Peinte de la Valette, sergent vaguemestre.
Durand, sergent.
le capitaine de Villard, sergent.
Comte, id.
Ledant, volontaire.
Commenginger, id.
Thomassin, id.
Hébrard, id.
le capitaine Gercet, volontaire.
le capitaine de Verchère, sergent.
Robitaillé, caporal.
Rols, volontaire.
De Grellet de Fleurelle, sergent-fourrier.
Ben-Aben, volontaire.
Vautier, id.
le lieutenant de Beauplan, volontaire.
le capitaine Pasquin, id.
le lieutenant de Liencourt, id.
Hepply, id.
le capitaine Fournier, id.
Girard, id.
le lieutenant Hans, id.
Masseran, id.

Versailles, le 25 juin 1871.

Le colonel,

Signé Valette.

Digitized by Google

ÉTAT NOMINATIF

DES

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX, CLAIRONS

ET VOLONTAIRES

Qui ont été inscrits au bataillon des Volontaires de la Seine

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTAT-MAJOR.

COMMANDANT. . . .	**Valette**, colonel (de la garde mobile), commandeur de la Légion d'honneur.
ADJUDANT-MAJOR. .	**Denax**, commandant (de la garde nationale).
OFFICIER-TRÉSORIER	**Bretet**, capitaine (de la garde nationale)
CHIRURGIEN	**Desbusschère**, médecin-major (de la garde nationale).
ADJUDANT S.-OF. .	**Hallez d'Arros**, commandant (de la garde mobile de la Loire-Inférieure)

Digitized by Google

1re COMPAGNIE.

ÉTAT NOMINATIF des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux, Clairons et Volontaires qui ont été inscrits à la Compagnie.

NUMÉROS d'ordre.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE OU AUTRE CORPS.
1	**Durieu** (Gustave)	Capitaine.	Chef de bat. aux fr.-tireurs.
2	**Véret** (Jules-Alex.-Auguste)	Sous-lieut. puis lieut.	Chef de bat. aux mobilisés.
3	**Molard** (Gustave)	Lieutenant.	Chef de bataillon (mobile).
4	**Lemaire** (Charles-Isidore)	Sous-lieutenant.	Chef d'esc. d'art. (mobilisée)
5	**Halles d'Arros** (Ch.-Henri-Oll.)	Adjud.-sous-officier.	Chef de bataillon (mobile).
6	**De Villar** (Louis-Henri)	Sergent.	Capitaine d'artill. (mobile).
7	**De Grandeffe** (Arthur)	*Idem.*	Capitaine (mobile de la Seine)
8	**Porret** (Jean-Marie-Jacques)	*Idem.*	Capitaine (mobile du Rhône)
9	**Nicolas** (Alain)	*Idem.*	Capitaine (mobile de la Seine)
10	**Peinte de la Valette** (Albert)	*Idem.*	Capitaine (artillerie mobile).
11	**Du Bos** (Louis-Julien)	*Idem.*	Capitaine (mobile).
12	**Péroche** (Alexis-Jean-Louis)	Sergent-fourrier.	*Idem.*
13	**D'Hautheville** (François)	Caporal	*Idem.*
14	**Marchetti** (Jean)	*Idem.*	*Idem.*
15	**Brême** (Pierre)	*Idem.*	*Idem.*
16	**Pidot** (Maurice)	Volontaire.	*Idem.*
17	**Pasquin** (Louis-Marie-Victor)	*Idem.*	*Idem.*
18	**D'Angosse** (Louis)	*Idem.*	Sous.-lieutenant (fr.-tireurs).
19	**Collin** (Auguste)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
20	**Hardouin** (Philippe)	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
21	**François** (Valentin)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
22	**Mallet** (Georges)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobilisée).
23	**Bruchon** (Jules)	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
24	**Gallay** (Maurice)	*Idem.*	*Idem.*
25	**Quilico** (Charles)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
26	**Dedde** (Marie-Augustin)	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
27	**Gardès** (Paul-Marie)	*Idem.*	*Idem.*
28	**Clouet** (Georges)	*Idem.*	*Idem.*
29	**Quéval** (Georges)	Aide-major.	Aide-major.

Digitized by Google

NUMÉROS d'ordre.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE OU AUTRES CORPS.
30	**Renard** (Georges).	Sergent-clairon.	Sergent (mobile).
31	**Porret** (Jean-Marie).	Clairon.	Sergent (mobile).
32	**Thiéblin** (Albert).	Volontaire.	Lieut. (garde nle de marche).
33	**Dejoux** (Jules-François). . . .	*Idem.*	Sous-lieutent (fr.-tireurs).
34	**Fabrège** (Ernest).	Caporal.	Capitaine (mobile).
35	**Silvy** Antoine)	Volontaire.	Lieutenant (mobile).
36	**Paistre** (Léon)	*Idem.*	*Idem.*
37	**Chabaille** (Paul-Eugène). . . .	*Idem.*	*Idem.*
38	**Montron** (Paul).	*Idem.*	Lieut. (garde nle de marche).
39	**Ségrettin** (Eugène).	*Idem.*	Capit. (garde nle de marche).
40	**Bigillion** (Eugène)	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
41	**Rousseau de Beauplan** (Am.).	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
42	**Goerg** (Jacques-Charles) . . .	*Idem.*	Capitaine (mobile).
43	**Vattebled** (Paul)	*Idem.*	*Idem.*
44	**Livernoy** (Gaston).	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
45	**Audran** (Henri).	*Idem.*	Sous-lieutenant (fr.-tireurs).
46	**De Sède** (Paul).	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
47	**Féger** (Albert)	*Idem.*	Sous-lieutenant (fr.-tireurs).
48	**Saint-Arnaud** (Adolphe). . . .	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
49	**Brétillon** (Charles)	*Idem.*	Lieut. d'art. (armée auxiliaire)
50	**Baër** (Isidore).	*Idem.*	Aide-major (armée auxiliaire).
51	**Michel** (Jean).	Caporal.	Capitaine (mobile).
52	**Moreau** (Eugène).	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
53	**Pouligny** (François).	Caporal.	Capitaine (gde nle de marche
54	**Collomb** (Claude).	Volontaire.	Lieuten. (2e rég. de marche).
55	**Le Traon de Kerguidan** (Ad.).	Caporal.	Capit. (artil. gde nle de marc.)
56	**Hazan** (Henri).	Volontaire.	Lieutenant (gde nle de marc.)
57	**Lamarie** (Jacques).	*Idem.*	Chef de bataillon (garde nat.)
58	**Bertinet** (François-Charles). .	*Idem.*	Sous-lieuten. (fr.-tireurs).
59	**Paul** (Jean-Baptiste).	*Idem.*	Capitaine (mobilisée).
60	**Barbancey** (Eugène)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
61	**De Verchère** (Eugène-Henri) .	*Idem.*	Capitaine (mobile).
62	**De Chatillon** (Jouany).	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).

Digitized by Google

NUMÉROS D'ORDRE	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE OU AUTRES CORPS.
63	**Midière** (Joseph)	Volontaire.	Lieutenant (gde nle de marc.)
64	**Thomas** (Eugène)	*Idem.*	Capitaine (gde nle de march.)
65	**Barbey** (Émile)	*Idem.*	Capitaine (mobile).
66	**De Lansac** (Jacques)	*Idem.*	Lieutenant (gde nle de marc.)
67	**Gercet** (Jean)	Caporal.	Capitaine (mobile).
68	**Goëtz** (Réné)	Volontaire.	Lieutenant (mobile).
69	**Méraud** (Louis)	Sergent-major.	Capitaine (mobile).
70	**Montenat** (Gaspard)	Caporal.	Capitaine (francs-tireurs).
71	**Védrine** (Antoine)	Volontaire.	Capitaine (mobile).
72	**Brunaud** (Jean)	Caporal.	*Idem.*
73	**Sage** (Auguste)	Volontaire.	*Idem.*
74	**Soyer** (Alfred)	*Idem.*	Lieutenant (gde nle de marc.)
75	**Paupert** (François)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
76	**L'Huillier** (Alexandre)	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
77	**Gabert** (Constant)	*Idem.*	*Idem.*
78	**Grizot** (Jacques)	*Idem.*	S.-lieutenant (francs-tireurs).
79	**Fournier** (François)	*Idem.*	Capitaine (mobile).
80	**Alibert** (Paul)	*Idem.*	Aide-major (mobile).
81	**Durieu** (Charles)	*Idem.*	Capitaine (mobile).
82	**Trinqué** (Prosper)	*Idem.*	Lieutenant (francs tireurs).
83	**D'Astaing** (Pierre)	*Idem.*	Capitaine (mobilisée).
84	**Pfender** (Paul)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
85	**De Liencourt** (Maurice)	*Idem.*	Lieutenant (mobile).
86	**Hans** (Albert)	Volontaire.	S.-Lieutenant (au 4me d'art.)
87	**Guillery** (Charles)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
88	**Vidil** (Jean-Baptiste)	*Idem.*	Capitaine (mobile).
89	**Friren** (Eugène)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).
90	**D'Hérisson de Polastron** (J.)	*Idem.*	Capitaine (mobilisée).
91	**Comment** (Henri-Auguste)	*Idem.*	Sous-lieutenant (mobile).

Digitized by Google

2e COMPAGNIE.

ÉTAT NOMINATIF des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux, Clairons et Volontaires qui ont été inscrits à la Compagnie.

NUMÉROS ANNUELS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE OU TOUT AUTRE CORPS.
	Arnauld de Vresse	Capitaine.	Lieutenant d'artillerie.
	Escolan de Grandpré (Uldaric-Marie-Jacques).	Lieutenant.	Capitaine (garde nationale).
	Lamoureux (Pierre-Alfred)	Sous-lieutenant.	*Idem.*
1	**Voisin** (Emile)	Sergent-major.	Sergent-major.
3	**Michaud** (Ferdinand)	Sergent.	Sergent.
4	**Dumartenot** (Isidore)	*Idem.*	Capitaine (francs-tireurs).
5	**Castera** (Jean)	*Idem.*	Sergent.
6	**Comte** (Bernard)	*Idem.*	*Idem.*
7	**Durand** (Charles)	*Idem.*	*Idem.*
8	**Bardet** (Denis)	*Idem.*	*Idem.*
9	**Colard** (Jean-Baptiste)	*Idem.*	*Idem.*
16	**Besse** (Robert)	Sergent-fourrier.	Sous-lieutenant (gde nle).
35	**Tondu** (Oscar-Pierre)	*Idem.*	Sergent-fourrier (marine).
17	**De Grellet de Fleurelle** (Georg.)	Caporal-fourrier.	Sergent-major.
18	**Robitaillé** (Clovis)	Caporal.	Maréchal des logis.
19	**Bonouvriée** (Henri)	*Idem.*	Adjudant (francs-tireurs).
21	**Hardy** (Victor)	*Idem.*	Sergent-fourrier (fr.-tireurs).
22	**Corbie** (Alcide)	*Idem.*	Adjudant (mobile).
23	**De Sordeval** (Ferdinand)	*Idem.*	Sergent-fourrier (mobile).
24	**Marinié** (Emile)	*Idem.*	Sergent-major (gde nle).
25	**Bonnaud** (Henri)	*Idem.*	Sergent.
26	**Reydellet** (Louis-Antoine)	*Idem.*	*Idem.*
27	**Gervoise** (André-Gustave)	*Idem.*	*Idem.*
28	**Boullay** (Auguste)	*Idem.*	Adjudant (mobile).
29	**Gommengiger** (Désiré)	*Idem.*	Sergent.
30	**Lefaux** (Théodore-Jean-Bapt.)	*Idem.*	*Idem.*
144	**Vannier** (Louis)	Caporal clairon.	*Idem.*
36	**Rémond** (Auguste)	Clairon.	*Idem.*

Digitized by Google

NUMÉROS ANNUELS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE ou TOUT AUTRE CORPS.
38	**Dumont** (Charles)	Volontaire.	Sergent.
39	**Raoul** (Henri).	*Idem.*	Sous-lieutenant (gde nation.)
40	**Benoît** (Joseph).	*Idem.*	Garde national.
41	**Renaud** (Pierre-Jean).	*Idem.*	*Idem.*
42	**Simon** (Maurice)	*Idem.*	*Idem.*
43	**Leny** (Jules)	*Idem.*	*Idem.*
44	**Humbert** (Tony)	*Idem.*	Ancien fantassin.
45	**Duchet** (Pierre-Jean-Baptiste).	*Idem.*	Garde national.
46	**Laporte** (Charles)	*Idem.*	*Idem.*
47	**Naveau** (François-Victor). . .	*Idem.*	*Idem.*
48	**Deville** (Charles).	*Idem.*	*Idem.*
49	**Moranges** (Jean).	*Idem.*	Garde national.
50	**Aury** (François)	*Idem.*	*Idem.*
51	**Buquet** (Henri).	*Idem.*	*Idem.*
52	**Wirth** (Hippolyte)	*Idem.*	Ancien fantassin.
53	**Biscarlette** (Antoine)	*Idem.*	
54	**Perrault** (Louis)	*Idem.*	Maréchal des logis.
55	**Morlet** (Charles).	*Idem.*	Garde national.
56	**Hautefeuille** (Ernest).	*Idem.*	*Idem.*
57	**Baudy** (Jules).	*Idem.*	*Idem.*
58	**Antoine** (Constant).	*Idem.*	*Idem.*
59	**Jaurréguiberry** (Bernard). . .	*Idem.*	*Idem.*
60	**Mordant** (Léon)	*Idem.*	*Idem.*
61	**Bourgault du Coudray**	*Idem.*	*Idem.*
62	**Raymond** (Louis).	*Idem.*	*Idem.*
63	**Destaing** (Louis)	*Idem.*	*Idem.*
64	**Simon** (Jean-François)	*Idem.*	*Idem.*
65	**Guedet** (Armand).	*Idem.*	*Idem.*
66	**Berthelemont** (Auguste) . . .	*Idem.*	*Idem.*
67	**Meyer** (François).	*Idem.*	*Idem.*
68	**Chapelle** (Victor).	*Idem.*	Ancien fantassin.
69	**Richy** (Henri-Auguste)	*Idem.*	Caporal.
70	**Lignard** (Victor)	*Idem.*	*Idem.*

Digitized by Google

NUMÉROS ANNUELS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE ou TOUT AUTRE CORPS.
71	**De Compiègne** (Victor)	Volontaire.	Maréchal des logis.
72	**Cros** (Antoine).	*Idem.*	Brigadier.
73	**Boucaud** (Arthur)	*Idem.*	*Idem.*
74	**Piot** (Armand)	*Idem.*	
75	**Brouet** (Olivier-Hippolyte) . .	*Idem.*	
76	**Braquet** (Victor).	*Idem.*	*Idem.*
77	**Vivien** (Pierre-Joseph)	*Idem.*	*Idem.*
78	**Mullot** (Louis-Désiré).	*Idem.*	Sergent-fourrier (gde nle).
79	**Dalarue** (Christophe).	*Idem.*	*Idem.*
80	**Duruy** (Albert)	*Idem.*	Ex-tirailleur algérien.
81	**Delacroix** (Clodomir)	*Idem.*	Garde national.
82	**Sensetier** (Jean)	*Idem.*	*Idem.*
83	**Ascension** (Isidore).	*Idem.*	Sous-lieutenant (gde nle).
84	**Leture** (Etienne)..	*Idem.*	Garde national.
85	**Queval** (Robert)	*Idem.*	*Idem.*
86	**Pauper** (François)	*Idem.*	*Idem.*
87	**Cornu** (Adolphe-Louis). . . .	*Idem.*	*Idem.*
88	**Goussier** (André).	*Idem.*	*Idem.*
89	**Ben-Aben** (Edmond)	*Idem.*	*Idem.*
90	**Vienne** (Louis Edwige). . . .	*Idem.*	Adjudant (mobile).
91	**Marlin** (Etienne)	*Idem.*	
92	**Genouille** (Jules-Eugène). . .	*Idem.*	
93	**Bornier** (Victor)	*Idem.*	Sergent-fourrier.
94	**Garo** (François-Cyprien) . . .	*Idem.*	Garde national.
95	**Michel** (Eugène-Pascal) . . .	*Idem.*	*Idem.*
96	**Pénigot** (Eugène-Louis). . . .	*Idem.*	*Idem.*
97	**Becquet** (Adolphe)	*Idem.*	*Idem.*
99	**Ronteix** (Auguste-Jean). . . .	*Idem.*	*Idem.*
100	**Pavy** (Henri)	*Idem.*	*Idem.*
101	**Petit** (Marie-Gabriel).	*Idem.*	*Idem.*
102	**Rimé** (Pierre-Nicolas).	*Idem.*	*Idem.*
103	**Désaunet** (Charles).	*Idem.*	Sergent-fourrier.
105	**Moucé** (Louis)	*Idem.*	Garde national.

Digitized by Google

NUMÉROS ANNUELS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE ou TOUT AUTRE CORPS.
106	**Ménot** (Henri-Paul).	Volontaire.	Garde national.
107	**Doré** (Henri)	*Idem.*	*Idem.*
108	**Rayet** (Georges)	*Idem.*	*Idem.*
109	**Rayet** (Olivier).	*Idem.*	*Idem.*
110	**Noé** (Charles)	*Idem.*	Caporal (garde nationale).
111	**Darras** (Albert-Hippolyte). . .	*Idem.*	Garde national.
112	**Marguerit** (Louis).	*Idem.*	Ancien hussard.
113	**Rabaux** (Eugène)	*Idem.*	Garde national.
114	**Lefébure** (Eugène-Auguste). .	*Idem.*	*Idem.*
116	**Hautefeuille** (Ludovic)	*Idem.*	*Idem.*
117	**Nicolaï** (Paul)	*Idem.*	*Idem.*
118	**Mir** (Germain)	*Idem.*	*Idem.*
119	**Quinquet** (Paul)	*Idem.*	*Idem.*
120	**Vue** (Charles-Alfred)	*Idem.*	*Idem.*
121	**Dardenne** (Pierre-Joseph). . .	*Idem.*	*Idem.*
122	**Bertrand** (Charles-Hubert) . .	*Idem.*	*Idem.*
123	**Luret** (Joseph-Ferdinand) . .	*Idem.*	Sergent-major (gde nle).
124	**Fontaine** (Achille)	*Idem.*	
125	**Crenne** (Charles).	*Idem.*	Garde national.
126	**Billet** (Adolphe)	*Idem.*	*Idem.*
127	**Mouton** (Adolphe)	*Idem.*	*Idem.*
128	**Silly** (Louis)	*Idem.*	*Idem.*
129	**Combeau** (Louis-Jérôme) . . .	*Idem.*	*Idem.*
130	**Régnier** (Hippolyte)	*Idem.*	*Idem.*
131	**Rols** (Pierre-François)	*Idem.*	*Idem.*
132	**Honiat** (Emile).	*Idem.*	*Idem.*
133	**Hannin** (Pol)	*Idem.*	*Idem.*
134	**Nottin** (Louis)	*Idem.*	*Idem.*
135	**Trigant de Latour** (Charles) .	*Idem.*	*Idem.*
136	**Bollet** (Joseph)	*Idem.*	*Idem.*
137	**Guérinot** (Louis)	*Idem.*	*Idem.*
138	**Ferran** (Alexandre)	*Idem.*	Franc-tireur.
139	**Perrin** (Charles)	*Idem.*	*Idem.*

Digitized by Google

NUMEROS ANNUELS.	NOMS ET PRÉNOMS	GRADES dans LA COMPAGNIE.	GRADES DANS L'ARMÉE ou TOUT AUTRE CORPS.
140	**Lecouflé** (Jérôme).	Volontaire.	Marine.
141	**Aubel** (Joseph)	*Idem.*	Garde national.
142	**Marquetti** (Charles-Joseph). .	*Idem.*	*Idem.*
143	**Guébhard** (Léon).	*Idem.*	*Idem.*
145	**Chaussonde** (Jean-François). .	*Idem.*	*Idem.* .
146	**Rey** (Joseph).	*Idem.*	*Idem.*
147	**Bernard** (Emile)	*Idem.*	*Idem.*
148	**Hervé** (Louis).	*Idem.*	*Idem.*
149	**Chariant** (Joseph).	*Idem.*	*Idem.*
150	**Bouvert** (Isidore).	*Idem.*	*Idem.*
151	**Thomas** (Louis).	*Idem.*	*Idem.*
152	**Bonnement** (Joseph)	*Idem.*	*Idem.*
153	**Collet** (Joseph).	*Idem.*	*Idem.*
154	**Durand** (Pierre).	*Idem.*	*Idem.*
155	**De Loc-Maria** (Henri)	*Idem.*	*Idem.*
156	**Hispa** (Etienne).	*Idem.*	*Idem.*
157	**Huetz** (Michel).	*Idem.*	*Idem.*
158	**Toudigues** (Jacques)	*Idem.*	*Idem.*
159	**Bois** (François).	*Idem.*	*Idem.*
160	**Murat** (Charles)	*Idem.*	*Idem.*
161	**Hubert** (Eugène)	*Idem.*	*Idem.*
162	**Baudoz** (Ernest)	*Idem.*	*Idem.*

Digitized by Google

3e COMPAGNIE.

ÉTAT NOMINATIF des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux, Clairons et Volontaires qui ont été inscrits à la Compagnie.

NUMÉROS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	PROVENANCES.
1	**Delclos** (Michel-Pierre-Etienne)	Capitaine.	Anc. offic. de la Gde et chef du 5e bat de la gde nle mobile de la Seine.
2	**Audenet** (Xavier)	Lieutenant.	Capit. au 4e bat. des mobiles de la Seine.
3	**Pouligny** (Charles)	Sous-lieutenant.	Capit. de la gde nle de marche
4	**Thiriet** (Auguste)	Sergent-major.	Ex-serg.-four. au 37e de lig., prisonnier à Sedan.
5	**Comte** (Libois-Joseph)	Sergent	Anc. serg. au 46e de ligne.
6	**Duchatelet** (Isidore)	*Idem.*	Ancien sous-officier.
7	**Ledant** (Désire-Louis)	*Idem.*	Ancien sous-officier.
8	**Paugé** (Charles)	*Idem.*	Anc. serg. au 38e de ligne.
9	**Romano** (Louis)	*Idem.*	Anc. soldat au 1er zouaves.
10	**Walter** (Christophe)	*Idem.*	Ex-brigad. au 16e d'artillerie.
11	**Girard** (Paul)	Sergent-fourrier.	Gde natl mobilisé, 1er bat.
12	**Largeau** (Louis)	Caporal.	Ancien militaire.
13	**Morati** (Jean-Noël)	*Idem*	Sorti des grenad. de la Gde.
14	**Thomassin** (Joseph)	*Idem.*	Anc. serg.-clair. aux zouaves.
15	**Birot** (Alphonse-Désiré)	*Idem.*	Serg. dans l'arm. de Garibal.
16	**Coroy** (Charles)	*Idem.*	Ancien caporal d'infanterie.
17	**Marc** (Charles)	*Idem.*	Anc. cap., 17 ans de services
18	**Minoux** (Joseph-Émile)	*Idem.*	Ancien caporal d'infanterie.
19	**Meyer** (François)	*Idem*	Soldat à la légion étrangère.
20	**Masseran** (Alphonse)	*Idem.*	Anc. serg. au 3e rég. du génie
21	**Laviolette** (Louis)	*Idem.*	Garde national de Paris.
22	**Pommateau** (Albert)	*Idem.*	Ex-éclaireur de la Seine.
23	**Pérard** (Charles)	*Idem.*	Ex-garde national de Paris.
24	**Rolin** (Auguste)	Clairon.	Volont. au 12e chas. à pied.
25	**Bruaux** (Joachim)	*Idem.*	Né à Téran (Ardennes).
26	**Pradelle** (Marius)	Volontaire.	Ex-soldat à la lég. étrang.

Digitized by Google

NUMÉROS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	PROVENANCES.
27	**Cardon** (Ernest)	Volontaire.	Né à Hivot (Marne).
28	**Dessouter** (Isidore).	*Idem.*	Ancien zouave.
29	**Godin** (Jean-Baptiste).	*Idem.*	Né à Ancerville (Meuse).
30	**Hepply** (Auguste).	*Idem.*	Prisonnier à Sedan.
31	**Royer** (Alexandre-Joseph) . .	*Idem.*	Gde nl mobilisé de la Seine.
32	**Fort** (François).	*Idem.*	Né a Pontarlier Doubs).
33	**Macalin** (Charles)	*Idem.*	Ex-soldat au 5e dragons.
34	**Duché** (Eugène)	*Idem.*	Né à Saint-Aubin (Meuse).
35	**Collot** (Alfred)	*Idem.*	Né à Trémon (Meuse).
36	**Tanneur** (Georges)	*Idem.*	Anc. soldat d'infe de marine.
37	**Reain** (Jean-Pierre).	*Idem.*	Franc-tireur de Paris.
38	**Devaux** (Célestin)	*Idem.*	Ex-soldat au 2e d'artillerie.
39	**Ignard** (Eugène-Alfred). . . .	*Idem.*	Ex-s.-offic., prison. à Sedan.
40	**Desting**	*Idem.*	Né à Nancy.
41	**Lappierre** (Jean-Anatole) . . .	*Idem.*	Franc-tireur de Verdun.
42	**Claret** (Eugène)	*Idem.*	Garde mobile du Nord.
43	**Boujot** (Lucien).	*Idem.*	Garde national de Paris.
44	**Ginat** (Alphonse)	*Idem.*	Né à Paris, volont. p. le siége.
45	**Leclercq** (Louis)	*Idem.*	
46	**Vauttier** (Auguste)	*Idem.*	Né à Ligny (Meuse).
47	**Fiévet**.	*Idem.*	Né à Paris.
48	**Menut** (Eugène)	*Idem.*	Né à Thierville (Meuse).
49	**Latarge** (Nicolas).	*Idem.*	Né à Mouilly (Meuse).
50	**Davy** (Albert).	*Idem.*	Franc-tireur des Vosges.
51	**Castanier** (Auguste)	*Idem.*	Né à Verdun (Meuse).
52	**Jacques** (Jules)	*Idem.*	Franc-tireur de la Meuse.
53	**Doulcet** (Jean-Baptiste). . . .	*Idem.*	Anc. soldat au 46e de ligne.
54	**Leflock** (Joseph-Marie)	*Idem.*	Anc. matelot, né à Pléguin.
55	**Gérard** (François).	*Idem.*	Né à Malancourt (Meuse).
56	**Domange** (Ernest)	*Idem.*	Né à Verdun (Meuse).
57	**Cartés** (Pierre).	*Idem.*	Né à Vitry-le-Français (Marne
58	**Foass** (Eugène)	*Idem.*	Franc-tireur du Calvados.
59	**Lombard** (Jules)	*Idem.*	A servi au 8e d'artillerie.

Digitized by Google

NUMEROS.	NOMS ET PRÉNOMS	GRADES.	PROVENANCES.
60	**Baderot** (Constant).	Volontaire.	Ex-soldat au 97e de ligne.
61	**Menn** (Henry)	*Idem.*	Né à Genève, ex-sol. en Holde.
62	**Raidot** (Clément)	*Idem.*	Né à Velle-sur-Moselle.
63	**Guerre** (François).	*Idem.*	Né à Laxou (Meurthe).
64	**Pompée** (Jules).	*Idem.*	Garde mobile de la Meuse.
65	**Mirguet** (François)	*Idem.*	Franc-tireur du Nord.
66	**Claude** (Nicolas-Anatole) . . .	*Idem.*	Anc. soldat au 94e de ligne.
67	**Geyer** (Jacques)	*Idem.*	Né à Eutzheim (Bas-Rhin).
68	**Deberry** (Jules).	*Idem.*	Né à Andelu (Seine-et-Oise).
69	**Beaudouin** (Eugène)	*Idem.*	Né à Saulxures (Vosges).
70	**Lemaire** (Onésime).	*Idem.*	Né à Mandemant (Marne).
71	**Menuet** (Alfred)	*Idem.*	Né à Rueil (Seine-et-Oise).
72	**Auger** (Jean-Baptiste).	*Idem.*	Né à Crésancy (Aisne).
73	**Giovannetti** (François)	*Idem.*	
74	**Varnerot** (Constant)	*Idem.*	Né à Mécren (Meuse).
75	**Henry** (Charles)	*Idem.*	Né à Nancy (Meurthe).
76	**Petit** (Auguste).	*Idem.*	Né à Verdun (Meuse).
77	**Gouet** (Adrien)	*Idem.*	Ex-éclaireur de l'Aube.
78	**Claudin** (Jules)	*Idem.*	Né à Verdun (Meuse).
79	**Michel** (Ferdinand).	*Idem.*	Né à Azanne (Meuse).
80	**Marchand** (Nicolas).	*Idem.*	Né à Nancy (Meurthe).
81	**Schneider** (Dominique). . . .	*Idem.*	Né à Sewtzich (Meuse).
82	**Lorme** (Victor).	*Idem.*	Né à Ranville (Calvados).
83	**Guitton** (Michel)	*Idem.*	Volontaire au 6e de ligne.
84	**Leduy** (Antoine)	*Idem.*	Volre pend. la guerre 1870-71.
85	**Henriot** (Pierre)	*Idem.*	Né à Vigny (Moselle).
86	**Chèvre** (Etienne)	*Idem.*	Anc. soldat au 87e de ligne.
87	**Belmé** (Eugène).	*Idem.*	Né à Nancy (Meurthe).
88	**Mourelon** (Gabriel).	*Idem.*	Né à Paris.
89	**Morel** (Félix).	*Idem.*	Né à Lyon, gde nl de Paris.
90	**Gendarme** (Louis)	*Idem.*	Né à Verdun (Meuse).
91	**Benit** (Hyacinthe).	*Idem.*	Ex-fr.-tireur de la Meuse.
92	**Morel** (Auguste)	*Idem.*	Né à Trémont (Meuse).

Digitized by Google

NUMÉROS.	NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES.	PROVENANCES.
93	**Jacquart** (Adolphe).	Volontaire.	Fr.-tireur de la Haute-Saône.
94	**Villemain** (François)	*Idem.*	Né à Vautiermont (H.-Rhin).
95	**Jeanroy** (Nicolas).	*Idem.*	Né à Rosières (Meurthe).
96	**Bouchillon** (Augustin)	*Idem.*	Né à Saint-Vaast (Manche).
97	**Latarge** (Jean-Pierre)	*Idem.*	Ancien soldat de marine.
98	**Anselme** (Louis-Nicolas) . . .	*Idem.*	Anc. soldat au 58e de ligne.
99	**Amand-Fousse** (Prosper). . .	*Idem.*	Né à Ochey (Meurthe).
100	**Schweitzer** (Jean-Nicolas). . .	*Idem.*	Ex-soldat au 6e de ligne.
101	**Mir**	*Idem.*	
102	**François** (Augustin)	*Idem.*	
103	**Bérard** (Jules)	*Idem.*	Né à Verdun (Meuse).
104	**Guillaume** (Alphonse).	*Idem.*	Franc-tireur des Vosges.
105	**Antoni** (Constant)	*Idem.*	Né à Barenbas (Vosges).
106	**Hass** (Jean).	*Idem.*	Né à Toul (Meurthe).
107	**Wolk** (Olympe).	*Idem.*	Né à Clamecy (Meurthe).
108	**Cavaret** (Nicolas).	*Idem.*	Né à Nancy (Meurthe).
109	**Eck** (Pierre)	*Idem.*	Né à Kerskostel (Bas-Rhin).
110	**Lecarré** (Jean)	*Idem.*	Ex-soldat de marine.
111	**Chemin** (Victor).	*Idem.*	Né à Paris.
112	**Hébrard** (Louis)	*Idem.*	Né à Faires (Marne).
113	**Danet** (Florentin).	*Idem.*	Né à Rouen (Seine-Infér.).
114	**Latarge** (Nicolas).	*Idem.*	Né à Mouilly (Meuse).

Digitized by Google

BATAILLON DES VOLONTAIRES DE LA SEINE.

ÉTAT NOMINATIF des Officiers de compagnies tués depuis le commencement des opérations militaires et de ceux qui sont morts des suites de leurs blessures.

NOMS ET PRÉNOMS.	GRADES DANS LE BATAILLON.	DATES DES DÉCÈS.	RENSEIGNEMENTS.
Le commandant **Durieu** (Gustave)	Capitaine de la 1re compagie.	25 mai 1871.	Blessé mortellement à la tête par un coup de feu, à l'attaque des Buttes-Montmartre, le 23 mai 1871.
Le commandant **Delclos** (Pierre)	Capitaine de la 3e compagnie	27 mai 1871.	Tué par un coup de feu à l'attaque de la place des Fêtes de Belleville, le 27 mai 1871.
De Vresse (Arnauld).	Capitaine de la 2e compagnie	6 juin 1871.	Jambe gauche fracturée par un biscaïen, dans la presqu'île de Gennevilliers, le 18 mai 1871, a succombé le 5 juin 1871.

Le présent état a été arrêté par nous, colonel commandant le bataillon, le 6 juin 1871.

Signé : VALETTE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I

Pages

L'ambulance internationale du Corps législatif sous la Commune. — Départ pour Chartres. — Le 4e d'artillerie. — Retour à Versailles. 3

II

De Châtillon et Gallay. — Engagement aux Volontaires de la Seine. — Départ pour le corps. — Les hauteurs de la Bergerie. — Souvenirs de la bataille de Buzenval. — Le colonel Valette. — La Malmaison. — Le camp de la Malmaison. — Les lignards 11

III

Les volontaires de la Seine. — La 1re compagnie dite des officiers-volontaires. — Types de volontaires. — Nos officiers. — Les deux dernières compagnies. — Comment la province avait répondu à l'appel de l'Assemblée nationale. — Les zouaves de Charette et les volontaires de Cathelineau. — Abordons les événements 17

IV

On lève le camp dans la nuit du 12 au 13 mai. — Marche sur

Digitized by Google

Pages

Paris. — Halte dans le bois de Boulogne. — Déception. — Puteaux et Courbevoie. — Le piédestal de la statue de Napoléon Ier. — Arrivée à Asnières. — La tranchée. 35

V

Asnières. — Premiers combats des volontaires de la Seine. — Le parc Coignard. — Un écroulement. 41

VI

Le bombardement. — Escarmouche dans la presqu'île de Gennevilliers. — Reconnaissance de nuit sur les rives de la Seine. — Mort du capitaine Arnauld de Vresse. — Bombardement acharné. — Des victimes ! — Retour au camp de la Malmaison. 47

VII

La caserne de Rueil. — Première nouvelle de l'entrée des troupes dans Paris. — Sous les armes. — Marche sur le bois de Boulogne. — Passage des ponts pendant la nuit. — Halte à Longchamps. — La nouvelle est vraie ! — Passage entre les lacs. — En face des fortifications. — La porte d'Auteuil. — Les premiers morts. — Dans Paris. — Passy. — Le couvent de l'Assomption. — Nos premiers prisonniers. — Le Trocadéro. — Le rond-point de l'Hippodrome. — L'arc de l'Étoile. — L'avenue Friedland et les Champs-Élysées. — L'hôtel d'Arsène Houssaye. — Accueil de Parisiens. — Artilleurs et lignards. — Le parc Monceaux. — Premières exécutions. — Courcelles. — La grand'garde. 57

VIII

Nouveaux prisonniers. — Des fédérés demandent à se rendre.

Digitized by Google

Pages

— Pourparlers. — Un déserteur. — Frères et amis. — Les fédérés demandent les honneurs de la guerre. — Confusion. — Première escarmouche. — Désordre. — Tuerie d'ivrognes. — Une mitrailleuse. — Un chemin périlleux. — Les prisonniers à la prévôté. — Des réfugiés d'Asnières. — Bon souper et bon gîte. 71

IX

Baër. — Un dénoûment. — La place Pereire. — Les fortifications. — En dehors des fortifications. — Sous une voûte. — La porte Clichy. — Trois victimes. — Le quartier Saint-Ouen. — Préliminaires du combat. — Le général Pradier. — Énergie d'un sergent fédéré. — Belles scènes pour un peintre. — Les mégères du quartier. — Le canon tonne. — Le *moment psychologique*. — Le cimetière de Montmartre. — Un passage difficile. — Au pied du mont Aventin. — Une poignée de braves. — A l'assaut! — Le drapeau tricolore sur la Butte. — Victoire! — Une ombre au tableau. — Reformez les rangs! — Un camarade blessé. — La fameuse batterie de Montmartre. — Dans la rue Lepic. — Souvenir de Paul de Molènes 83

X

Dangereux quiproquo. — Le courageux de Sède. — Le 14e provisoire. — La rue des Abbesses. — Un acte insensé. — Prise de la mairie. — Six cents prisonniers et des canons. 97

XI

Ce qu'étaient devenus le commandant Durieu et ses hommes. — Un coup de crosse. — Exécutions sommaires. — Toujours de l'audace. — Un pressentiment. — Le capitaine Pierre et ses chasseurs du 10e de marche. — Sur la Butte.

Digitized by Google

Pages

— Rue Fontanelle. — Le commandant Durieu est blessé à mort. — Un coup heureux. — Canonniers et marins déserteurs. — La rue des Rosiers, — La tour Solférino. — Paris! — Mort du commandant Durieu. 103

XII

Montmartre après le combat. — Les petits chasseurs à pied. — La revanche des *Ruraux*. — Dangereuse méprise. — Un maudit boiteux. — Pris pour un fédéré. — De Charybde en Scylla. — Les amazones de la Commune. — La colère d'un Prudhomme. — Ralliement sur la butte Montmartre. — Le soir. — Paris brûle. — Spectacle horrible! — La prédiction d'un économiste. — Souvenir de l'invasion. — La nuit sur les Buttes 109

XIII

Les incendies s'apaisent. — Deux morts. — Les derniers devoirs. — La tombe d'un fils. — En marche. — Encore les fortifications. — La porte Clignancourt. — Le boulevard Ornano. — Ce que coûte la prise d'une barricade. — Le cabaret de Ramponneau. — Les obus des buttes Chaumont. — Encore les fameux canons de Montmartre. — Souvenirs du 18 mars. — La vérité sur l'opération de l'enlèvement des canons. — Ce qu'il fallait de temps. — Erreurs générales.— La toute-puissante opinion publique. — Les explications du général Vinoy. — Ignorance et versatilité. 119

XIV

Le faubourg Poissonnière. — Une barricade circulaire. — Préparatifs d'attaque. — Incidents de la guerre des rues. — Pénible alternative. — Versaillais ou fédérés? — Un coup de canon. — Arrivés trop tard. — Un passage difficile. —

Digitized by Google

Pages

— On apprend la mort de Dombrowski. — Dombrowski. — Retour au bataillon. — L'église Saint-Vincent de Paul . . 127

XV

Au repos. — Progrès de la division Montaudon. — Le 31e et le 36e de marche. — Le boulevard Magenta et la rue Lafayette. — La brigade Abbattucci occupe la gare du Nord. — Le drapeau tricolore sur la gare de l'Est. — Arrestations. — Les derniers numéros du *Vengeur*, de Félix Piat et de la *Montagne*, de Maroteau. — Conseils aux fédérés. — Proclamations. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin brûle. — Nouveaux incendies. — Encore des prisonniers. — Le grenier d'abondance est en flammes. — Le pétrole continue son œuvre. — A la gare du Nord. — Un capricieux obus. — On va partir pour les Buttes-Chaumont. 135

XVI

En marche. — Le quartier de la Chapelle. — Sous la pluie. — Après le combat. — Sur les fortifications. — Les positions des fédérés. — Regardez donc les Prussiens. — Ce sont les casques. — Malheureuse patrie ! — Ne soyons pas repoussés sous les yeux des Allemands. — Le canal. — Les abattoirs. — Une singulière cohabitation. — Notre artillerie. — M. de Moloré. — Vue d'un combat. — Un drapeau rouge. 141

XVII

En avant ! — Le boulevard Serrurier. — Les volontaires de Seine-et-Oise. — Les Vengeurs de la Commune. — Un pauvre diable. — Les carrières d'Amérique. — Une mitrailleuse en batterie. — Un vrai canonnier. — M. de l'Étoile. — Un sujet de tableau. — Nous montons. — A travers les jardins. — La rue des Lilas. — Une barricade bien défendue. — L'épicier tremblaut et le concierge fusillé. — On chemi-

Digitized by Google

Pages

nera. — Dispositions du commandant Véret. — Un terrain vague. — De Chatillon et ses prisonniers. 147

XVIII

Un échec. — La 3e compagnie. — Le commandant Delclos. — Combat sur la place des Fêtes. — Mort du commandant Delclos. — En retraite. — Méprises des habitants. — La nuit. — Sur la défensive. — Un auxiliaire inattendu. — Une insurgée. — Un officier déserteur. — Prise de la barricade. — *Væ victis!* — Un petit Saragosse. 155

XIX

Surexcitation. — Un brigand d'opéra comique. — La tranchée de la rue Compans. — Des chasseurs furieux. — Un supplice moral. — Un lieutenant énergique. — Le faux officier de marine. — Le galon coûte cher parfois. — O Justice, tu n'es qu'un nom! — Un *tringlot* déserteur. — Le *delirium tremens*. — Un Don Quichotte du socialisme. — La voix de l'humanité. — Le comique dans le tragique. — Un déserteur perplexe. — Dans la gueule du loup. — La Discipline et la Loi. 163

XX

Devant la mairie de Belleville. — Les déserteurs des 88e et 120e de marche sont repris. — Les héros du 18 mars. — Du renfort pour les compagnies de discipline. — Les faux zouaves. — Insouciance et résignation. — Causes de l'indiscipline des troupes au 18 mars. — Un trait de valeur. — L'Église de Belleville échappe à la destruction. — Un convoi de prisonniers. — Un « pâle voyou. » — Un épisode des guerres civiles. — Le cadavre d'un fédéré. — Les reliefs d'un festin de citoyens. — Ralliement. — Paysage. — En marche. — La porte de Romainville. — Un foyer de l'insurrection. — Au bivouac. 175

Digitized by Google

XXI

Pages

Accueil inattendu. — Les fédérés réfugiés dans Belleville. — Réquisitions d'un nouveau genre. — La précaution inutile. — La géographie des quartiers de Paris. — Les déplacements de l'émeute. — Les mégères. — Le désarmement. — Vierge de poudre! — Un souvenir du siége. — L'armée du désordre. — Elle a vécu ! — Horrible nouvelle. 185

XXII

Le nº 89 de la rue Haxo. — C'est là! — Le charnier. — Dévouement d'un volontaire. — Désolation. — Veuves et orphelins. — Les prêtres de Paris durant la Commune. — Perversion. — Regrets des habitants du quartier. — Un bon prêtre. — Le curé de Belleville. — Charité chrétienne. — Un rayon consolateur. 191

XXIII

Récit du massacre des otages rue Haxo. 197

XXIV

Le désarmement continue. — Les récalcitrants. — Une prophétie de Joseph de Maistre. — Proclamation du maréchal de Mac-Mahon. — Le faubourg du Temple. — La première barricade. — La place du prince Eugène. — Les barrières de flammes. — Une apothéose au pétrole. — Casernés. — Le gymnase Paz. — Visite à l'ambulance du Corps législatif. — Service funèbre à la Madeleine. — Au cimetière. — Les morts oubliés. — Paris renaît. — Le lendemain approche. 205

Digitized by Google

XXV

ages

Départ pour Versailles. — Attitude de l'armée. — En wagon. — On renaît à la vie ordinaire. — Les locomotives blindées. — Asnieres et la rive droite. — A Versailles. — Chez l'habitant. — Une fête militaire. — Ordres du jour. — La revue d'adieu. — Distribution de récompenses. — Le général de Cissey. — Les « petits paquets » du ministre. — On verse les armes et le campement. — Les volontaires sont licenciés. 213

XXVI

La grande revue de Longchamps. — L'armée de la France. — La France se relève ! — L'épilogue de tous nos malheurs. 221

XXVII

Conclusion. — Les confessions d'un soldat. 227
APPENDICE. 235

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau — 4861.4.3

GENERAL BOOKBINDING CO.
QUALITY CONTROL MARK
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

NEW BOOK

Digitized by Google

Digitized by Google